

3 1761 07972393 8



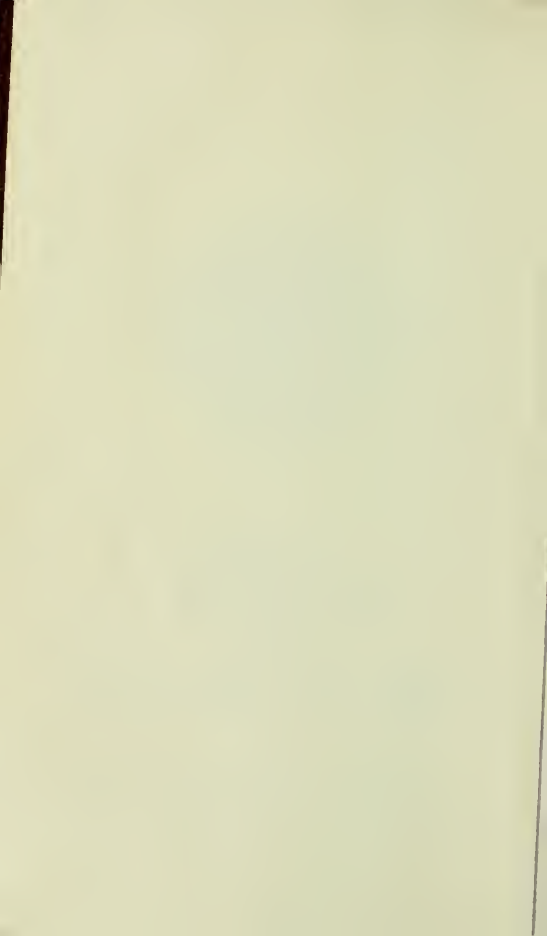
PQ
1995
L6
1823



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
C. Carrington Smith



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



9792

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XIII.

1.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19 ;
GUILBERT, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10 ;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37 ;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

14254

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE LEGRAND.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1823.

144512
27/10/17.

PQ

1995

L6

1823

512-41
1-11-11

NOTICE

SUR LEGRAND.

MARC-ANTOINE LEGRAND naquit à Paris le 17 février 1673, le jour même que Molière mourut. Le père de Legrand, chirurgien major aux Invalides, lui fit donner une éducation soignée, son intention étant d'en faire un médecin; mais le jeune homme, préférant Momus à Esculape, et voyant son goût pour le théâtre très gêné dans la maison paternelle, se fit comédien ambulant et passa en Pologne. L'ambassadeur de France lui reconnoissant des dispositions, l'indiqua au théâtre Français qui manquoit de sujets. Il y débuta pour la première fois le 13 mars 1695, dans le rôle de Tartufe. N'ayant point eu de succès, il reparut le 21 mars 1702; et enfin, pour la troisième fois, le 27 juin de la même année. Reçu alors pour l'emploi des rois, des paysans, et des rôles à manteau, il joua ces divers per-

sonnages jusqu'à sa mort , qui arriva le 7 janvier 1728.

Dans cet intervalle, Legrand composa beaucoup de pièces qui eurent presque toutes du succès , et dont plusieurs se jouent encore aujourd'hui. Nous ne parlerons ici que de celles données au théâtre Français.

La Femme fille et veuve, comédie en un acte, en vers, fut jouée, pour la première fois, le 26 mai 1707, et eut dix représentations.

La Famille extravagante, comédie en un acte, en vers, parut, pour la première fois, le 7 juin 1709, et eut onze représentations.

La Métamorphose amoureuse, comédie en trois actes, en prose, donnée le 6 juillet 1712, fut jouée onze fois.

L'Usurier gentilhomme, comédie en un acte, en prose, fut mise au théâtre le 11 septembre 1713.

L'Aveugle clairvoyant, l'une des plus jolies comédies de cet auteur, parut le 18 septembre 1716.

Le Roi de Cocagne, comédie en trois actes, en vers, fut jouée, pour la première fois, le 31 décembre 1718, et eut dix-huit représentations.

Plutus, comédie en un acte, en vers, eut seize représentations qu'elle ne dut qu'aux circonstances. Elle parut, pour la première fois, le 1^{er} février 1720.

Cartouche, ou *les Voleurs*, comédie en un acte, représentée, pour la première fois, le jour même de l'exécution de Cartouche, le 21 octobre 1721, eut treize représentations.

Le galant Coureur, ou *l'Ouvrage d'un moment*, comédie en un acte, en prose, eut vingt-deux représentations; la première est du 11 août 1722.

Le Philanthrope, ou *l'Ami de tout le monde*, parut d'abord en trois actes, le 19 février 1724. Réduite en un acte, cette comédie eut dix-sept représentations.

Le Triomphe du Temps, comédie en trois actes, parut le 18 octobre 1724, et eut quatorze représentations. Le premier acte représentoit le temps passé, le second le temps présent, et le troisième le temps futur.

L'Impromptu de la Folie, ambigu-comique, suivi des *nouveaux Débarqués*, et de *la Francoise Italienne*, comédies en un acte, mêlées de chants et de danses, fut mis au théâtre le 5 novembre 1725.

La Chasse du cerf, comédie en trois actes,

en prose, précédée d'un prologue, et suivie d'un divertissement, fut représentée, pour la première fois, le 14 octobre 1726, et eut neuf représentations.

La Nouveauté, comédie en un acte, en prose, parut, pour la première fois, le 17 janvier 1727, et eut dix-sept représentations.

Les Amazones modernes, comédie en trois actes, en prose, eut sept représentations. La première est du 29 octobre 1727.

Legrand fut fort regretté de ses camarades, auxquels il étoit très utile, comme auteur et comme acteur.

**LA FAMILLE
EXTRAVAGANTE,**

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée , pour la première fois , le 7 juin 1709.

PERSONNAGES.

PIÉTREMINÉ, procureur, tuteur et amoureux d'Élise.

CLÉON, amant d'Élise.

BAZOCHE, clerc de Piétremine.

SAINT-GERMAIN, valet de Cléon.

MADAME RISSOLÉ, mère de Piétremine, amoureuse de Cléon.

LUCRÈCE, sœur de Piétremine, amoureuse de Cléon.

SUZON, fille de Piétremine, amoureuse de Cléon.

ÉLISE, amante de Cléon.

LISETTE, servante de Piétremine.

La scène est à Paris, dans la maison de Piétremine.

LA FAMILLE EXTRA VAGANTE, COMÉDIE.

SCÈNE I.

L I S E T T E.

Me voici seule enfin, parlons un peu raison.
Cléon et son valet sont dans cette maison
Cachés depuis hier, et par mon assistance :
Si notre maître en a la moindre connoissance ,
Je suis perdue : aussi, je suis riche à jamais ,
Si de Cléon je fais réussir les projets.
Il ne contente pas par de vaines paroles ;
Il nous a consigné déjà cinq cents pistoles :
Et s'il enlève Élise à notre procureur,
Je puis bien m'assurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le clerc, il fera cette affaire :
Mille écus bien comptant, et l'espoir de me plaire ,
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur :
Le procureur céans a sa mère, sa sœur,
Et sa fille; elles sont sans cesse à leur fenêtre.
Déjà plus d'une fois, voyant Cléon paroître ,
Elles m'ont demandé (mais chacune en secret)
Quel étoit ce monsieur si charmant, si bien fait,

Qui passoit si souvent. Elles en sont charmées,
 Et sont folles assez pour croire en être aimées.
 Les voici toutes trois avec le procureur;
 Tâchons de pénétrer jusqu'au fond de leur cœur.

SCÈNE II.

MADAME RISSOLÉ, PIÉ TREMINE, LUCRÈCE,
 SUZON, LISETTE.

PIÉ TREMINE.

Ma mère, finissez vos proverbes des halles,
 Sentences du vieux temps, fades et triviales;
 On n'entend que cela dans toute la maison,
 Et ma fille et ma sœur les mettent en chanson :
 Jour et nuit l'une et l'autre à composer s'applique
 De pitoyables vers, de mauvaise musique...

M^{me} RISSOLÉ.

Soit; vous n'entendrez plus proverbes ni chansons,
 Mais revenons un peu, de grace, à nos moutons.
 Ce sont vos actions et non pas mon langage
 Qu'il faut condamner. Ce second mariage..

PIÉ TREMINE.

Eh bien! j'adore Élise, et prétends l'épouser;
 Vos proverbes en vain s'y voudroient opposer.
 Élise est ma pupille; étant sous ma tutelle,
 Ma mère, en ma faveur je veux disposer d'elle.

LUCRÈCE.

Entendez-nous

PIÉTREMINÉ.

Ma sœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

Mais, mon père...

PIÉTREMINÉ.

Ma fille, autant de temps perdu.

M^{me} RISSOLÉ.

Vous devez avant tout pourvoir votre famille;

Mariez votre sœur, mariez votre fille.

PIÉTREMINÉ.

Et notre mère aussi, n'est-ce pas?

M^{me} RISSOLÉ.

Pourquoi non?

Et, sans tous les caquets et le qu'en dira-t-on ..

Un jeune homme... suffit.

PIÉTREMINÉ.

A votre âge, ma mère!

M^{me} RISSOLÉ.

Suis-je si décrépite et hors d'état de plaire?

PIÉTREMINÉ.

Non pas; mais...

M^{me} RISSOLÉ.

Rira bien qui rira le dernier.

Vous n'avez qu'à toujours demain vous marier,

Je vous suivrai de près.

LUCRÈCE.

Je ne tarderai guère

A me pourvoir aussi.

PIÉTREMINÉ.

Vous, ma sœur?

LUCRÈCE.

Oui, mon frère.

PIÉTRE-MINE.

A l'amour jusqu'ici vous aviez résisté.

LUCRÈCE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi, de mon côté,

Je suivrai leur exemple.

PÉ-TRÉ-MINE.

Oh ! ce n'est pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon père ; et déjà quelqu'un m'aime,
Que j'aime aussi.

PIÉ-TRÉ-MINE :

Comment ! chacune a donc le sien ?

LIS-ETTE.

On veut vous imiter.

PIÉ-TRÉ-MINE.

Je l'empêcherai bien.

M^{me} RISSOLÉ.

Mariez-vous, vous dis-je, et puis laissez-nous faire.

PIÉ-TRÉ-MINE.

Oh, morbleu ! ces discours me mettent en colère ;
Je sens monter ma bile, il vaut mieux m'en aller.

SCÈNE III.

MADAME RISSOLÉ, LUCRÈCE, SUZON, LISETTE.

LISETTE.

Il est si transporté qu'il ne sauroit parler :
 Au désespoir, au moins, vous allez le réduire.

M^{me} RISSOLÉ.

La chose est maintenant au point où je desire.
 J'aurois donné sujet à chacun de crier,
 D'aller de but en blanc ainsi me marier ;
 Il m'en fournit enfin un prétexte valable :
 On dira que, voyant mon fils déraisonnable,
 J'ai voulu le punir. Cependant c'est l'amour,
 Mes enfants, qui m'occupe et la nuit et le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous ?

M^{me} RISSOLÉ.

Tu le sais bien, Lisette .

Mais n'en dis rien, au moins.

LISETTE.

Allez, je suis discrète.

(à *Lucrèce.*)

Et vous ?

LUCRÈCE.

Tu le sais bien aussi.

LISETTE. * *

Je m'en souviens,

Et cet amant souvent a fait nos entretiens.

(à Suzon.)

Quant à vous, c'est celui qui, l'autre jour...

SUZON.

Lui-même;

Celui que je t'ai dit.

LISSETTE.

Vous aimez, on vous aime.

Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRÈCE.

O contrainte cruelle !

Mme RISSOLÉ.

O langage ennuyeux !

LUCRÈCE.

Très ennuyeux, sans doute; et c'est le seul langage
Que dans cette maison l'on peut mettre en usage :
On n'en sort point. Mon frère est brutal; un amant
Ne veut point essayer un mauvais compliment.
Ne parler que des yeux !

SUZON.

Oh ! je fais davantage.

Mon amant a trouvé le plus joli langage...
Les soirs, sous ma fenêtre, il demeure arrêté;
Il tousse, il éternue.

LISSETTE.

Eh bien ?

SUZON.

De mon côté,

Je tousse et j'éternue aussi.

LISSETTE.

Belle manière

De se faire l'amour !

SUZON.

Toute la nuit entière...

Mais mon père revient.

M^{me} RISSOLÉ.

Allons, montons là-haut ,

Mes enfants ; nous prendrons les mesures qu'il faut.

SCÈNE IV.

LISETTE.

Je ne me trompois point , chacune croit qu'on l'aime ;

Et sans en rien savoir, elles aiment le même.

Cet amant prétendu qui leur parle des yeux ,

C'est Cléon , qui rôdoit toujours près de ces lieux ,

Dans l'espoir seul d'y voir Élise à sa fenêtre.

Comme en divers moments elles l'ont vu paroître ,

Chacune a pris pour soi les signaux amoureux

Que Cléon ne faisoit qu'à l'objet de ses vœux.

SCÈNE V.

PIÉTRÉMINÉ, LISETTE.

PIÉTRÉMINÉ.

Lisette , sais-tu bien que ma famille est folle ?

LISETTE.

Elle est bien amoureuse , au moins.

PIÉTREMIN.

Cela désole :

Parceque j'aime , il faut que chacun aime ici !

Je me marie , on veut se marier aussi !

Je m'en moque , et je fais ce soir mes fiançailles.

LISETTE.

Et sans doute , demain , monsieur , les épousailles ?

PIÉTREMIN.

Et de très grand matin. Que j'ai bien eu raison

De tenir renfermée Élise en ma maison !

Ne voyant que moi d'homme , elle a perdu l'idée

De Cléon , dont ailleurs elle étoit obsédée.

LISETTE.

Quel est-il ce Cléon ?

PIÉTREMIN.

Je ne l'ai jamais vu ;

Fou son père pourtant m'étoit assez connu.

Mais cela ne fait rien à la présente affaire ;

Pour la hâter , mon clerc , jadis clerc de notaire ,

Dresse notre contrat.

LISETTE.

Il se mêle de tout ,

Votre clerc.

PIÉTREMIN.

Il n'est rien dont il ne vienne à bout.

C'est le plus habile homme !..

LISETTE.

Ah ! pour habile , passe ;

Mais pour homme , il n'en a , tout au plus , que la face ;

C'est un nain : cependant il a bien quarante ans.

PIÉTREMINÉ.

Quel qu'il soit, je suis fort content de ses talents.

LISETTE.

Laissons cela : parlons du festin ; de la danse.

PIÉTREMINÉ.

Oh ! tout est commandé , même payé d'avance.

Cela me coûte un peu ; mais j'ai plusieurs procès ,

Où je redoublerai le mémoire des frais ;

C'est de l'argent qui doit retourner dans ma poche.

Et mon clerc... Mais il vient.

SCÈNE VI.

PIÉTREMINÉ, BAZOCHE, LISETTE.

PIÉTREMINÉ.

Bonjour, monsieur Bazoché.

BAZOCHE.

Serviteur.

PIÉTREMINÉ

Laisse-nous, Lisette.

LISETTE.

J'entends bien.

(à part.)

Écoutons quel sera pourtant leur entretien.

(Elle écoute derrière.)

PIÉTREMINÉ.

Eh bien ! tout est-il prêt ? avez-vous mis les clauses
Comme je souhaitois ?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres choses :
Au contrat que j'ai fait, vous ne reconnoissez
Que le quart des grands biens d'Élise.

PIÉTREMINÉ.

C'est assez ;

Et ce contrat est-il à l'autre tout semblable ?

BAZOCHE.

On ne peut distinguer le faux du véritable ;
Le notaire tantôt n'y reconnoîtra rien

PIÉTREMINÉ.

Vous êtes assuré de l'escamoter bien ?

BAZOCHE.

Si j'en suis assuré ? laissez , laissez-moi faire :
J'ai bien fait d'autres tours étant clerc de notaire.

PIÉTREMINÉ.

Vous aurez cent louis , comme je vous ai dit ;
Les voilà bien comptes.

BAZOCHE.

Monsieur, cela suffit.

PIÉTREMINÉ.

Adieu

BAZOCHE, *allant après lui.*

Mais cependant , si pour plus d'assurance ,
Et pour m'encourager, vous les donniez d'avance ;
Des scrupules souvent me prennent.

PIÉTREMINÉ.

Les voilà ;

Et rejetez bien loin tous ces scrupules-là.

SCÈNE VI.

17

BAZOCHE, *mettant la bourse dans sa poche.*

Ils sont passés.

PIÉTREMINÉ.

Je vais amener le notaire ;

Tenez les contrats prêts, je ne tarderai guère.

SCÈNE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE, *à part.*

Voilà ma conscience à présent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

Plutôt quatre : tu sais que ma joie est extrême

Lorsque je t'entretiens, et que toujours je t'aime.

LISETTE.

Si vous m'aimez, voici le temps de l'éprouver.

Il faut... Mais je ne sais si je dois achever.

BAZOCHE.

Parle. Est-ce la pudeur qui te ferme la bouche ?

Te repentirois-tu d'avoir été farouche ?

Et l'amour m'auroit-il vengé de ta froideur ?

Ne t'auroit-il point fait quelque blessure au cœur ?

Je suis bon médecin, et je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui, vous êtes d'amour, je pense, un vrai remède ;

Et je m'en servirai quaud j'en aurai besoin.

Maintenant je vous veux charger d'un autre soin.

Vous avez cent louis.

BAZOCHE.

Oh ! oh !

LISETTE.

Seriez-vous homme

À les quitter ?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une somme

Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah ! bon : à cela je consens.

LISETTE.

Au lieu de cent louis , toucher trois mille francs ,
Cela vous plairait-il ?

BAZOCHE.

Très fort ; et pourquoi faire ?

LISETTE.

Vous le saurez. D'ailleurs vous cherchez à me plaire ,
Et vous me plairez fort , si vous faites cela :
Mais il faut me jurer...

BAZOCHE.

J'en jure ; touche là :

Il n'est rien que pour toi je ne puisse entreprendre.
Faut-il nuire , obliger ? faut-il pendre , dépendre ;
Faire du mal , du bien , jurer à faux , à vrai ?
De mon amour pour toi tu peux faire l'essai

LISETTE.

Il ne faut que tromper.

BAZOCHE.

Qui?

LISETTE.

Monsieur Piètremine.

BAZOCHE.

Quoi ! notre procureur ? Aisément je devine ,
Faire épouser Élise à quelque autre ?

LISETTE.

A Cléon.

BAZOCHE.

Cléon , je le connois ; c'est un joli garçon ,
(à part.)

A qui le procureur , à la mort de son père ,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affaire ?

BAZOCHE.

Oui-dà , je la ferai , mais pour l'amour de toi.
Ce sont trois mille francs que l'on me donne à moi ?

LISETTE.

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'est pas trop : mais , parceque je t'aime...
Et quand les donne-t-on ?

LISETTE.

Quand ? A cette heure même.

BAZOCHE.

Va donc me les chercher.

LISETTE.

Ils sont dans la maison.

BAZOCHE.

Je vais tout préparer pour cette trahison ;
Faire un contrat , au uom de Cléon et d'Élise ,
Que notre procureur, sans crainte de surprise ,
Va signer, en croyant signer le sien.

LISETTE.

Fort bien.

Allez dans votre étude , et ne négligez rien.
Mais si l'on vous offroit une plus forte somme
Pour nous trahir?

BAZOCHE.

Ah ! non ; je deviens honnête homme :
Je quitte le métier après ce grand coup-là.
Friponner un fripon est mon *nec plus ultra*.

SCÈNE VIII.

LISETTE.

Monsieur Bazoché va travailler avec zèle ;
Pour Élise et Cléon quelle bonne nouvelle !
Qui croiroit , après tout , qu'on trouvât tant d'esprit
Dans un corps si mal fait , si laid et si petit ?
Sa figure est , ma foi , des plus désagréables.
Si tous les procureurs avoient des clercs semblables ,
On ne verroit pas tant de désordre chez eux ,
Et les enfants qu'ils ont leur ressembleroient mieux.
Ah ! voici le valet de Cléon

SCÈNE IX.

SAINT-GERMAIN, LISETTE.

SAINT-GERMAIN.

Piètremine

Vient de sortir; j'étois caché dans la cuisine,
Où je mourois de faim. J'ai passé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un gros muid :
Je l'ai percé, néant; rien n'est venu. La rage
Puisse crever ton maître! Ah! quel maudit ménage!
Je n'ai mangé ni bu depuis hier.

LISETTE.

Comment?

Il ne t'est rien resté du souper?

SAINT-GERMAIN.

Non vraiment;

Les clercs laissent-ils rien jamais sur leurs assiettes?
Chacun sait qu'ils ont soin de les rendre bien nettes.

LISETTE.

Tu te plains, et ton maître est aussi mal que toi
Là-haut, dans le grenier.

SAINT-GERMAIN.

Bon! voilà bien de quoi!

Au-dessus de la chambre où couche sa maîtresse,
Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le presse?
Il vit d'amour, mon maître.

LISETTE.

Eh bien! fais comme lui;

Pour te nourrir tu n'as qu'à m'aimer.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment oui,

T'aimer pour me nourrir ! ce seroit le contraire ;
Cela me sécheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire ?

Personne ne sauroit sortir de ce logis.
Piètemine a les clefs dans sa poche.

SAINT-GERMAIN.

Tant pis.

Il n'y falloit donc pas entrer. Ah ! je déteste
Et je maudis cent fois l'occasion funeste
D'hier au soir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira.

Un splendide festin ici se donnera.

SAINT-GERMAIN.

Si j'attrape un chapon , aussitôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu , je vais chercher de l'argent pour Bazoche.

SAINT-GERMAIN.

Bazoche ? Garde-toi de te fier à lui ;
C'est un fripon.

LISETTE.

D'accord : mais enfin aujourd'hui

Il nous sert

SAINT-GERMAIN.

Et comment ?

LISETTE.

Tu sauras toute chose.

Les affaires vont bien. Je te quitte, et pour cause.

SCÈNE X.

SAINT-GERMAIN.

Les affaires vont bien ! vont mal ; et Saint-Germain ,
Pendant tout ce temps-là , meurt de soif et de faim ,
Et de peur : car eufin , si monsieur Piétremine
Me trouve en sa maison... il a l'humeur mutine...

SCÈNE XI.

MADAME RISSOLÉ, SAINT-GERMAIN.

M^{me} RISSOLÉ, *essoufflée, à part.*

De quel côté peut-il avoir tourné ses pas ?

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Quelqu'un vient, cachons-nous.

M^{me} RISSOLÉ, *à part.*

Je ne me trompe pas.

C'est mon amant là-haut que j'ai vu ; c'est lui-même...

Et voici son ami, de plus. Quel stratagème

Vous a donc fait entrer ici tous deux ?

SAINT-GERMAIN.

Comment

Tous deux ?

MME RISSOLÉ.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant ?
Avec lui plusieurs fois je vous ai vu paroître ,
Et même , hier encor , étant à ma fenêtre...

SAINT-GERMAIN, *bas*.

Elle veut me parler de Cléon. Mais comment ,
Et par quelle raison le croire son amant ?

MME RISSOLÉ.

Je viens de l'entrevoir là-haut : à l'instant même
Je l'ai perdu de vue. Ah ! quelle peine extrême !
Où croyez-vous qu'il soit ?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi , je n'en sais rien.

MME RISSOLÉ

Étant son bon ami , vous le connoissez bien.
Mes yeux ont dans les siens pour moi cru voir sa flamme
Ne me trompoit-il point ? M'aime-t-il ?

SAINT-GERMAIN.

Mais , madame...

MME RISSOLÉ.

Parlez sincèrement : vous connoissez son cœur.

SAINT-GERMAIN, *bas*.

Pour nous tirer d'affaire , appuyons son erreur.

(*tout haut* .)

Oui , de votre fenêtre , au profond de son ame ,
Vos yeux ont su lancer une si vive flamme ,
Qu'il est tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts
Pour vous en arracher : il a le diable au corps.
Je lui dis tous les jours : Que prétendez-vous faire ?
Cette dame pourroit être votre grand'mère.

M^{me} RISSOLÉ.

Pourquoi dire cela?

SAINT-GERMAIN.

Mon dieu ! j'ai mes raisons ;

Voulez-vous l'envoyer aux Petites-Maisons ?

M^{me} RISSOLÉ.

Il est d'autres moyens...

SAINT-GERMAIN.

J'en dis bien davantage ,

Et ne m'arrête point seulement sur votre âge :

Je m'efforce à trouver mille défauts en vous ;

La foi que vous gardez sur-tout à votre époux...

M^{me} RISSOLÉ.

Mon époux ! il est mort.

SAINT-GERMAIN.

Je le sais bien , madame ,

Et que sa cendre encor fait durer votre flamme.

M^{me} RISSOLÉ.

Non , non ; elle est éteinte , et j'ai su m'en guérir :

C'est sa faute , pourquoi s'est-il laissé mourir ?

Aimer un mari mort , fi donc ! quelle folie !

On a bien de la peine à les aimer en vie.

Parlons de votre ami : qu'il m'a paru bien fait !

SAINT-GERMAIN.

Tenez , regardez-moi , vous voyez son portrait.

M^{me} RISSOLÉ.

Oh ! que sa taille est bien au-dessus de la vôtre !

SAINT-GERMAIN.

Nous portons cependant les habits l'un de l'autre.

Mme RISSOLÉ.

Cela ne se peut pas, vous paraissez rempli.

SAINT-GERMAIN.

Il les porte d'abord, pour y donner le pli;
Et je les use après.

Mme RISSOLÉ.

Pourquoi donc ce ménage ?

SAINT-GERMAIN.

C'est que nous nous aimons on ne peut davantage;
Nous demeurons ensemble, et c'est une union...
Nous nous servons l'un l'autre en toute occasion;
Je le peigne, il m'étrille; il m'emprunte, il me prête;
Je le tiens toujours propre et souvent le vergette,
Il épouste parfois aussi mon justaucorps;
A nous complaire enfin nous mettons nos efforts.

Mme RISSOLÉ.

Vous êtes son valet ?

SAINT-GERMAIN.

C'est à peu près de même.

Mme RISSOLÉ.

Je comprends bien cela. Mais croyez-vous qu'il m'aime ?

SAINT-GERMAIN.

En pouvez-vous douter ?

Mme RISSOLÉ.

Que fait-il à présent ?

Si son cœur ressentoit ce que le mien ressent...

SAINT-GERMAIN.

Il est plus amoureux encor que vous, je gage;
Mais c'est qu'il est timide ou ne peut davantage;

C'est un amant transi...

Mme RISSOLÉ.

Fi ! cela me deplait.

J'aime un amant folâtre.

SAINT-GERMAIN.

Oh ! jamais il ne l'est.

Mme RISSOLÉ.

Un amant enjoué.

SAINT-GERMAIN.

Si j'avois été femme ,

Ma foi, j'aurois été de votre goût, madame.

Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins ,

Sans cesse , à vos genoux , à vous baiser les mains ;

Qui vous donneut cent fois occasion de dire :

(*contrefaisant sa voix.*)

Mais arrêtez-vous donc , fi donc ! est-ce pour rire ?

Allons, petit fripon, vous perdez le respect.

Mme RISSOLÉ.

Ah ! c'en est trop aussi, l'on doit...

SAINT-GERMAIN.

A votre aspect ,

Mon maître pâlera. De loin ses yeux font rage ;

Mais de près il est sot à force d'être sage.

Mme RISSOLÉ.

Qu'il soit comme il voudra, c'est un garçon bien fait.

Dans le monde on n'a pas toute chose à souhait :

On prend ce que l'on trouve , en ce siècle où nous sommes ;

Et l'on n'a jamais vu telle disette d'hommes.

Allons, je veux passer sur les défauts qu'il a.

Je m'en vais le chercher là-haut.

SAINT-GERMAIN, *voulant l'arrêter.*

Demeurez là ,

Je le ferai descendre.

M^{me} RISSOLÉ.

Il faut que de ma bouche

Il apprenne à l'instant que son amour me touche ;

Il faut prendre la balle au bond : souvent le temps...

SAINT-GERMAIN.

Mais, du moins, qu'avec vous...

M^{me} RISSOLÉ.

Non , je vous le défends.

SCÈNE XII.

SAINT-GERMAIN.

Elle va tout gâter. Que va-t-elle lui dire ?

Que lui répondra-t-il ? Le voici, je respire ;

Je puis le prévenir.

SCÈNE XIII.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Saint-Germain, quel malheur !

Je viens de rencontrer la sœur du procureur.

SAINT-GERMAIN.

Quoi ! Lucrèce ?

CLÉON.

Oui, Lucrèce.

SAINT-GERMAIN.

En voilà bien d'une autre!

Nous avons donc ainsi trouvé chacun la nôtre.

J'ai rencontré la mère.

CLÉON.

Ah, malheureux! pourquoi

Ne te pas mieux cacher?

SAINT-GERMAIN.

Et vous, tout comme moi,

Pourquoi vous montrez-vous? Mais enfin à la belle

Qu'avez-vous dit?

CLÉON.

J'ai dit que je venois pour elle,

Que je l'aimois

SAINT-GERMAIN.

Comment?

CLÉON.

Trop long-temps interdit,

Cette feinte à propos m'est venue en l'esprit.

Voyant sortir quelqu'un de la chambre d'Élise,

J'ai cru que c'étoit elle : ô ciel! quelle surprise,

Quand, m'approchant plus près, j'ai connu mon erreur;

C'étoit Lucrèce. Un froid m'a glacé tout le cœur;

Mais reprenant mes sens : Adorable Lucrèce,

Ai-je dit, pardonnez un excès de tendresse

Qui m'a fait hasarder... Au fond je ne sais pas

Ce que j'ai pu lui dire en un tel embarras :

Mais j'enrage. Elle croit mon amour si sincère,

Qu'elle veut en parler tout-à-l'heure à son frère :
Elle a même ajouté que, s'il la refusoit,
A me suivre par-tout elle se disposoit;
Et que, pour s'affranchir d'un trop rude esclavage,
Elle se laisseroit enlever.

SAINT-GERMAIN.

Bon, courage !

Apprenez que la vieille... Elle vient sur vos pas.

SCÈNE XIV.

MADAME RISSOLÉ, CLÉON, SAINT-GERMAIN.

M^{me} RISSOLÉ.

Je vous cherchois en haut, et vous êtes en bas.
De votre passion suffisamment instruite...

CLÉON, à *Saint-Germain*.

Que veut dire cela ?

SAINT-GERMAIN.

Vous verrez dans la suite.

M^{me} RISSOLÉ.

Je viens vous secourir.

SAINT-GERMAIN.

L'agréable secours !

M^{me} RISSOLÉ, à *Cléon*.

Vous ne languirez pas long-temps dans vos amours.

CLÉON, *étonné*.

Comment ?

M^{me} RISSOLÉ.

Votre valet m'a tout dit.

CLÉON.

Lui, madame?

(bas, à Saint-Germain.)

Quoi ! d'Élise et de moi tu découvres la flamme ?

Veux-tu nous perdre ?

SAINT-GERMAIN, *bas, à Cléon.*

Eh ! non : attendez un moment.

M^{me} RISSOLÉ.

Je viens vous assurer de mon consentement.

Je veux, malgré mon fils...

CLÉON.

Avec cette assurance,

Madame, j'ose encor former quelque espérance.

M^{me} RISSOLÉ.

Espérez, espérez.

CLÉON, *se jette à ses genoux.*

Que cet espoir m'est doux !

Souffrez qu'en ce moment j'embrasse vos genoux.

M^{me} RISSOLÉ, *à Saint-Germain.*

Votre maître, vraiment, n'a point tant d'indolence.

SAINT-GERMAIN

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puissance.

Vous avez là des yeux perçants, aigus...

M^{me} RISSOLÉ.

Ho, ho !

SAINT-GERMAIN, *bas.*Dans l'éclaircissement gare le *qui pro quo*.M^{me} RISSOLÉ.

Eh bien ! mon cher, à quand cet heureux hyménée ?

CLÉON.

Pour moi toujours trop tard en viendra la journée ;
Mais votre fils...

M^{me} RISSOLÉ.

Mon fils, vous dis-je, est un benêt ;
Je ne regarde point ici son intérêt.
Comme il te fait, fais-lui. Son Élise qu'il aime ,
Par exemple, il l'épouse, et j'en ferai de même.

CLÉON, *surpris*.

Il l'épouse !

M^{me} RISSOLÉ.

Demain, sans mon consentement.
Qu'ai-je besoin du sien ?

SAINT-GERMAIN, *bas*.

Voici le dénouement.

CLÉON, *bas*.

Quelle surprise !

M^{me} RISSOLÉ.

Allez, je serai votre femme ;
Je m'embarrasse peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLÉON, à Saint-Germain, *bas*.

D'où vient donc que tu m'as joué d'un pareil tour ?

SAINT-GERMAIN, *bas*, à Cléon.

Il l'a fallu pour mieux cacher votre autre amour.

M^{me} RISSOLÉ, à Cléon.

Vous ne dites plus rien, près de m'avoir pour femme ?

SAINT-GERMAIN.

C'est sa timidité qui lui reprend, madame.
Je vous l'avois bien dit.

M^{me} RISSOLÉ.

Il se corrigera.

SAINT-GERMAIN.

Non ; je crois que jamais cela ne changera.

M^{me} RISSOLÉ.

Il n'importe, il me plaît, et l'affaire est conclue :

Marchandise qui plaît est à demi vendue.

CLÉON, à part.

J'enrage.

M^{me} RISSOLÉ, *croyant qu'il soupire*.

Ce soupir augmente mon amour.

Mais adieu ; je pourrois soupirer à mon tour :

Il faut me contenir.

CLÉON, à part.

Que la peste te crève !

M^{me} RISSOLÉ.

Vous soupirez encore ! Ah ! je demande trêve ;

Je m'en vais revenir ; je veux laisser passer

Un torrent de soupirs qui viennent m'oppresser.

SCÈNE XV.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Peut-on encor songer à l'amour à cet âge ?

Elle a perdu l'esprit avec son mariage.

SCÈNE XVI.

CLÉON, SUZON, SAINT-GERMAIN.

SUZON, *en entrant, à part.*

Mariage ! Ce mot me réjouit ; voyons.

SAINT-GERMAIN, *à Cléon.*

Voici quelqu'un encor.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Oh ! pour le coup, fuyons ;
C'est, sans doute, la sœur.

SAINT-GERMAIN.

Non, monsieur ; c'est la fille.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Je serai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cléon.*

Ah ! c'est vous ! à la fin, je vous vois de plus près :
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets ;
Votre geste et vos yeux, d'une façon charmante ,
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
Quand viendra le moment de me voir près de lui ?
Disois-je : je n'osois l'espérer aujourd'hui.
Cela vous ennuyoit autant que moi, je gage ?
Mais que disiez-vous là, parlant de mariage ?
Venez-vous à mon père ici me demander !

SAINT-GERMAIN.

(*à part.*)

(*à Cléon.*)

Autre pièce nouvelle... Allons donc, sans tarder,
Monsieur, répondez-lui

CLÉON, *bas*.

La cruelle aventure !

Oh ! je crois pour le coup que c'est une gageure.

SAINT-GERMAIN.

(à part.)

Il faut la soutenir ; je vais parler pour vous.

(haut à Suzon.)

Oui ; monsieur vient ici pour être votre époux.

CLÉON, *bas*.

Que vas-tu dire encor ?

SAINT-GERMAIN.

Mais l'espoir et la crainte...

Combattant en son cœur... le tiennent en contrainte,

Lui coupent la parole.

SUZON

Et pourquoi donc cela ?

Dans mon cœur je ressens aussi ces choses-là ,

Et si je parle bien.

SAINT-GERMAIN.

C'est que dans une femme

La parole jamais ne manque qu'avec l'ame :

(bas , à Cléon.)

Si vous ne dites mot , vous allez gâter tout.

CLÉON, à Saint-Germain.

Je me lasse à la fin...

SAINT-GERMAIN, à Cléon.

Allez jusques au bout.

CLÉON.

(à Suzon.)

(à Saint-Germain.)

L'amour que vos beaux yeux... Que veux-tu que je dise !

SAINT-GERMAIN.

Achievez, dussiez-vous dire quelque sottise.

CLÉON, à Suzon.

Craignant que votre père enflammé de courroux,
Me rencontrant ici, ne se venge sur vous...
Je demeure sans voix dans ce triste silence...
Voyez de mon amour toute la violence.

SUZON.

Eh quoi ! n'auriez-vous pas la force de parler
A mon père ?

SAINT-GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller :
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre ensemble.
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais ; mais enfin il me semble
Que, monsieur ne venant ici que pour me voir,
Il faut bien qu'il me voie.

SAINT-GERMAIN.

Il vous verra ce soir.
Laissez-nous seuls, vous dis-je, aborder votre père.

SUZON.

Prenez bien votre temps.

SAINT-GERMAIN.

Allez, laissez-nous faire.

SUZON, *revenant sur ses pas.*

Mais, monsieur, si mon père alloit vous refuser,
Ne vous rebutez pas ; je puis vous épouser
Sans son consentement : ma mère a fait de même,
Et ma grand'mère aussi.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment , lorsque l'on s'aime ,
C'est la règle à présent.

SUZON.

Les pères , de tout temps ,
Out , dans notre famille , été d'étranges gens ;
Et les filles toujours ont en de l'industrie.

SAINT-GERMAIN.

Ce que c'est que savoir sa généalogie !
Et qu'il est beau sur-tout d'imiter ses aïeux !

CLÉON , à *Saint-Germain*.

Ne finiras-tu point tes discours ennuyeux ?

SAINT-GERMAIN , à *Suzon*.

Ma foi , vous nous perdez à rester davantage.

SUZON.

Adieu , puisqu'il le fant.

SAINT-GERMAIN.

Adieu donc , bon voyage.

SCÈNE XVII.

CLÉON , SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Tout extravague ici , grand'mère , fille , et sœur.

SAINT-GERMAIN.

En voilà de tout âge et de toute couleur.

CLÉON.

Que je suis malheureux !

SAINT-GERMAIN.

Blondes, blanches et brunes.

On vous peut appeler homme à bonnes fortunes.

CLÉON.

Je n'ai pu d'aujourd'hui parler un seul moment
 A ma charmante Élise : il faut que justement
 Je trouve en mon chemin les objets que j'évite.
 Tout ceci me recule, et j'en crains fort la suite.
 Que j'aïlle, que je vienne, ou là-haut, ou là-bas,
 Ces trois folles sans cesse observeront mes pas.
 Enfin je vois Élise.

SCÈNE XVIII.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN.

ÉLISE.

Ah, Cléon!

CLÉON.

Ah, madame!

Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame?

ÉLISE.

Je viens le dissiper, je m'en flatte du moins,
 Et vous dire qu'après tant de peine et de soins
 Notre bonheur est proche.

CLÉON.

Et sur quelle assurance?...

ÉLISE.

Lisette a mis le clerc de notre intelligence;
 Et le contrat, dit-elle, est fait en votre nom

CLÉON.

Que peut-on espérer d'un fourbe , d'un fripon ?

ÉLISE.

Les mille écus que vient de lui porter Lisette...

CLÉON.

Sachez une autre chose encor qui m'inquiète.

ÉLISE.

Je m'en doute.

CLÉON.

La mère , et la fille , et la sœur ,
D'un fol entêtement...

ÉLISE.

Je sais cela par cœur ;
Lisette m'a tout dit.

CLÉON.

De plus...

SCÈNE XIX.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle ,
On n'attend plus que vous.

CLÉON.

Quelle triste nouvelle !

LISETTE.

Depuis assez long-temps le notaire est là-bas.
Et Piétremine ici peut monter sur mes pas ;
Descendez.

CLÉON.

Si ce clerc, par un retour indigne...

ÉLISE.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.

Demeurez en repos.

SCÈNE XX.

CLÉON, LISETTE, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Ah ! que d'affreux moments !

Lisette, à revenir sera-t-elle long-temps ?

LISETTE.

Elle sort.

CLÉON.

Si ce clerc...

LISETTE.

J'en répons sur ma vie ;

Allez, de vous servir il montre trop d'envie :

J'ai vu les deux contrats ; l'un est en votre nom,

Et c'est celui qui doit se rencontrer le bon :

Pour les abuser tous il fera lire l'autre,

Et, pour faire signer, présentera le vôtre.

Pour bien escamoter ses doigts paroissent faits,
Quand il auroit été joueur de gobelets.

Mais adieu ; je m'en vais songer à mon affaire,

Et mettre le couvert.

SAINT-GERMAIN.

Si j'étois nécessaire...

LISETTE.

Je t'entends; viens, suis-moi. Vous, n'apprehendez rien;
Bazoché m'a fait signe, et le tout ira bien.

SCÈNE XXI.

CLÉON.

Jusqu'au dernier moment je ne suis point tranquille;
Je crains que le projet ne devienne inutile.
Comment pouvoir tromper notaire et procureur?
Cela ne se peut pas sans un coup de bonheur.
Quoi qu'ait promis le clerc en recevant la somme...

SCÈNE XXII.

PIÉTREMINÉ, CLÉON.

PIÉTREMINÉ.

*(à part.)**(apercevant Cléon.)*

J'ai signé. Voyons si Lisette... Mais quel homme...

CLÉON, *voyant Piétreminé.*

O ciel!

PIÉTREMINÉ.

Que faites-vous, monsieur, dans ma maison?

CLÉON, *embarrassé.*

Monsieur, je viens... j'étois... Mais j'en rendrai raison
Une autre fois.

PIÉTREMINÉ.

Comment?

CLÉON, *à part.*

Quelle cruelle peine!

PIÉTREMINÉ.

Oh! nous saurons pourtant quel dessein vous amène.
Au voleur! au secours!

CLÉON.

Ai-je l'air d'un voleur?

PIÉTREMINÉ.

Que sais-je? vous avez celui d'un suborneur :
Sous des habits dorés on voit tant de canailles!

CLÉON.

Quoi!...

PIÉTREMINÉ.

Vous avez passé par-dessus les murailles ,
Ma maison est fermée. Au voleur! au voleur!

SCÈNE XXIII.

PIÉTREMINÉ, CLÉON, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

O ciel! tout est perdu. Que voulez-vous, monsieur?

PIÉTREMINÉ.

Que l'on m'aille chercher, et vite, un commissaire.

LISETTE.

Dans un tel embarras, hélas! que vais-je faire?

PIÉTREMINÉ.

Voilà mes clefs; va, cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIÉTREMINÉ.

Dans mon logis

Venir effrontément !

SCÈNE XXIV.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINÉ, CLÉON.

M^{me} RISSOLÉ.

Que faites-vous, mon fils ?

Il vous sied bien , vraiment , de vous mettre en colère
Contre monsieur , qui doit être votre beau-père.

PIÉTREMINÉ.

Mon beau-père ? Quoi ! c'est .. allez , vous radotez.

M^{me} RISSOLÉ.

Je radote ? Comment ! pendard , vous m'insultez ?

PIÉTREMINÉ.

Je ne souffrirai point pareille extravagance ;
Et...

M^{me} RISSOLÉ, à Cléon.

De votre beau-fils châtiez l'insolence.

PIÉTREMINÉ.

Morblen !

SCÈNE XXV.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINÉ, CLÉON,
LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Qu'a donc mon frère à se mettre en courroux ?
C'est contre mon amant : ah ! mon frère, tout doux ,
Vous devez approuver un amour légitime ;
Monsieur est honnête homme, et peut m'aider sans crime :
S'il est caché céans, c'est pour l'amour de moi ;
Il m'a donné son cœur, il a reçu ma foi :
De notre engagement je venois vous instruire.

PIÉTREMINÉ.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLÉON, *à part*.

S'est-on jamais trouvé dans un semblable cas ?

LUCRÈCE.

Mon frère, au nom du ciel, ne le rebutez pas.

Mme RISSOLÉ.

Quoi ! monsieur...

LUCRÈCE.

Oui, monsieur me veut prendre pour femme
Je l'aime, couronnez une si belle flamme.

PIÉTREMINÉ.

Ma mère, vous disiez...

Mme RISSOLÉ.

Oh ! je l'épouserai.

LUCRÈCE.

Vous, ma mère?

M^{me} RISSOLÉ.

Oui, moi-même, ou je l'étranglerai.

SCÈNE XXVI.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINÉ, LUCRÈCE,
SUZON, CLÉON.

SUZON.

Vous querellez monsieur, et pourquoi, ma grand'mère?

M^{me} RISSOLÉ.

Laissez-nous en repos, ce n'est pas votre affaire.

Petit perfide!

SUZON.

Eh! là! ne le grondez donc pas;

Il vient pour m'épouser, au moins.

CLÉON, *à part*.

Autre embarras.

PIÉTREMINÉ.

Il en veut à ma fille aussi?

SUZON.

Vraiment, sans doute.

PIÉTREMINÉ.

Pour le coup je m'y perds, et je n'y vois plus goutte.

SUZON.

En mariage il vient ici me demander :

N'est-il pas vrai, monsieur ?

PIÉTRÉMINÉ.

Il faut vous accorder.

Il veut être à-la-fois mon gendre, mon beau-père,
Et mon beau-frère encor.

SUZON.

Quel est donc ce mystère?

CLÉON.

Monsieur, il n'est plus temps de vous rien déguiser...

PIÉTRÉMINÉ.

Parbleu! vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouser,
Et vous serez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Que veut dire cela, mon père?

PIÉTRÉMINÉ.

C'est, ma fille,

Que ce galant en veut à toute la maison :

Mais tout à l'heure enfin nous en aurons raison.

Voici le commissaire.

SUZON.

Affronteur!

Mme RISSOLÉ.

Ingrat!

LUCRÈCE.

Traître!

SCÈNE XXVII.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINÉ, CLÉON,
LUCRÈCE, SUZON; SAINT-GERMAIN, *en*
commissaire; LISETTE.

LISETTE, *bas, à Saint-Germain.*

De leurs mains au plus tôt il faut tirer ton maître.

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Laisse faire.

LISETTE.

En passant, j'ai rencontré monsieur...

SAINT-GERMAIN.

Qu'est-ce donc que ceci?

PIÉTREMINÉ.

C'est un larron d'honneur,
Qui subornoit ma mère, et ma sœur, et ma fille.

SAINT-GERMAIN.

Il est arrivé pis dans plus d'une famille.
Mais, pour tenir la bride à tous ces fripons-là,
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,
En prison.

CLÉON.

Quoi! monsieur?

SAINT-GERMAIN, *le tirant.*

En prison, tout à l'heure.

M^{ME} RISSOLÉ, *pleurant.*

En prison!

LUCRÈCE, *pleurant.*

En prison !

SUZON, *pleurant.*

En prison !

SAINT-GERMAIN.

Quoi ! tout pleure ?

La pitié ne doit point entrer dans votre cœur :
Montrez-vous mère, fille, et sœur de procureur.
Si le mot de prison rend votre cœur si tendre,
Et que sera-ce donc quand je le ferai peudre ?

LUCRÈCE.

Le pendre ?

SUZON.

Pour cela ?

M^{me} RISSOLÉ.

Mon fils, allons, tout doux.

PIÉTREMINÉ, *bas, au commissaire.*

Quand il sera pendu, que diable en aurons-nous ?
Tirons-en de l'argent.

SAINT-GERMAIN.

Je sais bien mon affaire,

Faisons-lui toujours peur

PIÉTREMINÉ.

Le brave commissaire !

SAINT-GERMAIN.

Nous aurons intérêts, dommages et dépens.

SCÈNE XXVIII.

MADAME RISSOLÉ, PIÉ TREMINE, LUCRÈCE,
CLÉON, SUZON, ÉLISE, BAZOCHE, LISETTE;
SAINT-GERMAIN, *en commissaire.*

ÉLISE.

Je viens pour mettre fin au grand bruit que j'entends.

PIÉ TREMINE.

Ah, ma femme!

ÉLISE.

Ce nom ne m'est pas dû.

PIÉ TREMINE.

Ma bonne,
Quand le contrat est fait, c'est un nom qu'on se donne.

ÉLISE.

Quand le contrat est fait, on se donne ce nom?
J'appelle donc monsieur mon mari.

PIÉ TREMINE.

Quoi?

ÉLISE.

Cléon,
Remerciez monsieur d'avoir de bonne grace
Signé notre contrat.

PIÉ TREMINE.

Oh! celui-là me passe.

Il veut ma femme encor! quel diable d'épouseur!

CLÉON.

Je ne veux qu'elle seule, elle fait mon bonheur.

Mesdames, contre moi n'ayez point de colère;
Pour obtenir Élise il étoit nécessaire...

PIÉTREMINÉ.

Mais sachons donc comment elle peut être à vous.

LISETTE.

Vous avez cru signer le contrat comme époux,
Et vous l'avez signé comme tuteur.

PIÉTREMINÉ.

J'enrage.

Et comment ai-je donc fait un si bel ouvrage?

LISETTE.

Moyennant mille écus Bazoché vous trahit :
Demandez-lui plutôt.

PIÉTREMINÉ, à Bazoché.

Est-il vrai ce qu'on dit?

BAZOCHE.

Très vrai, monsieur; j'avois besoin de cette somme
Pour cesser d'être clerc et me faire honnête homme.
Dans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur;
Et, pour faire une fin, je me fais procureur.

PIÉTREMINÉ.

Bazoché me trahir! lui qui tonte sa vie...

LUCRÈCE.

Je n'en suis point fâchée.

M^{ME} RISSOLÉ.

Et moi j'en suis ravie.

Vous comptiez sans votre hôte, et c'étoit battre l'eau.
Il faut attendre au soir pour dire le jour beau.

(*Les violons préludent.*)

J'entend les violons.

PIÉTREMINÉ.

Le diable les emporte !

Il est bien temps de rire.

M^{me} RISSOLÉ.

Et pourquoi uon ? qu'importe ?

Mes enfans, mal nouveau se guérit aisément ;

Pour un amant perdu l'on en retrouve cent.

Je sais bien que marchand qui perd ne sauroit rire ;

Mais où l'espoir n'est plus l'amour bientôt expire.

ÉLISE.

Mesdames, contre moi n'ayez point de courroux.

LUCRÈCE.

Élise, votre amour vous excuse envers nous.

PIÉTREMINÉ, à Bazoche.

Et mes cent louis d'or...

BAZOCHÉ.

Ils me sont dus de reste.

PIÉTREMINÉ.

Comment ?

BAZOCHÉ.

Je parlerai, si quelqu'un me conteste.

(*bas, à Piétremine.*)

Vous savez, entre nous, d'où vient tout votre bien ;

Et, si je dis un mot...

PIÉTREMINÉ, *bas, à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,

Quitte à quitte. Et pour vous, Cléon, je vous pardonne.

Elise est une fourbe, et je vous l'abandonne :

Puisque, fille, elle a pu me jouer un tel trait,

Étant femme, jugez ce qu'elle m'auroit fait.

J'aurois droit de plaider pourtant : lorsqu'on dérobe...

SAINT-GERMAIN, *quittant sa robe.*

Si vous voulez plaider, je vous rends votre robe,
Et vous montre dessous le valet de Cléon.

PIÉTREMINÉ.

Quoi ! ma robe servoit à couvrir un fripon ?

SAINT-GERMAIN.

Fort à votre service. Allons, que dans la joie
Et dans les flots de vin notre chagrin se noie ;
Et puisque nous avons ici des violons,
Il en faut profiter : rions, chantons, dansons.

LISSETTE.

Il faudroit préparer quelque petite fête.

SAINT-GERMAIN.

Pourquoi la préparer ? nous l'avons toute prête ;
Et chacun n'a qu'à mettre un proverbe en chanson :
On est dans ce goût-là céans.

LISSETTE.

Il a raison ,

Cela divertira notre bonne grand'mère ;
Proverbes et chansons surent toujours lui plaire.

SAINT-GERMAIN

Je sais m'en escrimer aussi , quand je m'y mets ;
Je commence la fête , et j'en ai de tout prêts.

LES PROVERBES,

DIVERTISSEMENT.

SAINT-GERMAIN.

Allons gai, monsieur le procureur,

Contre fortune bon cœur,

Et montrez-vous joyeuse,

Famille amoureuse :

De la perte d'un amant

On se console aisément ;

Et dans ce siècle nôtre

Un clou chasse l'autre.

Allons gai, monsieur le procureur,

Contre fortune bon cœur.

Et dans ce siècle nôtre

Un clou chasse l'autre.

Avoir un amant à trois,

C'est aller contre les lois ;

Prenez-en trois chacune,

La chose est fort commune.

Allons gai, monsieur le procureur,

Contre fortune bon cœur.

LUCRÈCE.

Chaque jour à l'amour, dormant dans son berceau,

Je jouois quelque tour nouveau ;

Je détournois ses traits, j'éteignois son flambeau,

Je déchirois son bandeau :

Il s'éveilla, je fus surprise.

Tant va la cruche à l'eau

Qu'enfin elle se brise.

M^{me} RISSOLÉ.

Quand j'étois jeune et belle,

J'étois sotte et cruelle;

O! que d'heureux moments perdus!

Le temps passé ne revient plus.

Quelle douceur charmante!

Que l'on vivroit contente,

Si jeunesse savoit,

Si vieillesse pouvoit!

SUZON.

Si je trouvois un amant

De bonne mine.

L'enverrois-je à ma voisine?

Non vraiment.

S'il me disoit, je t'aime;

Je répondrois de même,

Sans tant de façons,

Sans tant de raisons,

Sans trouver de ruse;

Tu venx de moi,

Voilà ma foi.

Qui refuse muse.

ENTRÉE.

LUCRÈCE.

Mon amour est payé d'indifférence
Par un ingrat qu'une autre a su charmer :
A mes dépens, j'ai de l'expérience;
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'air joyeux, je ris et je badine :
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort ;
Il ne faut pas s'arrêter à la mine ,
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Assez long-temps j'ai ménagé Lisette ;
Mais mon amour n'entend plus de raison.
Et si jamais je la trouve seulette,
L'occasion fait le larron.

M^{me} RISSOLÉ.

A mon époux vivant j'étois fidele ,
J'avois juré de l'être après sa mort ;
Mais il n'est point de femme tourterelle ,
Et les absents ont toujours tort.

LISETTE, au parterre.

Au gré de nos tendres amants
J'ai bien conduit cette manœuvre :
Messieurs, si vous êtes contents,
Applaudissez, voici le temps.
Toujours la fin couronne l'œuvre.

SAINT-GERMAIN, *au parterre.*

J'invente un proverbe à l'instant,

Qui ne tombera pas à terre.

D'un juge équitable et savant,

On peut dire communément,

Il juge comme le parterre.

FIN DE LA FAMILLE EXTRAVAGANTE.

L'AVEUGLE
CLAIRVOYANT,

COMÉDIE EN UN ACTE, .

Représentée, pour la première fois, le 18 septembre
1716.

PERSONNAGES.

DAMON, officier de marine, aveugle clairvoyant.

LÉONOR, jeune veuve, promise à Damon.

La vieille LÉONOR, tante de Léonor, amoureuse de Damon.

LÉANDRE, neveu de Damon, amant de Léonor.

L'EMPESÉ, médecin, amoureux de Léonor.

LISSETTE, suivante de Léonor.

MARIN, valet de Damon.

UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison de Damon.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT, COMÉDIE.

SCÈNE I.

LÉONOR, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien, madame ! à quoi vous déterminez-vous ?
On va voir arriver votre futur époux.
Damon revient enfin après deux ans d'absence.

LÉONOR.

Fatal retour ! O ciel ! je frémis quand j'y pense.
Lisette, dans l'état où l'a mis son destin,
Pourrai-je me résoudre à lui donner la main ?

LISETTE.

Comment vous en défendre ? Un dédit vous engage ;
Il l'exigea de vous avant ce long voyage ,
Et que vous logeriez ici dans sa maison ;
Nous y vîmes alors toutes deux sans façon ,
Comptant ce mariage une chose certaine.
A présent son retour vous alarme et vous gêne ?

LÉONOR.

Hélas ! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu ,

Je n'avois jamais vu Léandre son neveu.

L I S E T T E.

Que je m'en doutois bien ! Voilà donc l'enclouure ?
Léandre , je l'avoue , est d'aimable figure ,
Mais il n'a pas le double , et sans l'oncle , ma foi ,
Ce neveu si charmant seroit plus guenx que moi.
Damon a fait sur mer une fortune immense :
Avec lui vous seriez toujours dans l'opulence ,
Vous auriez de l'argent , des habits , des bijoux.

L É O N O R.

Mais avec tous ces biens un très fâcheux époux ;
Car enfin l'accident dont on a la nouvelle
N'a pas dû l'embellir.

L I S E T T E.

C'est une bagatelle.

Quoi ! parceque le vent d'un boulet de canon
Nous le renvoie aveugle ? Eh quoi ! cette raison
Vous doit-elle empêcher de conclure ?

L É O N O R.

Sans doute.

L I S E T T E.

Refuser un mari , parcequ'il ne voit goutte !
Hélas ! votre défunt ne voyoit que trop clair ;
Sur les moindres soupçons , toujours l'esprit en l'air.

L É O N O R.

Ah ! ne m'en parle pas : cinq mois de mariage
M'ont avec lui paru cinquante ans d'esclavage ;
Ce souvenir suffit pour me faire trembler ,
Et Damon a le don de lui trop ressembler.
Quand j'aurois été sourde à de nouvelles flammes ,

Damon parle si mal, pense si mal des femmes...

L I S E T T E. .

Ah ! qu'il en pense mal, ou qu'il en pense bien ,
De ce que nous ferons il ne verra plus rien.

L É O N O R.

Qu'il ignore sur-tout que son neveu Léandre
Est encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

L I S E T T E.

Oui, mais que ferons-nous de monsieur l'Empesé ?
De le congédier il n'est pas fort aisé :
Ce fade médecin est un amant tenace ,
Et qui ne s'aperçoit jamais qu'il embarrasse.
Mais pourquoi diantre aussi lui donner de l'espoir ?

L É O N O R.

Pour m'amuser, n'ayant personne à recevoir ;
Dans les commencements je le trouvois passable ,
Mais depuis certain temps il m'est insupportable

L I S E T T E.

Depuis que le neveu s'est offert à vos yeux.
Quoi qu'il en soit, je veux vous servir de mon mieux.
Cependant, je devrois être bien en colère ,
Puisque jusques ici vous m'avez fait mystère...

M A R I N, *derrière le théâtre.*

Hoé, hoé, hoé !

L I S E T T E.

J'entends Marin, je crois ?

L É O N O R.

Le valet de Damon ?

L I S E T T E.

Oui vraiment, c'est sa voix .

Je la reconnois bien, il faut, sans plus attendre,
Prendre votre parti.

LÉONOR.

Quel parti puis-je prendre?

SCÈNE II.

LÉONOR, LISETTE; MARIN, *en courrier.*

MARIN.

Hoé, hoé, hoé! Parbleu! j'ai beau crier.
Comment donc? Est-ce ainsi qu'on reçoit un courrier?
Personne ne descend?

LÉONOR.

Qu'as-tu fait de ton maître?

MARIN.

Ne vous alarmez point, vous l'allez voir paroître;
Et je l'ai devancé de cent pas seulement,
Pour voir si tout est prêt dans son appartement.

LISETTE, à Léonor.

Cela va bien pour nous, commençons par avance,
A faire entrer Marin dans notre confidence.

LÉONOR, *bas*, à Lisette.

Que vas-tu faire?

LISETTE.

Il m'aime, et fera tout pour moi,
J'en suis sûre. Marin, puis-je compter sur toi?

MARIN.

Tu n'en saurois douter sans me faire injustice.

L I S E T T E.

Il s'agit , en payant , de nous rendre un service.

M A R I N.

En payant ? c'est beaucoup me dire en peu de mots :
A cent coups de bâton dût s'exposer mon dos ,
Vous n'avez qu'à parler.

L I S E T T E.

Il faut tromper ton maître ,
Et sur les gens qu'ici tu pourras voir paroître
Ne lui rien témoigner.

M A R I N.

Il suffit , je t'entends :

Madame en notre absence a fait quelques amants ,
Et Damon l'inquiète un peu par sa venue.
Ne craignez rien , depuis qu'il a perdu la vue ,
Je lui fais aisément croire ce qu'il me plaît ,
Et je vous servirai , non pas par intérêt ,
Mais parceque je sens pour vous un certain zèle ,
(à Lisette.)

Qui brûle d'éclater... Que me donnera-t-elle ?

L É O N O R.

J'ai vingt louis tout prêts , je vais te les chercher.

M A R I N.

Madame , en vérité , c'est de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême ,
Et songez que mon maître arrive à l'heure même.

SCÈNE III.

MARIN.

Vingt louis ! malepeste ! Allons , mon cher Marin ,
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin.
Mais quoi ! trahir Damon ! Non , cela ne peut être :
Il ne faut pas , ma foi , trahir un si bon maître ;
Il vient de m'assurer certaine pension
Qui dans la suite aura quelque augmentation :
Et le tont , pour venir ici leur faire accroire
Qu'il est aveugle. Allons , il y va de ma gloire
De soutenir toujours ce que j'ai commencé.
Des gens nous ont mandé que monsieur l'Empesé ,
Ce médecin pimpant , ce marchand de denrées
Pour rétablir le teint des beautés délabrées ,
Étoit dans ce logis du matin jusqu'au soir ,
Que même Léonor lui donnoit quelque espoir.
Ou nous mande de plus qu'elle adore Léandre ,
Et qu'il est à Paris quand on le croit en Flandre ;
C'est ce que dans ce jour mon maître veut savoir ,
Et qu'il verra bien mieux , feignant de ne rien voir.
Ce qu'il en fait pourtant n'est pas par jalousie ;
Il doit être guéri de cette frénésie :
Il veut se réjouir ; c'est là , je crois , son but ,
Mettre à bout Léonor et ses amants... Mais chut !
La voici de retour aussi bien que Lisette.
Prenons de toutes mains , et dupons la coquette.

SCÈNE IV.

LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

Eh bien ! ces vingt louis sont-ils prêts ?

LÉONOR, *lui donnant une bourse.*

Les voici.

MARIN.

Je les prends sans compter, et vous dis grand merci.

LISETTE.

Pour que tu sois au fait, il faut d'abord t'apprendre
Qu'on n'aime plus Damon, et qu'on aime Léandre.

MARIN.

Il est donc à Paris ? Ma foi, c'est fort bien fait ;
J'approuve votre goût, et j'en suis en effet.
Dans ma façon d'aimer, tous les jours je préfère,
Et la nièce à la tante, et la fille à la mère.

LÉONOR.

Finis, Marin, et sois seulement diligent...

MARIN.

Comptez sur mon esprit, mon zèle et votre argent.

LÉONOR.

Prévien d'abord Damon ; dis-lui que mon visage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oui, je saurai vous peindre en remède d'amour ;
Mais voici votre tante.

SCÈNE V.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

Eh ! madame , bonjour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris , cher Marin ? Quel accident terrible !
Damon revient avengle ; ô ciel ! est-il possible ?

MARIN.

Madame , il est trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains , hélas !

Quoiqu'il n'ait pas rendu justice à mes appas ,
Et qu'il ait négligé la tante pour la nièce ,
J'avouerai que toujours pour lui je m'intéresse.

LÉONOR.

Vous le plaignez , ma tante. Ah ! ne plaignez que moi :
Je me vois dans l'état le plus cruel...

LA TANTE.

Pourquoi ?

LÉONOR.

Epouser un avengle ! ah ! cette seule idée
Me fait frémir d'horreur.

LA TANTE.

J'en suis persuadée.

Cependant aujourd'hui la disette d'amants
Est si grande , si grande... Il faut suivre le temps.

MARIN.

Oui, l'espèce est si rare !

LA TANTE.

On est belles, bien faites,
Et l'on passe ses jours sans ouïr des fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous sentons point de la disette ici,
Et nous ne manquons point d'épouseurs, Dieu merci ;
Car de quelque façon que l'on puisse le prendre,
Il nous en restera toujours deux à revendre :
Fournissez-vous chez nous.

LÉONOR.

Mon dieu, ne raillons pas,
Et songeons bien plutôt à sortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque personne aimable
Qui, près de notre aveugle, osât passer pour vous.

LÉONOR.

Plaisante invention !

LISETTE.

Pourquoi ? que savez-vous ?
Un aveugle à tromper n'est pas si difficile ;
Et s'il se rencontroit une personne habile
Qui pût bien imiter le son de votre voix...

LÉONOR.

Où la trouver, dis-nous ? et de qui faire choix ?

MARIN.

Cela se trouvera ; quelque mince grisette,

Qui pour se marier... Par exemple, Lisette.

L I S E T T E.

Qui, moi? Je ne veux point d'un aveugle

M A R I N.

Comment?

Pourrois-tu là-dessus balancer un moment?

L A T A N T E.

Ne cherchez pas plus loin; j'ai trouvé votre affaire,
Une belle personne, et qui saura lui plaire,
D'agrément et d'esprit en tout semblable à toi,
Qui déguise sa voix à merveille; et c'est moi.

L I S E T T E.

Fi donc! madame, fi!

L A T A N T E.

Pourquoi donc, je vous prie?
Qui vous fait récrier de la sorte, ma mie?

L I S E T T E.

Par ma foi, c'est votre âge.

L A T A N T E.

Eh! n'ayez point de peur :
De ma nièce toujours j'ai passé pour la sœur,
Et de mon âge au sien le peu de différence
Ne vaut pas après tout...

M A R I N.

Bon, belle conséquence.
(*du ton d'un marqueur de jeu de paume.*)
Quarante-cinq à quinze.

L A T A N T E.

Enfin, quoi qu'il en soit,
Je jouerai bien mon rôle, et mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi, d'ailleurs, je peindrai Léonor si changée,
Et de telle façon sa beauté dérangée,
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir sur ce point,
Ce qu'on pourroit lui dire, il ne le croiroit point.

LÉONOR.

Ma tante, je crains bien...

LA TANTE.

Ne te mets point en peine :

Je suis ta belle-mère, et même ta marraine ;
Nous portons même nom de fille et de maris ;
Je suis veuve du père, et toi veuve du fils ;
Pour ton air enfantin, je l'attrape à merveille.

LISETTE.

Songez bien qu'un avengle a souvent bonne oreille,
Et que quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pourroit dans la suite...

LA TANTE.

Et c'est où je l'attends :

Quand il reconnoitra cette aimable imposture,
Il sera trop content de m'avoir, j'en suis sûre.

MARIN.

Le moyen d'en douter !

LÉONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprît notre dessein ;
Il loge chez Damis.

MARIN.

J'y vais ; c'est ici proche.

(à part.)

Bon , autre argent qui va pleuvoir dans notre poche.

LÉONOR.

De son oncle d'abord apprends-lui le retour;
Qu'il ne paroisse point ici de tout le jour,
Ou du moins , s'il y vient , qu'il songe à se contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut , vous n'avez rien à craindre;

(à part.)

Reposez-vous sur moi. La fourbe a réussi :
Allons vite avertir Damon de tout ceci.

SCÈNE VI.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! J'entends l'Empesé.

LA TANTE.

L'incommode visite !

Je ne le puis souffrir, défais-t'en au plus vite :
Je passe cependant dans ton appartement ,
Où je veux réfléchir sur mon rôle un moment.

SCÈNE VII.

LÉONOR, L'EMPESÉ, LISETTE.

LÉONOR, à Lisette.

Qu'il vient mal à propos !

L'EMPESÉ.

Bonjour, beauté brillante ,

Toujours plus gracieuse , et toujours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vu de plus charmant.

L I S E T T E.

Ah ! pour une autre fois gardez ce compliment ,
Nous avons du chagrin.

L' E M P E S É.

Pardon , ma belle reine ,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont désolé ; j'ai cru n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits :
J'ai si fort querellé , que j'en serai malade ;
Ils m'avoient égaré mes eaux et ma pommade.
Mais quoi ! vous soupirez ? Parlez , expliquez-vous :
Sont-ce soupirs d'amour , de crainte , ou de courroux ?

L É O N O R.

C'en sont de désespoir , désespoir qui me tue.
Enfin c'est de Damon l'arrivée imprévue.

L' E M P E S É.

Damon ? quoi ! ce rival que mon amour vainqueur
A depuis son départ banui de votre cœur ?

L I S E T T E.

Lui-même : à l'épouser il voudra la contraindre ;
Ils ont un bon dédit.

L' E M P E S É.

Elle n'a rien à craindre :
Je le paierai , Lisette ; et dussé-je...

L I S E T T E.

Non pas ;
Nous voulons sans payer la tirer d'embarras ;
Et si par un détour de chicane subtile...

L'EMPESÉ.

Eh bien ! cela n'est pas , je crois , si difficile.

LISETTE.

Pas trop , puisque Damon est aveugle.

L'EMPESÉ.

Comment ?

LISETTE.

Un boulet de canon , fort impertinemment ,
Passant près de ses yeux , a frôlé la prunelle ,
Et le vent... détruisant la force visuelle...
Il est aveugle enfin , voilà quel est son sort.

L'EMPESÉ.

Oh ! coup de vent heureux , qui me conduit au port !

LÉONOR.

Comment ? vous vous flattez que ce malheur...

L'EMPESÉ.

Sans doute.

Je lui fais un procès sur ce qu'il ne voit goutte.
J'ai , comme vous savez , mon frère l'avocat
Qui brille au parlement avec assez d'éclat.
Sans perdre plus de temps , dès demain il le somme
A nous représenter dans la huitaine un homme
Muni de ses cinq sens , qui de corps et d'esprit
Soit tel qu'il s'est fait voir en signant le dédit.

LISETTE.

C'est là le prendre bien. Mais je l'entends lui-même.

LÉONOR.

Ah ! Lisette , je suis dans un désordre extrême ,
Je n'ose soutenir...

SCÈNE VII.

73

L I S E T T E.

Je vais le recevoir,

Rentrez; et vous, monsieur, adieu, jusqu'au revoir.

L' E M P E S É.

Ne pouvant être vu, je puis rester, Lisette.

L I S E T T E, *le repoussant.*

Vous vous moquez de moi.

L' E M P E S É.

Que rien ne t'inquiète.

L I S E T T E.

Ma foi, vous sortirez.

L' E M P E S É.

Nou, je suis curieux

De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

L I S E T T E.

J'enrage.

SCÈNE VIII.

D A M O N, L' E M P E S É, L I S E T T E.

D A M O N, *contrefaisant l'aveugle.*

Hola! quelqu'un? Marin? tout m'abandonne,

Et dans cette maison je ne trouve personne.

L I S E T T E.

Monsieur, on vient à vous.

D A M O N.

C'est Léonor, je crois?

L I S E T T E.

Non, monsieur, c'est Lisette.

DAMON.

Eh bien ! tu me revois ;
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux sont toujours beaux : hélas ! c'est grand dommage.

DAMON.

Où Léonor est-elle ?

LISETTE.

En son appartement ,
Et je vais l'avertir dans ce même moment...

DAMON, *allant embrasser l'Empesé.*

Du moins auparavant il faut que je t'embrasse...
Qu'est-ce ci ? c'est un homme. Eh quoi ! dans ma disgrâce ,
Léonor pourroit-elle , en bravant mon courroux ,
Introduire céans...

LISETTE.

Eh là , monsieur , tout doux !
Ce n'est qu'un domestique.

DAMON.

Ah ! c'est une autre affaire.

LISETTE.

Madame du premier a voulu se défaire ,
C'étoit un paresseux qui n'avoit aucun soin.
Passez dans l'antichambre.

DAMON.

Eh non , j'en ai besoin.
Un fauteuil. Je me sens les jambes si serrées...
Eh ! l'ami , tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons , dépêchez-vous.

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Qui, moi le débottes?

Non, parbleu; je m'en vais.

LISETTE, *bas, à l'Empesé, le retenant*

Ce seroit tout gâter.

Que pourroit-il penser?

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Où, mais par où m'y prendre?

LISETTE, *bas, à l'Empesé.*

Vous méritez cela, pourquoi vouloir attendre!...

DAMON.

Eh bien, faquin, à quoi peux-tu donc t'amuser?

LISETTE.

Il est novice encore, il le faut excuser.

DAMON.

Ah! je vous ferai bien remuer cette idole.

Se dépêchera-t-on, à la fin?...

LISETTE.

Carmagnole,

Débottes donc monsieur.

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE, *lui ôtant son manteau.*

Otez votre casaque.

DAMON.

(*Ici l'Empesé débottes Damon.*)

Ah! le maudit laquais.

On voit bien que jamais il ne fut à la guerre;

Tire à toi, fort, plus fort. Il est, je crois, par terre.

L'EMPESÉ, *se relevant.*

Je n'y puis résister, Lisette, absolument.

DAMON, *présentant son autre jambe.*

Allons, à l'autre.

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Encore une autre ?

LISETTE, *bas, à l'Empesé.*

Apparemment.

Il faut bien achever. Mais son valet s'avance ;

Ne craignez rien, il est de notre intelligence.

L'EMPESÉ, *à part.*

Je respire.

SCÈNE IX.

DAMON, L'EMPESÉ, LISETTE; MARIN,
chargé d'une grosse malle.

MARIN.

Ha, ha, ha !

DAMON.

Qui te fait rire ainsi ?

MARIN.

(*à Lisette.*)

C'est, monsieur... Apprends moi ce qui se passe ici.

LISETTE, *bas, à Marin.*

Ne fais semblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître ?

Dans l'état où je suis peut-on laisser un maître,
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdeau ?

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit se hâter.

MARIN.

La charge est trop pesante.

Votre malle, monsieur, pèse deux cent cinquante :
Par ma foi, quand j'aurois la force d'un mulet...

DAMON.

Charge-la sur le dos de ce maudit valet.

L'EMPESÉ, *à part.*

Encore ?

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît ?

DAMON.

Carmagnole.

Un benêt, qui depuis une heure me désole :
Dans mon appartement qu'il aille la porter ;
Achève cependant toi de me débouter.

MARIN, *mettant rudement la malle sur le dos de*
l'Empesé.

Tenez donc, Carmagnole.

L'EMPESÉ, *la laissant choir.*

Oh ! le diable t'emporte ;

Je ne saurois porter un fardeau de la sorte :
Je crois que tu me prends pour un cheval de bâts.
Adieu, je reviendrai quand il n'y sera pas.

SCÈNE X.

DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Lisette, fais venir Léonor, je te prie :
De son retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, monsieur.

SCÈNE XI.

DAMON, MARIN.

DAMON.

Eh bien ! que t'en semble, Marin ?
J'ai bien turlupiné monsieur le médecin.
Léonor, après tout, doit être bien coquette ,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monsieur, il ne faut pas disputer sur les goûts.
Ne vous y trompez pas ; tel passe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaud, une cruche ,
Que des femmes souvent il est la coqueluche.

DAMON.

Passe encor pour Léandre, il a quelque agrément.
Il est donc à Paris malgré tout ?

MARIN.

Oui vraiment.

Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime ?

MARIN.

Le moyen d'en douter ?

DAMON.

Il est instruit du tour
Que la tante prétend jouer à mon amour ?

MARIN.

Il en est informé par moi-même.

DAMON.

Le traître !

Avant la fin du jour, je lui ferai connoître...

MARIN.

Je vous croyois guéri, monsieur, absolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement,
Et j'ai besoin de voir tous les tours qu'on m'apprête.
Mais comment Léonor me croit-elle si bête,
Et peut-elle me tendre un si grossier appas ?

MARIN.

Elle vous croit aveugle, et vous ne l'êtes pas ;
Peut-être que l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fusse en un état étrange,
Et que j'eusse perdu tous les sens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici ; c'est la tante, je crois ;
C'est elle-même, songe à seconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je suis au fait, n'ayez aucune crainte.

SCÈNE XII.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

Léonor ne vient point?

MARIN.

Eh ! monsieur, la voici.

DAMON, *allant vers la porte.*

Ah, madame !

MARIN, *l'arrêtant.*

Attendez ; ce n'est pas par ici.

Où diable allez-vous donc parler à cette porte ?

LA TANTE, *contrefaisant la voix de Léonor.*

Ah, Damon ! quel chagrin de vous voir de la sorte !

DAMON.

Que sa voix est changée !

MARIN.

On vous le disoit bien ;

Mais auprès de ses traits, monsieur, cela n'est rien.

DAMON.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel ! que votre accident m'a fait verser de larmes !

Si vous saviez, mon cher !

DAMON.

Ah ! je n'en doute pas

LA TANTE.

Je ne saurois parler, et mes soupirs... Hélas !

Je ne sais pas comment je suis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Léonor, je vous prie;
Vous me percez le cœur : songez que vos attraits
Pourroient par tant de pleurs se perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déjà bien perdu; l'état funeste...

DAMON.

Pour un aveugle, hélas ! c'est trop que ce qui reste.
Après tout, ces attraits que tu dis si changés,
J'aurois plaisir peut-être à les voir dérangés :
Une beauté bizarre a souvent l'art de plaire,
Bien plus que ne feroit une plus régulière.

MARIN.

Vous devez donc, monsieur, ne vous chagriner point;
La beauté de madame est bizarre à tel point...

LA TANTE.

Enfin, de ma beauté quoi que vous puissiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire;
Pour mon esprit, il est augmenté des trois quarts :
On m'en fait compliment aussi de toutes parts.

[DAMON.

Ah, madame ! on sait trop que c'est une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos remplissant votre oreille,
Je vous consolerais d'avoir perdu les yeux :
Je veux être avec vous en tous temps, en tous lieux.

DAMON.

Que j'ai de plaisir ! Hâtez donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier notaire.

Mettez dans le contrat tout ce qu'il vous plaira :
 Laissez mon nom en blanc , qu'ici l'on remplira ;
 J'ai mes raisons , qui sont de peu de conséquence :
 Pour vous , signez toujours , et faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais , et dans l'instant je serai de retour.

MARIN , *bas* , à la tante.

Prenez quelque notaire éloigné du carfour ,
 Et qui ne puisse ici reconnoître personne.

LA TANTE , *bas* , à Marin.

C'est fort bien avisé ; la prévoyance est bonne.
 Lorsque j'aurai signé , j'enverrai le contrat ,
 Et ne paroîtraî point de peur de quelque éclat :
 Il pourroit survenir des amis de ton maître ,
 Qui me reconnoissant gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie ? Ah ! ce retardement
 A mon cœur amoureux est un nouveau tourment.
 Répondez , Léonor , à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais , j'y cours , j'y vole , et je reviens de même.

SCÈNE XIII.

DAMON , MARIN.

MARIN.

Maugrebleu de la folle !

DAMON.

Allons , ce n'est pas tout ,
 Et je prétends pousser la chose jusqu'au bout ;

Je veux que l'Empesé...

MARIN.

Paix, j'aperçois Léandre

Votre dessein étoit de venir le surprendre :

Le voilà tout surpris.

DAMON.

Il n'est pas temps encor,

Et je veux le surprendre avecque Léonor.

Je passe dans ma chambre, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE XIV.

LÉANDRE; MARIN, *après avoir conduit Damon jusqu'à la porte de son appartement.*

LÉANDRE.

Eh bien ! mon cher Marin ?

MARIN.

Avancez-vous.

LÉANDRE.

Je tremble.

Comment cela va-t-il ?

MARIN.

Tout va bien, dieu merci,

Et comme on l'espéroit, la chose a réussi.

Votre oncle a pris le change.

LÉANDRE.

Il épouse la tante ?

MARIN.

Elle est chez le notaire à remplir notre attente...

Mais voici Léonor, qui peut vous assurer...

SCÈNE XV.

LÉONOR, LÉANDRE, MARIN, LISETTE.

LÉANDRE.

Eh bien ! madame, enfin, on peut donc espérer...

LÉONOR.

Selon ce qu'aura fait ma tante.

MARIN.

Des merveilles.

Elle a de notre aveugle enchanté les oreilles :
Il attend le contrat qu'il s'apprête à signer.

LÉONOR.

Je ne sais pas comment cela pourra tourner :
Mais, quoi que l'on oppose à mon amour extrême,
Soyez sûr que toujours vous me verrez la même.

LÉANDRE.

Ah ! quel espoir charmant ! souffrez qu'à vos genoux...

MARIN.

Chut, ne remuez pas : l'aveugle vient à nous.

SCÈNE XVI.

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Charmante Léonor, votre voix adorable
Frappe encor mon oreille.

LISETTE.

Ah ! voilà bien le diable !

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, et votre amour...

MARIN.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est qu'elle est de retour.

DAMON.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

MARIN.

Le notaire est en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre, est-il si difficile ?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reste un moment.

Je serai bien payé de ce retardement,
Par les douceurs qui vont sortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche ;
Redoublez, Léonor, ces soupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LÉONOR, *bas, à Marin.*

Que lui disoit ma tante ?

MARIN.

Ah ! j'aurois de la peine

A m'en ressouvenir.

LÉONOR, *à part.*

Juste ciel ! quelle gêne !

Parlons, puisqu'il le faut. Oui, je n'aime que vous.

(*se tournant du côté de Léandre.*)

Je fais tout mon bonheur de vous voir mon époux.

DAMON, *bas.*

Quelle impudence ! mais ne faisons rien connoître.

(*haut.*)

Que je suis satisfait ! que j'ai sujet de l'être !

De ma reconnoissance attendez les effets.

LÉONOR.

Je n'en mérite point de tout ce que je fais.

Croyez que je ne suis que mon amour extrême,

(*se tournant toujours du côté de Léandre.*)

Et que je vois ici le seul objet que j'aime.

MARIN, à Léonor.

Que ne peut-il vous voir de même en ces instants !

Ah ! qu'il seroit content !

DAMON.

Si je ne vois, j'entends.

LÉONOR, *donnant la main à Léandre.*

Oui, ma main suit mon cœur, et dans cette journée

Mes vœux seront remplis, si les nœuds d'hyménée...

DAMON, *prenant la main de Léandre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux.

Que par mille baisers, aussi doux qu'amoureux...

Quelle main est-ce là ? que faut-il que je pense ?

MARIN, *s'approchant.*

C'est la mienne, monsieur.

DAMON, *donnant un soufflet à Léandre.*

Tiens, de ton insolence,

Marand, voilà le prix.

LÉONOR, *bas, à Léandre.*

Je suis au désespoir.

DAMON.

Je t'apprendrai, faquin...

MARIN, *d'un ton plcurant, comme s'il avoit reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

LÉANDRE, *bas, à Marin.*

Te moques-tu de moi?

LÉONOR.

Vous êtes en colère ,

Je vous quitte et je vais retourner au notaire.

DAMON.

Allez donc, et hâtez ces précieux instants :

Qu'il apporte au plus tôt le contrat, je l'attends...

SCÈNE XVII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Il n'est pas avec moi besoin que l'on s'explique ;

Je vous ai, comme il faut, donné votre réplique ;

Mais, s'il vous plaît, monsieur, quel est votre dessein ?

DAMON.

De marier la vieille avec le médecin.

MARIN

Quoi ! mousieur l'Empesé, le mari de la tante ?

Le trait seroit bouffon, et la pièce plaisante.

Je vais vous le chercher, je sais bien à-peu-près...

Mais par ma foi la bête entre dans nos filets,

Et le voici lui-même.

SCÈNE XVIII.

DAMON, L'EMPESÉ, MARIN.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

Où Léonor est-elle?

MARIN, *tristement.*

Chez le notaire.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

O ciel! quelle triste nouvelle!

Elle épouse Damon?

MARIN, *bas à l'Empesé.*

C'est à son grand regret.

L'EMPESÉ.

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait,
Mon frère m'ayant dit que l'affaire étoit bonne.

DAMON.

A qui donc parles-tu?

MARIN.

Moi, monsieur? à personne.

DAMON.

Tu me trompes, j'entends marcher quelqu'un ici.

L'EMPESÉ.

Je tremble.

DAMON, *gagnant la porte, et tâtonnant par-tout avec
son bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

Que lui dire? Ma foi, j'ai perdu la parole.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

Dis ce que tu voudras : mais plus de Carmagnole.

MARIN, *à Damon.*

C'est monsieur l'Empesé, très savant médecin,
Qui vient vous apporter un remède divin,
Que pour guérir les yeux il soutient admirable.

DAMON.

Vraiment d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sais pas, monsieur, par où j'ai mérité
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remède, il faut que je l'éprouve.

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

Allons, cherchez, monsieur.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

Que veux-tu que je trouve?

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

N'avez-vous point sur vous quelque poudre, quelque eau,
Pour le faire encor mieux donner dans le pauneau?

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint; mais, peste ! elle est trop forte.
La composition en est faite de sorte...

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

Bon, bon, donnez toujours, pour sortir d'embarras.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

La voilà, prenez soin qu'il ne s'en serve pas.

MARIN, *regardant le flacon.*

Qu'importe? La belle eau ! la vue est éclaircie
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie :

Si j'en suis soulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous seriez bien surpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment ! Je donnerois tout ce que je possède ,
Que je croirois trop peu payer un tel remède.

MARIN.

Mais, monsieur, pour guérir, il faudroit commencer
Par bannir Léonor, et n'y jamais penser ;
Car la femme à la vue est tout-à-fait contraire.

L'EMPESÉ.

Hippocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire ?

La rupture à présent causeroit trop d'éclat.
On va dans ce moment m'apporter le contrat
Signé de Léonor : elle pourroit se plaindre ;
A payer le délit on me pourroit contraindre.

L'EMPESÉ.

Et pourquoi ? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelque ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquitter la parole donnée ?

DAMON.

Monsieur, quand il s'agit des nœuds de l'hyménée,
On ne voit point d'ami complaisant, généreux,
Jusqu'à franchir pour nous un pas si hasardeux.

L'EMPESÉ.

Il s'en pourroit trouver, qui sans beaucoup de peine,
Se chargeroit pour vous d'une si douce chaîne

MARIN.

*(bas.)**(haut.)*

Il gobe l'hameçon. On voit assez d'amis
Prendre en de certains cas la place des maris;
Mais ils s'en tiennent là, sans risquer davantage,
Et laissent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut exposer ma santé,
Car personne jamais n'aura tant de bonté.

L'EMPESÉ.

Pardonnez-moi, monsieur, j'ai trouvé votre affaire,
Un homme à qui déjà Léonor a su plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairait pas.

DAMON.

Qui seroit-ce? L'espoir de sortir d'embarras
Flatte déjà mon cœur, et ma joie est extrême.
N'hésitez point, monsieur, à le nommer.

L'EMPESÉ.

Moi-même,

Qui de vous obliger eus toujours grand desir.

DAMON.

Quoi! vous pourriez, monsieur, me faire ce plaisir?
Épouser Léonor? ah! quelle complaisance!
Quels seront les effets de ma reconnoissance!

MARIN, à Damon.

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami;
Monsieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puisque vous voulez bien me faire cette grace,

Vous n'avez qu'à signer le contrat en ma place :
On va me l'apporter dans ce même moment.

L'EMPESÉ.

Léonor en sera ravie assurément.

DAMON.

Pour plus de sûreté, faisons croire au notaire
Que vous êtes celui pour qui se fait l'affaire :
Le contrat est déjà signé de Léonor,
Et comme on n'a pas mis mes qualités encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainsi les uns les autres.
Mais le notaire vient.

DAMON, à l'Empesé.

Cachons-lui tout ceci.

(à Marin.)

Toi, prends garde qu'aucun ne nous surprenne ici.
(Marin apporte une table et deux sièges avant de s'en
aller.)

SCÈNE XIX.

DAMON, L'EMPESÉ, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A tous présents, salut. Jamais dans mon étude,
Avec tant de justesse et tant de promptitude,
Depuis trente-trois ans il ne s'est fait contrat...

DAMON.

Enfin, quoi qu'il en soit, tout est-il en état ?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur, il ne faut seulement que m'apprendre
Le nom, les qualités que le futur veut prendre.
Mais, messieurs, à vous voir les yeux que je vous voi,
Qui des deux, s'il vous plaît, est aveugle?

L'EMPESÉ.

C'est moi.

LE NOTAIRE.

O ciel! qui l'auroit cru? c'est vraiment grand dommage.

L'EMPESÉ.

Il est vrai; mais signons, sans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le contrat.

L'EMPESÉ.

Nullement;

Léonor l'a signé, je signe aveuglément.

LE NOTAIRE.

La future est pressante, et vous encor plus qu'elle.
Signez donc : c'est, je crois, Damon qu'on vous appelle.

L'EMPESÉ.

De me donner ce nom je m'étois avisé.

*(L'Empesé signe le contrat, et le notaire lui conduit la
main, le croyant aveugle.)*

Mais je signe toujours Damien l'Empesé.

LE NOTAIRE écrit.

Vos qualités?

L'EMPESÉ.

Hélas! après mon infortune,
Je ne crois pas, monsieur, en devoir prendre aucune.
Bon bourgeois de Paris, et cela suffira.

DAMON.

Adieu, monsieur : tantôt on vous satisfera ;
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien , je suis payé d'avance ;
Madame Léonor a su prendre ce soin.

SCÈNE XX.

DAMON, L'EMPESÉ.

L'EMPESÉ.

De beaucoup de finesse on n'a pas eu besoin.
Mais, monsieur, pardonnez à mon impatience :
Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le sort a rempli le plus doux de ses vœux.

DÀMON,

Allez, mon cher, allez, et tenez-vous joyeux.

SCÈNE XXI.

DAMON.

Ma foi, je m'applaudis, et le tour est trop drôle ;
Avec notre beuèt j'ai bien joué mon rôle :
Il est temps de finir ; je suis assez instruit ,
Et j'en ai vu bien plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCÈNE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Monsieur, songez à vous : Léonor et Léandre
Vont revenir ici ; je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien. Il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaisant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux seconder, si vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre, où je saurai t'instruire ;
Il ne faut que deux mots pour que tu sois au fait.

SCÈNE XXIII.

MARIN.

Il va leur préparer encore un nouveau trait ;
D'avance je l'approuve, et mon ame ravie...
Mais voici tous nos gens, jouons la comédie.

SCÈNE XXIV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

Eh bien ! dort-il encore ?

MARIN.

A faire tout trembler ;
La maison tomberoit , je erois , sans le troubler.

LÉONOR.

Va-t'en près de son lit : et pour peu qu'il remue ,
Reviens nous avertir ; car je serois perdue
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.

Discourez à votre aise , et n'appréhendez rien.

SCÈNE XXV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE.

LÉANDRE.

Je ne reviens ici qu'en tremblant , je l'avoue.
Quand mon oncle saura la pièce qu'on lui joue ,
S'il me eroit avoir part à cette invention ,
C'est peu d'être frustré de sa succession ,
Son courroux...

LÉONOR.

Tout est fait , et ma tante est sa femme ,
Qui , comme elle voudra , saura tourner son ame.

LISETTE.

Dans les commencements, il criera , pestera ,
Fera le diable à quatre , et puis s'apaisera ;
Ses soupçons ne pourront tomber que sur la tante ,
Qui , malgré ses froideurs , lui fut toujours constante ,
Et qui pour se venger de son nouvel amour ,
Sans nous en informer , aura joué ce tour.
Laissez-leur entre eux deux démeûler la fusée.
Je vous la garantis femelle aussi rusée...

SCÈNE XXVI.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

O disgrâce terrible ! inopiné malheur !

LÉANDRE.

Que seroit-ce , Marin ?

LÉONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LÉANDRE.

Ah ! juste ciel ! qu'entends-je ?

LÉONOR.

Je suis au désespoir.

LISETTE, *pleurant*.

Quel accident étrange !

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux.

Ah , Marin ! m'a-t-il dit , ah ! que je suis heureux !
 Je vois clair de cet œil : voilà mon lit , ma table ;
 Te voilà , je te vois . Ah ! remède admirable !
 Eau divine ! Va cours au plus tôt , cher Marin ;
 Va chercher l'Empesé , ce fameux médecin ,
 Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vue :
 La moitié de mon bien à ce service est due .

L I S E T T E .

Mais cette eau , disois-tu , n'étoit que pour le teint ,
 Et l'Empesé surpris s'étoit trouvé contraint...
 Peste du médecin , et de son eau divine !

M A R I N .

Ce n'est que par hasard qu'agit la médecine ;
 Parmi ces *quiproquo* , souvent si dangereux ,
 Il s'en peut rencontrer entre mille un heureux .

L I S E T T E .

Et de quel œil voit-il ?

M A R I N .

De l'œil droit .

L É O N O R .

Ah , Lisette !

De quoi t'informes-tu , quand mon ame inquiète
 Éprouve en ce moment le sort le plus fatal ;
 Quand je dois craindre tout , d'un jaloux , d'un brutal...

L I S E T T E .

Ah ! ma foi , le voici .

L É A N D R E .

Je ne veux point l'attendre ,
 Je gagne l'escalier .

LÉONOR.

Que faites-vous, Léandre?

A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans son grand cabinet vous ferez mieux d'entrer.

LÉANDRE, *entrant dans le cabinet.*

Juste ciel! quel revers!

SCÈNE XXVII.

DAMON, LÉONOR, LISETTE, MARIN;

LÉANDRE, *caché.*

DAMON.

Ah! quel bonheur extrême!

Quoi! je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime!

Prenez part, Léonor, au plaisir que je sens.

O ciel! quel teint! quels yeux! quels appas ravissants!

Comment donc, malheureux! tu la disois affreuse.

MARIN.

C'est votre guérison qui la rend si joyeuse,

Qu'elle a dans un moment repris tous ses attraits.

DAMON.

Oui, je vous trouve encor plus belle que jamais.

Vous ne me dites rien, que faut-il que je croie?

MARIN.

Ce silence est encore un effet de sa joie.

DAMON.

Je veux bien m'en flatter. Qu'il est doux, mes enfants,

De revoir la lumière après un si long-temps!

Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie.

Ah ! quel plaisir charmant ! déjà je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, et sur-tout mes tableaux :
Ce vout être pour moi des spectacles nouveaux.

LÉONOR, *bas, à Lisette.*

Dans son grand cabinet il va d'abord se rendre.
Que ferons-nous, Lisette ? il y va voir Léandre.

LISETTE, *en empêchant Damon d'entrer dans
le cabinet.*

(*bas, à Léonor.*)

Il faut parer le coup. Mais croyez-vous, monsieur,
Ne voir clair que d'un œil ?

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si par bonheur

Vous voyiez de tous deux ?

DAMON.

Non, cela ne peut être.

LISETTE.

Dans ce moment, monsieur, nous le pourrons connoître.
Souffrez qu'avec ma main...

DAMON.

Oni-dà, je le veux bien.

LISETTE, *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez, que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout ?

DAMON.

Non vraiment.

LÉONOR, *faisant sortir Léandre du cabinet.*

Sortez sans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien ?

DAMON, *montrant Léandre qui sort du cabinet.*

Si fait, je vois Léandre

Qui sort dans ce moment de mon grand cabinet.

LISETTE.

Pour le coup nous voilà tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu, c'est à ce coup qu'il faut crier miracle,
Et cet objet pour vous est un nouveau spectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement ?
Est-ce de voir la fin de mon aveuglement ?

SCÈNE XXVIII.

DAMON, LÉANDRE, LISETTE, L'EMPESÉ,
MARIN.

DAMON.

Mais j'aperçois, je crois, mon médecin. De grace.
Approchez-vous, monsieur; venez qu'on vous embrasse,
Votre divin remède...

L'EMPESÉ.

Eh bien ?

DAMON.

A réussi :

Je vois clair des deux yeux.

L'EMPESÉ, *à part.*

Que veut dire ceci ?

A cette guérison je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus savant que vous ne croyez l'être.

Votre fortune est faite : il faut faire afficher ;

De tous les lieux du monde on viendra vous chercher.

L'EMPESÉ, *à Marin.*

Je suis tout stupéfait, et plus heureux que sage.

Qui l'auroit cru, qu'une eau pour peler le visage

Guérit le mal des yeux ? Je vois que désormais

On peut tout hasarder après un tel succès.

MARIN.

Ah, parbleu ! voici l'autre.

SCÈNE XXIX.

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, L'EMPESÉ,
LA TANTE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Ah, ah ! c'est notre tante.

Eh quoi ! la bonne femme est encore vivante ?

LA TANTE.

Que veut dire cela ? Monsieur, vous voyez clair ?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous, je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez si clair, regardez votre femme ;
J'ai signé le contrat pour ma nièce.

DAMON.

Ah, madame !

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu ?

DAMON.

Moi, madame ? pourquoi ?
C'est monsieur l'Empesé qui l'a signé pour moi.
Regardez votre époux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je pense.

DAMON.

Je ne me moque point, je parle en conscience.

L'EMPESÉ.

Que veut dire cela ?

MARIN.

Que, pour l'avoir guéri,

(montrant la tante)

De ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un si rare service ?

L'EMPESÉ.

Une vieille !

LA TANTE.

Un benêt !

L'EMPESÉ.

Une folle !

LA TANTE.

Un jocrisse !

MARIN.

Fort bien, continuez ; c'est à des noms si doux
Qu'on reconnoît déjà que vous êtes époux.

LA TANTE.

Pour me venger de vous, oui, je serai sa femme,
Et je vous ferai voir...

L'EMPESÉ.

Non, s'il vous plaît, madame.

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, monsieur. Arrangez-vous ;
Il faut qu'il me revienne, à bon compte, un époux.

L'EMPESÉ.

Ah, parbleu ! vous pouvez vous assurer d'un autre.
A mon âge épouser une femme du vôtre ?
Vous avez cinquante ans, et des mieux mesurés.

MARIN.

Eh ! qu'importe, monsieur ? vous la rajeunirez :
Donnez-lui de cette eau qui pèle le visage.

L'EMPESÉ.

Ah ! c'est donc toi, maraud, avec ton beau langage,
Qui m'as fait tout du long donner dans le panneau ?
Je ne sais qui me tient.

DAMON.

Tout beau, monsieur, tout beau,
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait, double traître ?

MARIN.

Je vous ai trompés tous , et j'ai servi mon maître.
En bonne foi , pouvois-je en agir autrement ?
Mais , avant de crier , attends le dénouement.

DAMON.

Oh ça , mon cher neveu , de vous qu'allons-nous faire ?

LÉANDRE.

Tout ce qu'il vous plaira : suivez votre colère ;
Je l'ai bien méritée , ayant pu m'oublier.

DAMON.

Eh bien donc , ma vengeance est de vous marier ;
Épousez Léonor , ce sera votre peine.

LÉANDRE.

Je fais tout mon bonheur d'une si belle chaîne.

DAMON.

Quant à moi , je renonce à tout engagement :
J'aimois , et c'étoit là mon seul aveuglement ;
J'ai recouvré la vue . et je veux bien vous dire
Que j'ai vu tous vos tours , et n'en ai fait que rire :
Avouez qu'il falloit être bien patient.

MARIN.

Voilà le véritable aveugle clairvoyant.

FIN DE L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

LE
ROI DE COCAGNE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 31 décembre
1718.



PERSONNAGES DU PROLOGUE.

THALIE, muse de la comédie.

LA MUSE TRIVIALE.

GÉNIOT,

LA FARINIÈRE, }

PLAISANTINET, } auteurs.

La scène est au pied du mont Parnasse.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

LE ROI DE COCAGNE.

BOMBANCE,

RIPAILLE,

FÉLICINE,

FORTUNATE,

ALQUIF, enchanteur.

PHILANDRE, chevalier errant.

LUCELLE, infante de Trébizonde.

ZACORIN, valet de Philandre.

GUILLOT, nourricier de Lucelle.

HORTULAN,

FLORIBEL,

} ministres.

} dames de la cour.

} jardiniers du roi.

PLUSIEURS NYMPHES SOUS LA COULEUR DES FLEURS
DU PARTERRE DU ROI.

LA ROSE, fleur de la difficulté.

LA RENONCULE, fleur de la fierté.

LE PAVOT, fleur du sommeil.

LE SOUCI, fleur du tourment.

LA VIOLETTE, fleur de l'innocence.

LA JONQUILLE, fleur de la jouissance.

TROUPE DE PEUPLES ÉLÉMENTAIRES.

LES SYLPHES, habitants de l'air.

LES SALAMANDRES, habitants du feu.

LES UNDAINS, habitants de l'eau.

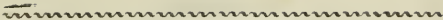
LES GNOMES, habitants de la terre.

TROUPE DE COCAGNIENS.

TROUPE D'ÉTRANGERS de plusieurs nations.

GARDES du roi.

La scène est au pays de Cocagne.



PROLOGUE.

Le théâtre représente le mont Parnasse entouré
d'un boubier.

SCÈNE I.

GÉNIOT.

A la fin je me vois au pied du mont Parnasse.

Courage, il ne me reste plus,

Rempli des préceptes d'Horace,

Qu'à tâcher de monter dessus.

Mais je ne vois point de passage.

Je crains de me noyer

Dans ce maudit boubier,

Où quantité d'auteurs ont déjà fait naufrage.

(*La muse Triviale sort du boubier.*)

O dieux ! quel monstre en sort ?

LA MUSE TRIVIALE.

Un monstre ! Parlez mieux.

Je suis la muse Triviale,

Qui du beau milieu de la halle,

N'ai fait qu'un saut jusqu'en ces lieux.

GÉNIOT.

Ah ! madame la muse,

Je vous demande excuse :

Ma foi , je ne vous connois pas ;
Et même plus je vous regarde ,
Plus je vous crois muse bâtarde.

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira , mais j'ai fait du fracas ;
Pour moi l'on a souvent abandonné la scène
De Thalie et de Melpomène ;
Et même , en dépit d'Apollon ,
Je me suis établie au pied de ce vallon.

GÉNÉOT.

Eh ! par quelle assistance
Avez-vous acquis tant d'honneurs ?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs ; j'en ai fort peu , je pense :
Je ne dois même ma naissance
Qu'à certaine espèce d'auteurs
Qui , n'ayant jamais pu jouir des avantages
De voir achever leurs ouvrages
Sur un théâtre réglé ,
Du bon goût du public ont enfin appelé
Au tribunal peu sévère
De la scène forestière :
C'est là que sans peur des sifflets ,
Ils ont su se donner carrière ,
Et se dédommager de leurs mauvais succès ,
D'une manière libre autant qu'extravagante...
Mais je vois un de mes héros !

SCÈNE II.

LA MUSE TRIVIALE, GÉNIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

Ah ! vous venez fort à propos ,
Monsieur Plaisantinet ; je suis votre servante.

PLAISANTINET.

Bonjour, muse charmante.
Oh ! parbleu cette fois je me suis surpassé,
Et de moi vous serez contente.

J'ai dans mon sottisier avec soin ramassé
Proverbes, quolibets, contes du temps passé,
Dont j'ai su composer une pièce plaisante.
Pour le coup le Cothurne en sera terrassé.

GÉNIOT.

Je le veux soutenir ce Cothurne, et ma veine...

PLAISANTINET.

Ma foi, mon pauvre ami, vous aurez de la peine.
Sur le théâtre où vous voulez monter,
Pour attirer du public les suffrages,
Il ne faut que de bons ouvrages :
La médiocrité ne le peut contenter.

GÉNIOT.

Comment donc une pièce un tant soit peu passable ?

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le diable.

GÉNIOT.

De la façon dont vous m'en parlez là,

Le public a peu d'indulgence ;
 Et, pour le contenter, il faut que la science
 Égale le génie. Où rencontrer cela ?
 Où trouver un auteur qui puisse...

SCÈNE III.

LA MUSE TRIVIALE, GÉNIOT, PLAISANTINET,
 LA FARINIÈRE.

LA FARINIÈRE.

Le voilà.

PLAISANTINET.

Comment ! vous prétendez, monsieur La Farinière...

LA FARINIÈRE.

J'ai surpassé Corneille, et Racine, et Molière ;
 J'ai traduit des auteurs pleins de difficultés ;
 Et mon savoir portant leurs ouvrages aux nues,
 J'ai fait dans leurs écrits voir cent mille beautés
 Qu'ils n'avoient pas pent-être eux-mêmes bien connues ;
 Enfin pour éviter un discours superflu,
 Vous voyez le phénix, le seul auteur illustre
 Qui puisse au théâtre abattu
 Rendre aujourd'hui son premier lustre.

GÉNIOT.

Ma foi, vous vous moquez de nous ;
 Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage,
 Sans que jusqu'à présent il ait paru de vous
 Sur le théâtre aucun ouvrage.

LA FARINIÈRE.

Eh ! c'est la faute des acteurs ,
De qui l'envie , ou la malice ,
Ou l'ignorance , ou l'injustice ,
Écarte tous les bons auteurs.

GÉNIOT.

Pour qu'en votre faveur le public s'intéresse ,
Et puisse être contre eux justement indigne ,
Faites imprimer quelque pièce ,
Voilà votre procès gagné.

LA FARINIÈRE.

Eh ! ne connoît-on pas aussi la fantaisie
Des injustes approbateurs ?
Qui ne sait que leur jalousie
Passe encor celle des acteurs ?

Ils appréhendent tous qu'un sublime génie
Ne s'élève au-dessus de leurs productions ,
Et le trouvant en moi , pousent leur tyrannie
Jusqu'à me refuser leurs approbations.

Je veux escalader aujourd'hui le Parnasse ,
Et demander justice au divin Apollon.

Il u'appartient qu'à lui de me donner la place
Qui m'est due au sacré vallon.

Oui , c'est à toi que j'en appelle ,
Souverain protecteur du mérite affligé ;
Tu ne peux mieux montrer ta puissance immortelle ,
Qu'en faisant que je sois vengé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul , mon ami , tu t'abuses.

Si tu nous disois vrai, crois-moi,
Tu verrois dans l'instant Apollon et les Muses
Accourir au-devant de toi.
Que dis-je? on me verroit moi-même
Rentrer dans mon boubier pour te laisser monter;
Car ma foiblesse extrême
Au merveilleux, au bon ne sauroit résister :
Et s'il se peut trouver, comme l'on m'en menace,
Quelque génie heureux dont les productions
Attirent du public les approbations ,
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je? Thalie! Ah! pour le coup, ma foi,
Je pense que c'est fait de moi.
Elle a l'air enjonné plus qu'à son ordinaire;
Sans doute qu'elle eira sujet :
Un noir pressentiment me dit qu'elle va plaire.
Au secours! Je ne puis soutenir son aspect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique?

LA MUSE.

(Elle s'enfonce dans le boubier.)

La voix me manque; adieu, je tombe, c'en est fait.

PLAISANTINET.

Je n'ai plus désormais qu'à fermer la boutique.

Que vais-je devenir, hélas!

De quel côté tourner mes pas?

SCÈNE IV.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIÈRE,
PLAISANTINET.

LA FARINIÈRE.

A votre seule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monstre en son néant.
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit ci-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois.
Cette muse au Parnasse a causé mille alarmes;
Il faut, si nous voulons la réduire aux abois,
La battre de ses propres armes.
Je veux la repousser avec ses propres traits :
Il me faut pour cela quelque pièce bouffonne,
Qui soit dans le goût à peu près
De celles qu'elle donne.
Le public la prendra comme un amusement,
En attendant qu'on lui présente
Quelque pièce excellente,
Digne de mériter son applaudissement.

PLAISANTINET.

Eh bien ! prenez la mienne ; elle est réjouissante,
Et dans le goût qu'il faut pour réveiller l'esprit.

THALIE.

En retrancheras-tu ces mots à double entente,

Dont le bon goût murmure, et la pudeur rougit ?
Je suis muse enjouée, et non pas insolente.

PLAISANTINET.

Pourquoi les retrancher ? Ce qui vous épouvaute,
De mes pièces fait la beauté ;
Et quoi que vous en puissiez dire,
Pour exciter la curiosité,
C'est la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment ! tu ne peux faire rire
Sans offenser l'honnêteté ?
Tu ne peux composer une pièce amusante,
Enjouée et divertissante,
Sans grossière équivoque et sans obscénité ?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net ;
Ce n'est pas là mon fait ;
J'aime la gaillardise,

THALIE.

On plutôt la sottise.
Va donc chercher fortune ailleurs,
Je trouverai d'autres auteurs.

SCÈNE V.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIÈRE.

THALIE.

Allous, mes chers enfants, courage ;
 Voyons qui pourra de vous deux
 Entreprendre ce que j'é veux.
 Laissez le soin d'un grand ouvrage
 Aux esprits d'un plus haut étage.

LA FARINIÈRE, *enfonçant fièrement son chapeau.*

En est-il au-dessus de moi ?
 Cherchez pour un tel badinage
 Des esprits du plus bas aloi :
 Composer dans ce batelage
 N'appartient qu'à des auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mienx m'adresser qu'à vous.

GÉNIOT.

Allez, Muse, laissez-le dire :

Il suffit, j'entreprends ce que vous demandez ;
 Et sans faire rougir, j'espère faire rire
 Si vous me secoudez.

Je vais donc m'égayer dans le goût de la foire ;
 Je pourrai l'attraper, du moins j'ose le croire :
 Dussé-je voir nos grands et sérieux esprits ,

Accoutumés à contredire ,

Me demander raison de les avoir fait rire ;
 J'aurai toujours rempli le projet entrepris.

J'avois déjà formé l'extravagante idée
D'un sujet qui peut-être auroit pu réussir.

THALIE.

Quel ?

GÉNIOT.

Le roi de Cocagne.

THALIE.

Il pent faire plaisir ;
Car je suis très persuadée
Qu'il fournira de plaisants traits.

GÉNIOT.

Pour ne point perdre temps et hâter mon ouvrage ,
J'emprunterai , selon l'usage ,
Par-ci , par-là , des vers tout faits
Ou dans Racine , ou dans Corneille ;
Pour le roi de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIÈRE.

Mais quelle intrigue , quels portraits ,
Quelles mœurs et quels caractères
Peuvent jamais entrer dans de pareils sujets ?

GÉNIOT.

Quelles mœurs ? des mœurs étrangères.

LA FARINIÈRE.

Ah ! les mœurs de Cocagne ? A de petits enfants
Ces contes bleus sont bons à faire ;
Mais je ne pense pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaïses-là puissent plaire.

THALIE.

Les beaux esprits assez souvent
Se sont fait reconnoître en une bagatelle.

SCÈNE V.

121

LA FARINIÈRE.

Parbleu ! vous me la donnez belle.
Monsieur, un bel esprit ? C'est un demi-savant.
Traiter de beaux esprits les gens de son épée,
C'est aux monches à miel égaler les frelons ;
Ou , s'il faut m'expliquer avec plus de justesse ,
C'est au rang des oiseaux mettre les haunetons.

GÉNIOT.

A tous tes sots discours je ne daigne répondre ,
Tu n'as pas l'ombre du bon sens ;
Et la pièce que j'entreprends
Va suffire pour te confondre.

LA FARINIÈRE.

Si cela réussit, vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au désespoir Thalie ,
Pour désoler la comédie ,
Pour punir le public , je vais jeter, morbleu ,
Toutes mes pièces dans le feu.

SCÈNE VI.

THALIE, GÉNIOT

THALIE.

Elles seront mieux là que sur notre théâtre.

GÉNIOT.

Allons, Muse, il est temps, ne m'abandonnez pas ;
Déjà vous m'inspirez du badin , du folâtre ,
Du bouffon.

PROLOGUE.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas ;
Tiens toujours Pégase en haleine ,
Bride en main.

GÉNIOT.

Par ma foi , j'aurai bien de la peine :
Le bas et le hoffon se ressemblent assez ;
Et je crains fort dans ma carrière ,
Si, quand je broncherai, vous ne me redressez ,
D'aller donner dans quelque ornière.

THALIE.

Si le hasard t'y fait tomber ,
Ne t'y laisse pas embourber ;
Relève-toi tout au plus vite.

GÉNIOT.

Où , mais pendant ce temps , si le public s'irrite ,
Et si je ne me puis assez tôt relever ?

THALIE.

Va , le public est bon ; il s'attend de trouver
Dans ce qu'on lui promet une pièce un peu folle :
Le pis qu'il en puisse arriver
Sera d'avoir tenu parole.

FIN DU PROLOGUE.

LE
ROI DE COCAGNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le pays de Cocagne.

SCÈNE I.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE,
ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

Enfin, après avoir traversé tant de mers,
Essuyé tour-à-tour mille périls divers,
De tant de fiers géants combattu la puissance,
Nous sommes arrivés dans ce lieu de plaisance.
C'est par vous, sage Alquif, divin magicien...

ALQUIF.

Sans moi votre valeur ne vous servoit de rien.
J'ai su calmer les flots, dissiper les tempêtes
Qu'un démon malfaisant déchainoit sur vos têtes.
Je vous ai conservé, me voilà satisfait.

PHILANDRE.

Qui pourra vous payer d'un si rare bienfait?

ALQUIF.

Le plaisir d'avoir pu vous rendre ce service.
Votre bras vous a su tirer du précipice ,
Où ces maudits géants vous avoient entraîné ;
Mais enfin sur la mer le courage est borné ,
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art seul vous pouvoit garantir du naufrage ,
Il l'a fait ; et le prix de ce puissant secours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours :
Vivez heureux , Philandre , avec votre Lucelle ,
Elle toujours constante , et vous toujours fidèle.
Dans cette île goûtez les plaisirs les plus doux.

ZACORIN.

Oui , mais par parenthèse , en quels lieux sommes-nous ?
J'ai vu de beaux châteaux , une belle campagne.

ALQUIF.

Vous êtes , mes amis , au pays de Cocagne.

ZACORIN.

Au pays de Cocagne ! Allons vite manger ,
Dans quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

Oui , morgné ! c'est bien dit , cherchons notre pitance ;
Je crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN.

Depuis près de deux jours je n'ai mangé ni bu :
Mon estomac en gronde , et veut être repu.

PHILANDRE.

Sommes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle.

Votre amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

Comment?

ZACORIN.

Il a raison; dans tous vos dé plaisirs,
Vous avalez des pleurs, vous gobez des soupirs,
Vous croquez des baisers, et dans tout le voyage...
Mais que demande ici ce grotesque visage?

PHILANDRE.

Voyons.

SCÈNE II.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, BOMBANCE,
ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Je viens savoir qui vous amène ici.

ZACORIN.

La faim, et le plaisir de vous y voir aussi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand'chère;
Quelles gens êtes-vous? il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profession de chevalier errant.

Ayant pour cette dame eu quelque différent,

Et dans l'occasion embrassé sa querelle,
Je me suis vu contraint de partir avec elle.
Après bien des périls, un destin plus heureux
Nous a conduits enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choisir un séjour plus tranquille.
Le roi sera ravi de vous donner asile:
Il le faut avouer, ma foi, c'est un bon roi,
Joyeux, de bonne humeur, à peu près comme moi.

* PHILANDRE.

A-t-il bien des sujets?

BOMBANCE.

Pas trop, car son empire
A fort peu d'étendue.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant pays, est-ce une vérité?

BOMBANCE.

Oui, l'on peut le nommer un séjour enchanté,
Et je doute qu'au monde il en soit un semblable.

ZACORIN.

Est-il vrai qu'on y passe et jour et nuit à table,
Qu'on y marche en tout temps sans crainte des voleurs,
Qu'on n'y souffre avocats, sergents ni procureurs,
Que l'on n'y plaide point, qu'on n'y fait point la guerre,
Que sans y rien semer tout vient dessus la terre,
Que le travail consiste à former des souhaits,
Que l'on y rajeunit, et que de nouveaux traits...

BOMBANCE.

Il n'est rien de plus vrai. Mais prêtez-moi l'oreille,

Je vais vous raconter merveille sur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forêts ,
Où l'on trouve à choisir des vêtements tout prêts.
Vient-on manger? les mets sont épars dans nos plaines ,
Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines ,
Les fruits naissent confits dans toutes les saisons.
Les chevaux tout sellés entrent dans nos maisons.
Le pigeonneau farci , l'alouette rôtie ,
Nous tombent ici-bas du ciel comme la pluie.
Dès qu'on ouvre la bouche , un morceau succulent...

ZACORIN.

Ma foi , j'ai beau l'ouvrir, il n'y vient que du vent.

BOMBANCE.

L'heure n'est pas venue , attends que le roi dîne.

ZACORIN.

Ils sont long-temps là-haut à faire la cuisine.
En attendant le roi , ne nous pourriez-vous pas
Faire pleuvoir toujours ici deux ou trois plats?

BOMBANCE.

Il n'est pas encor temps : le peuple élémentaire ,
Qui sans se faire voir met ses soins à nous plaire ,
A son heure réglée à travailler pour nous.

PHILANDRE.

Un peuple élémentaire a commerce avec vous?
Et quel est-il ce peuple?

BOMBANCE.

Un peuple ami des hommes ;
Les sylphes , les undains , les salamandres , les gnomes.

LUCELLE.

Comment ! vous prétendez que dans chaque élément

Il soit un peuple?

BOMBANCE.

Oui.

ZACORIN.

Quoi ! dans l'air ?

BOMBANCE.

Oui vraiment.

Les sylphes , par exemple , entourés d'une nue...

ZACORIN.

Ils ont pour promenade une belle étendue.

GUILLOT.

Mais, morgué, dans le feu ?

BOMBANCE.

Les salamandres y sont.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les undains sont dans l'eau , les guomes dans la terre ;
Et quoique entre eux souvent ils se fassent la guerre ,
Ils savent s'accorder pour nous faire plaisir ,
Et nous servir ici selon notre desir.

Les habitants de l'air vont pour nous à la chasse ,
Les undains font entrer les poissons dans la nasse ;
Et quand les guomes ont préparé ces mets-là ,
Les habitants du feu font rôtir tout cela.

Mais le roi va venir ; il est dans son parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre
Savez-vous quelles fleurs ?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautés,
Des nymphes dont l'aspect rend les sens enchantés;
Elles prennent la forme ou des lis ou des roses,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloses :
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN

Quoi! le jardin du roi produit de telles fleurs?
Je veux y labourer. Ces roses féminines,
Malgré tous leurs appas, peut-être ont des épines;
Mais, quand j'aurai mangé, j'irai tantôt sans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle de nuit;
Le tout pour éprouver si ce n'est point mensonge,
Car tout ce que j'entends ne me paroît qu'un songe.

(On entend une symphonie.)

Mais d'où peuvent venir ces sons harmonieux?

BOMBANCE.

Sans doute, c'est le roi qui rentre dans ces lieux;
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la musique :
Jusques aux animaux, chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari! Quoi! les chats et les chiens...

BOMBANCE.

Les ânes même.

ZACORIN.

Ils sont ici musiciens,
Les ânes!

BOMBANCE.

Oui vraiment : ils ont certains organes...

ZACORIN.

Et les musiciens parmi nous sont des ânes ;
Voyez la différence.

BOMBANCE.

Allez quelques moments
Admirer la beauté de nos appartements.
Je préviendrai le roi ; je l'entends qui s'avance.
Il va tenir conseil , et donner audience.

GUILLOT.

Quoi ! bailler audience au milieu de ce champ ?

BOMBANCE.

Les gnomes vont bâtir un palais à l'instant.
(*Le théâtre change, et il s'élève un palais bâti de sucre
dont les colonnes sont de sucre d'orge , et les orne-
ments de fruits confits.*)
Eh bien ! qu'avois-je dit ?

GUILLOT.

La plaisante méthode !
Morgué , je n'ai jamais rien vu de plus commode

PHILANDRE.

J'admire ce palais.

ZACORIN.

Il me paroît galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout , c'est qu'il est excellent ;
Il est bâti de sucre , orné de confitures.

GUILLOT.

Morguennne , que j'allons manger d'architectures !

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez , c'est du sucre candi

ZACORIN.

Allons, mon cher Guillot, au plus tôt goutons-y.

BOMBANCE.

Et ces colonnes sont faites de sucre d'orge.

GUILLOT.

Morgué, ça me vient bien, car j'ai mal à la gorge.

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce palais n'allez rien ravager :
Ce n'est qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

GUILLOT.

Moquons-nous de cela; morgué, vaille qui vaille.

BOMBANCE.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille.

Peste soit des coquins ! ils vont tout écorner.

ZACORIN.

Hélas ! à notre faim vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle insolence !

Gruger notre palais ! Le roi... Mais il s'avance.

(Le roi entre au bruit de la symphonie.)

SCÈNE III.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, SUITE DES
COURTISANS.

LE ROI.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.

Bombance, demeurez, et vous, Ripaille, aussi.

Cet empire envié par le reste du monde,

Ce pouvoir qui s'étend une lieue à la ronde ,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit ,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
Je ne suis pas heureux tant que vous pourriez croire.
Quel diable de plaisir, toujours manger et boire !
Dans la profusion le goût se ralentit :
Il n'est, mes chers amis, viande que d'appétit.
Je me lasse sur-tout, amant de tant de belles,
De ne pouvoir trouver quelques beautés cruelles,
De ces cœurs de rocher qui s'arment de rigueurs,
Qui par leur résistance excitent les ardeurs,
Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole :
On dit que de l'amour c'est là la rocambole.
Je suis donc résolu, si vous le trouvez bon ,
De laisser pour un temps le trône à l'abandon.
Le trône cependant est une belle place :
Qui la quitte la perd. Que faut-il que je fasse ?
Je n'en rapporte à vous, et, par votre moyen,
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avouerai, c'est une triste vie
De voir à tous moments prévenir son envie ,
Et des plus friands mets l'estomac toujours plein ,
N'avoir pas le loisir d'avoir ni soif ni faim :
Les plaisirs ne sont doux qu'après un peu de peine.
Quittez donc pour un temps la grandeur souveraine ,
Par trop d'oisiveté vos membres vous sont vains :
Servez-vous de vos pieds, faites agir vos mains ,
Et pour trouver du goût à faire bonne chère ,
Jeûnez deux ou trois jours ; ce n'est pas une affaire.

Si le trop de santé vous cause des dédains ,
Souffrez dans vos états deux ou trois médecins ;
Ils vous la détruiront , je me le persuade.
Voilà mon sentiment. A vous , mon camarade.

RIPAILLE.

Oui , je crois que le roi feroit fort sagement
De pouvoir quelquefois manger moins goulument ;
Ne point laisser ses pieds , ses mains en léthargie :
Mais quitter son pouvoir , c'est ee que je dénie.
Ah ! qu'il est beau de voir un peuple à ses genoux !
Pouvez-vous vous lasser de n'obéir qu'à vous ?
Comment ! vous vous plaignez que tout va par écuelle ,
Et que la mariée est , comme on dit , trop belle ?
Gardez votre couronne , elle vous va trop bien :
Vous seriez bien penaud , si vous n'étiez plus rien.
Que l'amour du pays , que la pitié vous touche :
Cocagne à vos genoux vous parle par ma bouche ;
Et , pour mieux assurer le bien commun de tons ,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

LE ROI.

N'en délibérons plus ; après tout , quand j'y pense ,
J'allois faire le sot de quitter ma puissance ;
Peut-être dans deux jours je m'en mordrois les doigts.
Un sage conseiller est le bonheur des rois.
A force de choisir on prend souvent le pire.
Ripaille , je vous crois , et retiendrai l'empire :
Et , pour récompenser ce conseil à l'instant ,
Je prétends vous donner dix mille écus comptant.
Quoique l'argent ici soit fort peu nécessaire ,
Il en faut pour jouer. Voyez mon secrétaire :

Faites-en dresser l'ordre, et je le signerai.
Allez.

BOMBANCE.

Ce n'est pas tout, sire; je vous dirai
Que quelques étrangers, arrivés dans cette île.
Viennent vous supplier de leur donner asile.

LE ROI.

Volontiers, où sont-ils?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher.

LE ROI.

Fort bien : mais cependant qu'on me fasse approcher
Les fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ai choisies;
Elles méritent bien l'honneur d'être cueillies.
Qu'on ouvre le jardin.

SCÈNE IV.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL, PLUSIEURS
FLEURS DE DIFFÉRENTES ESPÈCES.

*(Le théâtre change, et représente un jardin magnifique ;
plusieurs nymphes y sont sous la figure des fleurs.)*

LE ROI *continue*.

Les brillantes couleurs !
Je ne me souviens plus du blason de ces fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer, mais à notre manière,
Qu'on trouvera peut-être assez particulière.

Les fleurs par leur symbole expriment tour-à-tour
Les plaisirs, les tourments qu'on éprouve en amour...

La Primevère est espérance ;
Et l'Hyacinthe, amour chagrin ;
La Marguerite, patience ;
Et l'Immortelle, amour sans fin.

FLORIBEL.

La fleur d'Iris est inconstance ;
L'Héliotrope, attachement ;
Chèvrefeuille, concupiscence ;
Et la Pensée, amusement.

HORTULAN.

Le Muguet est coquetterie ;
Et la Renoncule, fierté ;
La Marjolaine, tromperie ;
Et le Barbeau, fidélité.

FLORIBEL.

Anémone est persévérance ;
Fleur de laurier, ardent desir ;
Jonquille enfin est jouissance ;
Et fleur de Pommier, repentir.

HORTULAN.

Tubéreuse est dédain. Mais dans leurs chansons, sire ,
De tous leurs attributs elles vont vous instruire.

ENTRÉE DES FLEURS.

HORTULAN, *chanté.*

Charmantés fleurs, qui, tour-à-tour
Naissant dans le jardin d'Amour,

De ce dieu marquez la puissance ,
De vos diverses beautés
Nos yeux sont enchantés ;
Nous ne savons à qui donner la préférence :
Étalez-nous vos qualités ,
Nous en ferons la différence.

ENTRÉE DES FLEURS.

LA ROSE, *fleur de la difficulté.*

Entre mille fleurs nouvelles ,
L'aurore a pris le soin de m'embellir :
Plus mes épines sont cruelles ,
Plus il est doux de me cueillir.

LA RENONCULE, *fleur de la fertié.*

Pour des fleurettes ,
De feintes douceurs ,
Nous n'avons que rigueurs.
Avec nous point d'amourettes ,
Point de faveurs
Pour des fleurettes.
Nous ne livrons nos cœurs
Qu'à des ardeurs parfaites.
Dans nos retraites ,
Amants trompeurs ,
N'espérez pas cueillir des fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRÉE DES ROSES ET DES RENONCULES.

LE PAVOT, *fleur du sommeil.*

Ainants maltraités de vos belles ,

Ayez recours à mes pavots :

Dans les charmes du repos

On ne trouve point de cruelles.

Les songes amoureux

Que mon pouvoir fait naître ,

Par de douces erreurs sauront combler vos vœux.

On n'est jamais plus heureux

Que quand on le croit être.

LE SOUCI, *fleur du tourment.*

Sans souci, sans tourment ,

Sans chagrin, sans martyre ,

Sans souci, sans tourment ,

Nul plaisir en aimant.

Un cœur toujours content dans l'amonreux empire ,

Ne connoît pas le prix d'un fortuné moment.

Un tendre amant qui se plaint, qui soupire ,

Quand il obtient ce qu'il desire ,

Trouve son bonheur plus charmant.

Sans souci, sans tourment ,

Sans chagrin, sans martyre ,

Sans souci, sans tourment ,

Nul plaisir en aimant.

LA VIOLETTE, *fleur de l'innocence.*

Je suis la simple Violette ,

Je fais le plaisir de nos champs ,

Je badine, je suis follette.
Profitez-en, jeunes amants.
Ne perdez pas ces doux instants,
Gardez-vous bien d'attendre.
Pour me cueillir il n'est qu'un temps,
Heureux qui le sait prendre !

ENTRÉE DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE, *fleur de la jouissance.*

Non, ce n'est plus le temps
De la persévérance ;
Non, ce n'est plus le temps
Des fidèles amants.

Je couronne leurs feux, je finis leur souffrance,
Je mets enfin le comble à leurs contentements.

De mes faveurs quelle est la récompense ?

Je suis le prix de la constance,
Et fais souvent des inconstants.

Non, ce n'est plus le temps
De la persévérance ;
Non, ce n'est plus le temps
Des fidèles amants.

ENTRÉE DE TOUTES LES FLEURS.

LE ROI.

Mais parmi tant de fleurs qui brillent à nos yeux,
Dis-moi ton sentiment ; laquelle te plaît mieux ?

FLORIBEL *chante.*

La jalouse Amarante
Et l'Iris inconstante
Causent trop de tourment.

La dédaigneuse

Tubéreuse

A trop d'entêtement;

A la peine je succombe

Lorsqu'il faut les arracher.

J'aime mieux la fleur de Pêcher,

Qui du premier vent tombe.

LE ROI.

Ce n'est pas là mon goût; j'aime les fleurs bizarres,
Et j'en voudrais trouver quelques unes plus rares.

SCÈNE V.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL, LES FLEURS,
BOMBANCE, suite. ALQUIF, PHILANDRE,
LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Voici ces étrangers.

LE ROI.

Ah! qu'est-ce que je voi?

L'aimable fleur! Je sens certain je ne sais quoi,

Un frisson... une ardeur... un... Je me donne au diable,

Si j'ai jamais encor senti rien de semblable.

PHILANDRE.

Permettez-nous, grand roi, qu'embrassant vos genoux

Nous venions en ces lieux vous prier...

LE ROI.

Levez-vous.

PHILANDRE.

Sire, des étrangers que le destin contraire
A poursuivis long-temps...

LE ROI.

Il ne m'importe guère.

Tout ce qu'il vous plaira : laissez-moi seulement
Faire à cette beauté mon petit compliment.

Vous brillez seule en cette terre,
Vous effacez la beauté de Vénus,
Les roses de notre parterre
Près de vous sont des gratte-culs.

(Toutes les fleurs s'en vont.)

PHILANDRE.

Je tremble. Que veut-il par-là lui faire entendre ?

LE ROI.

Dites-moi, ma dondon, avez-vous le cœur tendre ?
Étes-vous bien facile à vous laisser charmer ?

LUCELLE.

Sire, cette demande a de quoi m'alarmer.
A connoître mon cœur quel soin vous intéresse ?

LE ROI.

Je cherche une beauté qui soit un peu tigresse.
Je suis las que l'on vienne au-devant de mes vœux,
Et je voudrois languir du moins un jour ou deux.
Parlez, de cet effort vous sentez-vous capable ?

LUCELLE.

Ah, seigneur ! à quoi tend ce discours qui m'accable ?

LE ROI.

A vous marquer d'abord par l'offre de mon cœur...
En un mot, je vous aime.

LUCELLE.

Ah ! pour moi quel malheur !

LE ROI.

Où donc est ce malheur, s'il vous plaît ? Ma personne,
Que de tous les côtés tant de grace environne,
Qui fait tous les plaisirs d'une brillante cour,
Pourroit vous révolter en vous parlant d'amour ?

LUCELLE.

Oui, seigneur, et malgré toute votre puissance...

LE ROI.

Bon, voilà qui me plaît, un peu de résistance,
Cela m'étoit nouveau. Du chagrin, du dépit,
C'est de quoi justement m'aiguiser l'appétit.
Comment vous nomme-t-on ?

LUCELLE.

Sire, j'ai nom Lucelle.

LE ROI.

Lucelle. Le beau nom ! il rime avec cruelle.
Or ça, Lucelle, donc, grace à votre rigueur,
Vous aurez aujourd'hui ma couronne et mon cœur.

LUCELLE.

Sire, cette offre est vaine et n'a rien qui me tente.

LE ROI.

Plus elle me rebute, et plus mon feu s'augmente ;
Jamais objet ne fut plus digne de mes vœux.
Vous qui l'accompagnez, que vous êtes heureux !
Votre fortune est faite ; et d'abord je commence

Par vous donner à tous des charges d'importance.

(à Zacorin.)

(à Philandre.)

Je vous fais échanson, et vous mon écuyer,

(à Alquif.)

(à Guillot.)

Vous, mon grand chambellan, et toi mon trésorier.

GUILLOT.

Trésorier ! ah, morgué ! que cette charge est bonne !

Je recevrai l'argent et ne paierai personne.

LE ROI.

Oui, monsieur le manant ? Vous êtes un fripon ;

Au lieu de trésorier, soyez porte-coton.

GUILLOT.

Porte-coton ! morgue, ce nom-là m'effarouche,

Quelle charge est-ce là ?

ZACORIN.

Ce n'est pas de la bouche.

PHILANDRE.

Sire, je ne saurois me taire plus long-temps.

Vous nous comblez de biens sans nous rendre contents :

Retirez vos bienfaits, et me laissez Lucelle.

Le ciel fit naître en nous une ardeur mutuelle ;

Je l'adore, elle m'aime, et je perdrai le jour

Plutôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROI.

En voici bien d'une autre. Osez-vous, téméraire,

Me parler d'un amour à mon amour contraire ?

PHILANDRE.

Quoi, sire ?...

LE ROI

Taisez-vous Si vous me raisonnez,

Je vous appliquerai du sceptre sur le nez ;
Et je vous apprendrai , chétive créature ,
Si je suis en ces lieux un monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin...

LE ROI.

Je vous tronve un plaisant étourneau ;
Vous me prenez , je crois , pour un roi de carreau ?

PHILANDRE.

Je ne me connois plus en perdant ce que j'aime ,
Et j'ose ici braver et sceptre et diadème.

LE ROI.

Ah ! tu fais le mutin ; va , sors de mes états ,
Et que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
Il est bientôt midi , tu n'as plus que six heures ;
Et si dans mon pays plus long-temps tu demenes...

PHILANDRE.

Le temps ne me fait rien ; quand je voudrai partir ,
Il ne faut qu'un quart d'heure au plus pour en sortir :
Mais je n'en sortirai que suivi de Lucelle ;
La mort , la seule mort , peut me séparer d'elle.

LE ROI.

Oh ! parbleu ! c'en est trop. Holà ! gardes , à moi !
Qu'on le mène en prison.

LUCELLE.

Que faites-vous , grand roi ?

LE ROI.

Je soutiens comme il faut la grandeur souveraine.
Dans mon appartement menez cette inhumaine ,
Et ce drôle au cachot.

ALQUIF.

Allez sans murmurer ;

Je sais bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE.

Vos ordres, cher Alquif, arrêtent mon courage.

LE ROI.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

Suivons cette crnelle, employons tout. Morbleu !

Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau jeu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change , et représente un salon
magnifique.

SCÈNE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

Qu'en dis-tu, Zacorin?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
Je dirai franchement que ce roi de Cocagne
A la tête un peu chaude, et n'entend pas raison.
Mais voilà cependant mon cher maître en prison.

ALQUIF.

Pour l'en faire sortir je sais ce qu'il faut faire,
Et même ton secours m'y sera nécessaire.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à parler; servez-vous de mon bras
Pour détrôner le roi, ravager ses états.

ALQUIF.

Comme diable tu vas ! laisse là ta vaillance ;
Nous n'avons pas besoin d'une telle vengeance.
Le peuple élémentaire est déclaré pour lui,

Et nous ne serions pas les plus forts aujourd'hui.
 Je ne veux seulement que jouer une pièce
 A ce plaisant monarque, unique en son espèce.
 Il s'agit de tirer ton maître de prison;
 Je ferai que le roi perdra toute raison.
 J'ai parmi mes joyaux trouvé par aventure
 Cette bague enchantée; elle est de la figure
 De celle qui tantôt brilloit au doigt du roi;
 Il s'y pourra tromper aisément.

ZACORIN.

Je le croi;
 Mais la difficulté, c'est de faire l'échange.

ALQUIF.

Il se lave les mains peut-être avant qu'il mange.
 Otant son diamant, pour ne le pas ternir,
 Il te le donnera dans ce temps à tenir,
 Et toi, substituant cette bague à la place,
 Tu pourras..

ZACORIN.

Je comprends ce qu'il faut que je fasse.
 Je sais escamoter, reposez-vous sur moi;
 Mais sera-ce pour moi le diamant du roi?

ALQUIF.

Ne t'embarrasse point quel sera ton salaire,
 Et songe seulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN.

De votre diamant quel est donc le pouvoir?

ALQUIF.

Tout aussitôt qu'au doigt le roi pourra l'avoir,
 il perdra la mémoire; une espèce d'ivresse

Lui fera méconnoître amis , parents , maitresse ;
Il sera comme un fou...

ZACORIN.

Mais je crois que déjà
Il n'a pas grand chemin à faire jusque-là ;
Trouvez-vous , entre nous , ce monarque fort sage ?

ALQUIF.

S'il est fou , je prétends qu'il le soit davantage.

ZACORIN.

Mais si , perdant le peu qu'on lui voit de raison ,
Il faisoit , par plaisir , pendre sou échanson ?

ALQUIF.

Ah ! s'il osoit commettre une action si noire ,
Tu serois bien vengé.

ZACORIN.

C'est ce que je veux croire ;
Mais je serois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal ; car dans le même instant ,
Te coupant par morceaux , je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie !

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin , et n'appréhende rien ;
Garde bien le secret sur-tout , et que Lucelle

Ignore, ainsi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'est bien dit; elle est fille, elle pourroit jaser :

Mon maître du secret pourroit même abuser;

Il ne manqueroit pas, par excès de tendresse,

D'en faire confidence à sa chère maîtresse.

Je connois les amants : tous deux n'en sauront rien,

Et le tout se fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.

Tiens, prends donc cette bague.

ZACORIN.

Et si, par sa puissance,

J'allois devenir fou moi-même par avance?

Les moqueurs sont moqués, souvent cela se voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle est au doigt.

Adieu; je vais de l'œil conduire toute chose,

Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppose.

SCÈNE II.

(Zacorin met la bague enchantée sans y penser, et s'apercevant que la tête lui tourne, il l'ôte de son doigt, en faisant plusieurs tours de théâtre.)

ZACORIN.

Ma foi, dans tout ceci je crains fort pour mes os;

Je vois que je m'embarque un peu mal à propos.

Si le roi s'aperçoit du changement de bagn ,
 Ou si ses courtisans, voyant qu'il extravague...
 Mais il est inutile à présent d'en parler,
 Je suis trop avancé pour oser reculer.
 Quelqu'un vient, taisons-nous.

SCÈNE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

Grande, grande nouvelle!

Le roi va triompher de la fière Lucelle;
 Elle va l'épouser, pour sauver son amant,
 Et tout pour leur hymen s'appréte en ce moment.
 Voici pour le festin la salle préparée;
 Le ciel y va bientôt envoyer sa rosée :
 Les plus rares parfums y seront répandus;
 Les concerts les plus doux y seront entendus;
 Et ce qui peut charmer le toucher et la vue...

ZACORIN.

A quoi bon, pour passer les cinq sens en revue,
 Tout ce grand verbiage? il faut dire, Ou verra,
 Entendra, goûtera, sentira, touchera.
 Voilà ce qui s'appelle un style laconique,
 Et c'est de la façon que j'aime qu'on s'explique.
 Mais avant de goûter ces plaisirs plus qu'humains,
 Instruisez-moi, le roi lavera-t-il ses mains?

RIPAILLE.

Plaisante question! S'il en a fantaisie.

ZACORIN.

Je l'en avertirai, de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoi votre esprit est-il inquiété?

ZACORIN.

Je suis son échanton, j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Eh! qu'il les lave, ou non, allez, laissez-le faire.

Mais adieu, je m'en vais trouver le secrétaire,

Peur lui faire dresser l'ordonnance à l'instant,

Qui me fera payer dix mille écus comptant.

SCÈNE IV.

ZACORIN.

Comme le sexe change! O ciel! est-il possible

Que pour un autre amant Lucelle soit sensible?

Philandre, mon cher maître, hélas! que je te plains!

Si le roi par hasard ne lavoit point ses mains,

Tu verrois dans ses bras la perfide Lucelle,

Et malgré ton amour... Mais voici l'infidèle.

SCÈNE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'est toi, cher Zacorin?

ZACORIN.

Eh! oui vraiment, c'est moi,

Qui raisonnois tout seul sur votre peu de foi :
Après tant de serments, allez, le tour est traître.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton maître ?
Le roi me menaçoit de le faire mourir.
Quand je puis le sauver, l'aurois-je vu périr ?

ZACORIN.

Chansons que tout cela ! Vous voulez être reine.

LUCELLE.

Ah ! par de tels discours n'augmente pas ma peine.
Pour te désabuser écoute mon projet,
J'espère que bientôt il aura son effet.
Tu vois bien que le roi veut des beautés cruelles,
Parcequ'en son pays il en est peu de telles ;
Mes refus ne feroient que redoubler ses feux,
Et je prends le parti de répondre à ses vœux,
De le feindre, du moins ; me trouvant si traitable,
Il pourra se guérir de son amour

ZACORIN.

Du diable !

Allez, avant ce temps, Zacorin pourra bien...
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.

SCÈNE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FÉLICINE,
BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

Grande reine, je viens de la part de mon maître
Vous dire que bientôt vous le verrez paroître ;

En attendant, voici deux dames de sa cour,
Qu'il honore du nom de vos dames d'atour;
Et comme toutes deux sont sages et prudentes,
Elles vous serviront aussi de gouvernantes.

SCÈNE VII.

LUCELLE, FÉLICINE, FORTUNATE,
ZACORIN.

LUCELLE.

Quoi! pour me gouverner il choisit des enfants?

FÉLICINE.

Des enfants, dites-vous? Nous avons cinquante ans.

ZACORIN.

Cinquante ans? Eh! comment cela se peut-il faire?
Vous en paraissez dix.

FÉLICINE.

Il faut te satisfaire,

Et contenter ici ta curiosité.

Comme après cinquante ans se passe la beauté,

Les femmes du pays ayant atteint cet âge,

N'en ont point de dépit. Elles ont l'avantage

De retourner soudain à l'âge de dix ans,

Et rentrent, sans hiver, de l'automne au printemps.

ZACORIN.

Si nos dames savoient de ce pays l'usage,

Combien entreprendroient dès demain le voyage!

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir.

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir,
Et comme on rajeunit sans perdre la mémoire,
Des cinquante ans passés on rappelle l'histoire;
On prévient les périls, on sait se dérober
Des pièges des amants où l'on a pu tomber.

ZACORIN.

Quelques uns autrefois vous ont-ils attrapée?

FORTUNATE

Oh que oui, mon enfant! j'ai tant été trompée!
Mais je suis aguerrie; et, pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attraper se lèvera matin.

ZACORIN.

Si bien donc désormais que vous serez plus fine,
Et vendrez votre son mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'est point effacé,
Faites-nous un récit de votre temps passé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans je fus trop innocente;
Je pris ce qui s'offroit, d'une ardeur imprudente.
C'étoit un écolier, jeune, joli, bien fait;
Mais le petit fripon étoit un indiscret.
A vingt ans j'en pris un qui me parut plus sage;
Mais il étoit jaloux, jaloux jusqu'à la rage.
A trente ans je fis choix d'un vieillard amoureux;
Il s'efforçoit en tout de prévenir mes vœux :
Le bon homme faisoit tout ce qu'il pouvoit faire;
Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi plaire.
Enfin sur mes vieux jours voulant goûter de tout,

Et des vieilles du temps me conformer au goût ,
Je pris un petit-maître. Ah ! la maudite engeance !
Qu'il m'a fait de chagrin et causé de dépense !
Pour me récompenser de mes soius bienfaisants ,
Il en entretenoit une autre à mes dépens.

ZACORIN.

A présent des amants connoissant le manège ,
Bien huppé qui pourra vous attraper au piège.
Et vous, ma belle dame, à votre air sérieux ,
On pourroit présumer que vous avez fait mieux.

FÉLICINE.

Encor pis. En prenant un chemin tout contraire ,
Jusques à quarante ans je fus prude et sévère ;
J'accablai de rigueurs les plus tendres amants ,
Je méprisai leurs soins , leurs doux empressements.
A la fin se lassant de me voir inhumaine ,
Ils désertèrent tous , et brisèrent leur chaîne.
J'en fus piquée au vif , à ne vous rien celer ,
Et voulus , mais trop tard , enfin les rappeler.
J'avois pris leur amour, eux mon indifférence ;
Leurs yeux étoient ouverts , et les miens sans puissance.
Lorsque je me vis seule et sans adorateurs ,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs !

ZACORIN.

Dien sait si vous allez , après cette aventure ,
Vous bien dédommager ?

FÉLICINE.

Oh ! je vous en assure.

FORTUNATE.

Il faudra désormais nous conduire avec art :

Je fus trop tôt coquette , et vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'être point la dupe en quoi qu'on se propose ,
Ma foi l'expérience est une belle chose.

FÉLICINE, à *Lucelle*.

Réglez-vous là-dessus , mon enfant ; évitez
En toute occasion les deux extrémités.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux gouvernantes ,
Qu'un long âge et l'épreuve ont faites si savantes.

LUCELLE.

Quand j'épouse le roi , qu'ai-je besoin de vous ?

FORTUNATE.

Eh ! nous vous instruirons à mener un époux.
Vous apprendrez par nous à le rendre fidèle ,
A faire qu'à ses yeux vous soyez toujours belle ,
Et que de vos liens il ne puisse échapper ;
Nous vous apprendrons tout , et même à le tromper.

ZACORIN.

Comment ! à le tromper lorsqu'à vous on se fie ?

FÉLICINE.

C'est façon de parler , pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la servir.

ZACORIN.

C'est fort bien fait , vraiment.

Mais sous terre je sens un certain mouvement.

FÉLICINE.

Ce que vous allez voir , c'est l'ouvrage des gnomes ,
Habitants de la terre invisibles aux hommes.
Les habitants de l'onde , et de l'air , et du feu ,

Pour apporter les mets arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le roi vient, paraissez moins triste, je vous prie :

Nous allons donner ordre à la cérémonie.

Quand vous aurez diné, le roi vous conduira

Au temple de Comus, où l'on vous mariera ;

Du temple sur un trône et magnifique et leste ;

Du trône... Adieu, tantôt on vous dira le reste.

SCÈNE VIII.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN,
GUILLOT.

LE ROI.

Ma charmante, je touche au bienheureux moment

Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE, *à part.*

Philandre, cher Philandre ! O tristesse mortelle !

Pour te sauver le jour faut-il être infidèle ?

ZACORIN, *présentant un bassin au roi.*

Sire...

LE ROI.

Que voulez-vous ? Tous ces apprêts sont vains.

ZACORIN.

Quoi?...

LE ROI.

Je viens là-dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage.

LE ROI.

Et par quelle raison les laver, dis?

ZACORIN, *à part.*

J'enrage.

(*au roi.*)

Sire, dans nos climats, la coutume des rois
Est de laver leurs mains toujours deux ou trois fois;
Et si vous vouliez...

LE ROI.

Non. Vous êtes bien étrange!

ZACORIN.

Je vous les laverois à l'eau de fleurs d'orange.

LE ROI.

Il n'en est pas besoin; votre importunité...

ZACORIN.

Tout ce qui vous plaira: pourtant la propreté...
Et sur-tout dans les rois... quand ils ont les mains nettes,
Les présents qu'ils vous font...

LE ROI.

Finissez vos sornettes.

ZACORIN, *à part.*

Il ne lavera pas ses mains absolument,
Et je ne ferai point le troc du diamant.

LE ROI.

Venez, reine, il est temps de nous placer à table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROI.

Il est assez passable.

ZACORIN *l'examine, et éternue sur la main du roi.*
Que je le voie un peu.

LE ROI, *prenant une serviette, s'essuie la main.*

Peste soit du vilain,
Du malpropre, qui vient de cracher sur ma main !

ZACORIN.

Sire, c'est mon défaut, et toujours j'éternue
Lorsqu'un beau diamant vient m'éblouir la vue.

LE ROI.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je m'en vais l'essuyer;
Et vous lavant les mains..,

LE ROI.

Encor ? Va-t'en au diable,
Et laisse-moi, maraud, enfin me mettre à table.
Que l'on serve au plus tôt.

ZACORIN, *à part.*

Tous mes efforts sont vains;
Rien ne peut l'obliger à se laver les mains.

(*On entend un air de symphonie, sur lequel les sylphes
et les salamandres descendent du ciel, et apportent
les mets que les undains et les gnomes servent sur
table. Plusieurs fontaines de vin coulent au buffet,
et tombent dans des cuvettes.*)

ZACORIN *continue.*

Quelle profusion ! l'agréable mélange !
Allons, buvons toujours, attendant que je mange.

LE ROI, *se mettant à table avec Lucelle.*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au roi.

ZACORIN.

Bon, c'est là mon emploi.

Goûtons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, à boire au roi.

GUILLOT.

A boire au roi.

ZACORIN, *au buffet.*

Parbleu ! donnez-vous patience.

Il faut bien de ces vins faire la différence,

Pour que sa majesté boive au moins du meilleur.

(*Il présente une coupe au roi.*)

Sire, en voilà du goût de votre serviteur.

LE ROI.

Allons, à la santé de la future reïne.

Rasade.

ZACORIN.

Tôpe, sire, elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le roi boit.

BOMBANCE.

Taisez-vous, vous nous étourdissez.

(*aux musiciens.*)

Et vous, chantez ces airs pour l'hymen.

UN MUSICIEN.

C'est assez.

(*On chante.*)

C'est l'Amour qui t'appelle,

Hymen, viens embellir ce fortuné séjour ;
Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle ;
Les jeux, les ris, les graces tour-à-tour
Vont écarter les chagrins de ta cour.

C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

Le flambeau du jour
Ne répand point une clarté plus belle
Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.

C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

LE ROI.

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles.
Vous, dont la voix charmante enchante les oreilles,
Assemblez par vos chants les oiseaux d'alentour ;
Qu'ils viennent tous ici pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

Quittez vos feuillages,
Tendres habitants des forêts,
Volez, venez en ce palais,
Y faire entendre vos ramages.

(On entend le ramage de plusieurs oiseaux.)

De vos chants mélodieux ,
Rossignols, remplissez ces lieux.

(La symphonie imite le chant du rossignol.)

Et vous, aimables tourterelles,

Inspirez-nous
Vos ardeurs fidèles.

(La symphonie imite le chant des tourterelles.)

Ensuite un merle siffle.

Insolents oiseaux, taisez-vous ;
 En vain votre voix s'apprête
 A se mêler à des concerts si doux.
 (*La symphonie imite le chant des coucous.*)
 Fuyez, hiboux ; fuyez, coucous ;
 Vous ne serez pas de la fête.

LE ROI, *se levant de table.*

Ils en pourroient bien être, et mon cœur en murmure :
 Ces vilains oiseaux-là sont de mauvais augure.

SCÈNE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, LUCELLE,
 ZACORIN, ETC.

RIPAILLE.

Sire, pour votre hymen on a tout préparé ;
 Le grand-prêtre est au temple, et l'autel est paré.

LUCELLE, *bas.*

O ciel ! quel coup de foudre !

LE ROI.

Allons, charmante reine.

RIPAILLE.

Si votre majesté vouloit prendre la peine,
 Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROI.

Très volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

ZACORIN.

En voilà.

(*Zacarin répand le cornet d'encre sur la main du roi et sur l'ordonnance.*)

LE ROI.

Ah ! le maudit butor !

ZACORIN.

Sire, excusez mon zèle.

LE ROI.

Vite de l'eau. Toujours quelque frasque nouvelle.
Oh ! le plus étourdi d'entre tous les humains !

ZACORIN, apportant le bassin et l'aiguière.

Je le savois bien, moi, qu'il laverait ses mains.

LE ROI.

Il faut que j'aie ici bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon ordonnance ;

Allons vite en dresser une autre.

SCÈNE X.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN,
GUILLOT, UN GARDE.

(*Ici le roi quitte sa bague pour se laver les mains, et dans ce temps Zacarin y substitue la bague enchantée ; le roi la met à son doigt.*)

ZACORIN.

En vérité,

Quand il faut vous servir j'ai tant d'activité,

Sire, que fort souvent, quand mon devoir m'abuse

Enfin, quoi qu'il en soit, je vous demande excuse.

LE ROI, *ayant au doigt la bague enchantée.*

D'où me vient tout à coup cet éblouissement?

Je ne sais où je suis. Quel soudain changement!...

ZACORIN, *à part.*

La bague va jouer son jeu, laissons-la faire.

LE ROI, *extravaguant.*

Que faites-vous ici, femelle téméraire?

BOMBANCE. *

C'est la reine, seigneur.

LE ROI, *extravaguant.*

Reine! de quel pays?

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROI, *extravaguant.*

Comment, mes états envahis

Auroient donc tout d'un coup ainsi changé de maître?

BOMBANCE.

Que veut dire le roi? je n'y puis rien connoître.

LUCELLE.

Il paroît en effet qu'il perd le jugement.

(*bas.*)

Serois-je assez heureuse en cet événement?

BOMBANCE.

L'amour auroit-il pu lui troubler la cervelle?

Quoi, sire! dans le temps que l'aimable Lucelle

Doit être votre épouse, et qu'un uœud glorieux...

LE ROI, *extravaguant.*

Comment donc mon épouse? ôtez-vous de mes yeux.

(*Bombance sort.*)

Je vous trouve plaisant.

GUILLOT.

Sa bile se remue.

S'il lui prenoit envie... Otons-nous de sa vue.

(*Il sort.*)

LE ROI, *extravaguant.*

Et vous aussi, ma mie, au plus tôt détalons;
Cherchez fortune ailleurs, tournez-moi les talons.

LUCELLE.

Que je conçois d'espoir de cette frénésie!

Lui puisse-t-elle, hélas! durer toute la vie!

Cependant délivrons Philandre, si je puis.

(*Elle sort.*)

LE ROI, *extravaguant.*

Gardes?

UN GARDE.

Seigneur!

LE ROI, *extravagant.*

Voyez là-dedans si j'y suis.

SCÈNE XI.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI, *dans sa folie.*

Ah, prince! demenez, vous m'êtes nécessaire.

ZACORIN.

Moi, prince! voici bien encore une autre affaire!

LE ROI, *dans sa folie.*

Je vous avois prié de dîner avec moi,

Mais vous voyez.

ZACORIN.

Je vois que nous avons de quoi.

Zacarin se met à table avec le roi.

Allons, dinons, seigneur.

LE ROI, *dans sa folie.*

Contez-moi quelque histoire.

ZACORIN.

Une histoire à présent? ma foi, parlons de boire,
Ou plutôt de manger.

LE ROI, *dans sa folie*

Agissez sans façon.

Seroit-ce votre avis, dites-moi, prince?...

ZACORIN, *la bouche pleine.*

Non.

LE ROI, *dans sa folie.*

Qu'oubliant tous les soins que je dois à l'empire
Je prisse une moitié, qui, comme un diable...

ZACORIN.

Pire.

LE ROI, *dans sa folie.*

Me causeroit peut-être un chagrin inouï.

Vous connoissez le sexe, il est bien mauvais...

ZACORIN.

Oui.

LE ROI, *dans sa folie.*

Je n'en ferai donc rien, et je veux vous en croire.

Prince, votre conseil mérite bien...

ZACORIN.

A boire.

SCÈNE XII.

LE ROI, RIPAILLE, ZACORIN.

LE ROI, *dans sa folie.*

Que voulez-vous ?

RIPAILLE.

Seigneur, c'est un autre papier.

LE ROI, *dans sa folie.*

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour auteur ! sa majesté se raille.

Quoi ! méconnoissez-vous le fidèle Ripaille,
Sire ?LE ROI, *dans sa folie.*

Ripaille soit. Que voulez-vous ? voyons.

RIPAILLE.

Vous prier de signer l'ordonnance.

LE ROI, *lisant.*

Lisons.

« Que l'on paye à Ripaille en espèces valables

« Dix mille écus comptant... » Allez à tous les diables.

Comment ! dix mille écus seroient ainsi donnés !

Seigneur, qu'en dites-vous ?

ZACORIN.

Oui-dà, c'est pour son nez.

Ah ! voyez donc, c'est bien ainsi qu'on vous amboise !

Allons, tirez.

SCÈNE XIII.

LE ROI, ZACORIN.

ZACORIN.

A vous, majesté cocagnoise.

LE ROI, *dans sa folie.*

Oui-dà, tôte.

SCÈNE XIV.

LE ROI, LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

Seigneur, je reviens sur mes pas,
 Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas.
 De la triste prison où Philandre respire,
 On m'interdit l'approche, et j'ose ici vous dire...

LE ROI, *dans sa folie.*

Qui l'a mis en prison?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROI, *dans sa folie.*

Vous êtes folle ou moi. Pourquoi, quand, et comment?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre diable.

LE ROI, *dans sa folie.*

Tenez, voilà ma bague, allez l'en retirer :

Le géôlier la voyant vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontés !

SCÈNE XV.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI, *ayant quitté sa bague, rentre dans son bon sens.*

N'est-ce point rêverie ?

Il me semble sortir de quelque léthargie.

Je suis tout ébloui de tout ce que je voi ;

Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.

Holà ! l'ami, dis-moi, n'as-tu pas vu Lucelle ?

ZACORIN, *ivre.*

Lucelle ! Palsembleu, vous me la donnez belle.

Vous l'avez envoyée auprès de son amant.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment !

LE ROI, *dans son bon sens.*

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes !

Où suis-je ?

ZACORIN.

Par ma foi, vous êtes dans les vignes.

LE ROI, *dans son bon sens.*

D'où peut venir cela !

ZACORIN.

C'est que vous avez bu.

Tenez, à vos discours je l'ai d'abord connu.

Sire, allez vous coucher, vous ne sauriez mieux faire.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Ah! voilà pour ma noce un beau préliminaire!

Que va dire Lucelle? Ah! prince malheureux!

Qu'en dira l'avenir? Qu'en diront nos neveux?

ZACORIN.

Adieu, mon cher ami, mon cher roi de Cocagne;

Que dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Comment donc? conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux :

Mais, si vous m'en croyez, conduisons-nous tous deux.

Pour moi, comme pour vous, également je tremble;

Du moins si nous tombons, nous tomberons ensemble.

Je suis tout-à-fait ivre, et vous ivre à demi :

Il n'y paroîtra plus quand nous aurons dormi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

Mon maître est libre enfin; mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à son doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obstine à la vouloir porter;
A la fin, alarmé de son extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le silence,
Lorsque prenant sa course, et fuyant vers ces lieux,
Elle s'est tout à coup dérobée à mes yeux.
Philandre suit ses pas, pleure, se désespère;
Et moi je suis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir si vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu; je ne le cele pas.
Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice.
Pour que du diamant le roi se ressaisisse;
Il seroit bien plus fou que la première fois:
A l'hymen de Philandre il donneroit sa voix;
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.

Attends ici Lucelle; elle y viendra peut-être :
Je vais , de mon côté , tâcher de la trouver ;
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCÈNE II.

ZACORIN.

Notre roi de Cocagne en ce moment sommeille ,
Et nous pourrons fort bien , avant qu'il se réveille ,
Partir d'ici sans bruit. Mais non , n'en faisons rien.
Pourquoi quitter des lieux où nous sommes si bien ?
Lucelle... Ah ! la voici.

SCÈNE III.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE, *folle*.

Voyez quelle insolence !

Ah ! je vous montrerai si je suis en démente ,
Mesdames les guenons. Eh ! vous voilà , mon cher ?
Depuis une heure et plus je suis à vous chercher.
Eh bien donc ! à propos , à quand notre hyménée ?
Quelle raison en peut retarder la journée ,
Ou plutôt le moment ? Car enfin nos amours...
Mais , pour en revenir à mes premiers discours ,
J'ai donné le fouet à mes deux gouvernantes ,
Qui vouloient avec moi faire les insolentes ,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est parbleu bon là !

Ces dames avoient bien affaire de cela.

Mais quittez cette bague ; elle est cause ,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ta flamme?..

Objet de mes desirs. Mon amour...

ZACORIN.

Oh ! parbleu !

Madame , finissons au plus tôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons , courons , volons dans quelque île déserte ;
Que ta vue , à la mienne à tous moments offerte ,
Puisse par ses rayons répondre à cette ardeur
Que des traits si charmants allument dans mon cœur !

ZACORIN.

Quel galimatias ! Si sa folie augmente ,
Je crains bien qu'à la fin le diable ne me tente.
Nous sommes ici seuls , personne ne nous voit ;
Par ma foi , laissons-lui le diamant au doigt ,
Et voyons-en la suite.

LUCELLE.

Achève ton ouvrage ,
Amour ; jadis tes mains pétrirent ce visage ,
Rends sensible son cœur.

ZACORIN.

Courage , Zacorin.

Il ne faut pas rester dans un si beau chemin ;
Et sans considérer où tout ceci m'embarque...

(*Il veut l'embrasser.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Ah! je vous y prends donc?

ZACORIN.

Peste soit du monarque!

Il vient mal à propos.

LE ROI.

Me faire un tel affront!

Quoi! me vouloir planter des cornes sur le front?

Quoi! sur un front royal orné du diadème!

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROI.

Ah! quelle audace extrême!

Comment! m'oser trahir par telles actions?

ZACORIN.

On trahiroit son père en ces occasions.

LE ROI.

Et vous qui dans l'abord faisiez tant la farouche,

Vous que je destinois au plaisir de ma couche,

Vous n'auriez pas, je pense, appelé du secours?

LUCELLE.

Quel es-tu pour tenir de semblables discours?

Est-ce à toi de régler mon amour ou ma haine?

J'aime ce cavalier; n'en vaut-il pas la peine?

Qui peut en murmurer? Je suis reine, je croi.

LE ROI.

Pas tout-à-fait encor ; mais pour moi je suis roi ,
Et quand il me plaira vous deviendrez sujette.

LUCELLE.

Le joli roitelet !

LE ROI.

La plaisante reinette !

LUCELLE.

Oui , vous avez beau dire et vous mettre en courroux ,
Je l'aime , et je prétends en faire mon époux.

LE ROI.

Elle est ensorcelée. Aimer cette figure !

ZACORIN.

Hélas ! c'est malgré moi , sire , je vous assure ;
Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits ,
Pour que vous pussiez plaire autant que je lui plais.

LE ROI.

Ah ! vous lui plaisez donc , vieux masque de satire ?
Et vous avez encor le front de me le dire ?
Nous allons voir cela. Madame , en ce moment
Renoncez pour jamais à cet indigne amant ,
Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Eh bien ! à la bonne heure ,
Je l'aimerai toujours.

ZACORIN.

Quoi ! souffrir que je meure ?
Laissez-moi plutôt.

LUCELLE.

Ah ! ne l'espérez pas ;

Je prétends vous aimer au-delà du trépas.
Mourez, et soyez sûr...

ZACORIN.

Le diable vous emporte !
Je me passerai bien d'être aimé de la sorte.

LE ROI.

Holà ! gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéir ;
Je vais tout employer pour me faire haïr.
Je vais lui chanter pouille, et je me persuade
Que vous serez content : La laide, la maussade,
La vieille, la guenon !

LUCELLE.

Que ce transport m'est doux !
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux,
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'est pas un amour, parbleu ! c'est une rage.

LE ROI.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux

LUCELLE.

Ah ! laissez-moi du moins recevoir ses adieux.

ZACORIN.

Morbleu ! retirez-vous. Seigneur, un mot, de grace.

LE ROI.

Non, c'en est fait.

ZACORIN.

O ciel ! que faut-il que je fasse ?
Arrachons-lui la bague, il n'est que ce moyen

SCÈNE V.

LE ROI, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN.

PHILANDRE.

Dans l'état où je suis, non, je n'écoute rien ;
Sire, me retirant d'une prison affreuse ,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuse.
Je renonce à ma grace, et je viens en ces lieux,
Puisque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROI.

Que diable celui-ci vient-il encor me dire ?
Tout ce qui te plaira, vis, meurs, respire, expire ,
Crève, si tu le veux, je le trouverai bon.
Mais, dis-moi, qui t'a pu tirer de ta prison ?

PHILANDRE.

C'est vous-même, seigneur.

LE ROI.

En voilà bien d'une autre !

PHILANDRE.

Je n'ai, pour en sortir, eu d'ordre que le vôtre.

LE ROI.

Tu te moques de moi, je n'y songeai jamais.
Mais, puisque c'en est fait, sois sage désormais.

PHILANDRE.

Ah ! laissez-moi du moins m'adresser à Lucelle.
Après tant de serments, cœur volage, infidèle !

LUCELLE.

Que me demandez-vous ? que vous ai-je promis ?

Je veux perdre le jour, si jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux, quelle cruauté! quoi! la parjure oublie,
Qu'elle doit à mon bras son honneur et sa vie?

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien; c'est à ce cher amant,
Qui va pour moi mourir dans ce même moment.

ZACORIN.

Ab! la maudite bague!

LUCELLE.

En un mot, je l'adore,
Ce charmant cavalier.

PHILANDRE.

O ciel! qu'entends-je encore?
Lucelle perd l'esprit, il n'en faut plus douter.
Tautôt à ses chagrins se laissant emporter,
Ses sens se sont troublés; ma prison en est cause.

ZACORIN.

Seigneur, permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre, et dans un tel malheur
Je veux m'abandonner à toute ma douleur.

(au roi)

C'est vous, cruel.

LE ROI.

Comment! quel est donc ce langage?
Je joue ici, me semble, un plaisant personnage!
Quoi! traiter de la sorte un amant couronné,
Qui de mille vertus se trouve assaisonné?

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin, belle Lucelle,
Vous vous obstinez donc à demeurer fidèle?
Eh bien! il faut mourir; mais avant ce moment,
Ne me refusez pas du moins ce diamant:
Il me rappellera votre charmante idée
Jusqu'au dernier soupir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée.

(lui donnant le diamant.)

Cher amant, le voilà.

LE ROI.

Que veut dire ceci?

Comment! mon diamant?

ZACORIN, *rendant le diamant au roi.*

Ah, sire! le voici.

Je respire, et n'ai plus à craindre pour ma vie:
Le roi va, dieu merci, rentrer dans sa folie.

LUCELLE, *dans son bon sens.*

Que vois-je? quel objet se vient offrir à moi?
Philandre, cher Philandre, est-ce vous que je voi?
Hélas! d'où sortez-vous, et d'où viens-je moi-même?

PHILANDRE.

Elle me reconnoît. Ah! ma joie est extrême!
Lucelle en son bon sens! quel heureux changement!
Qui pouvoit lui causer ce triste égarement?

ZACORIN.

La bague qu'à l'instant le roi vient de reprendre;
Mais ce sont des secrets qu'on saura vous apprendre.

PHILANDRE.

Quoi ! ne puis-je savoir en peu de mots?...

ZACORIN.

Eh bien !

C'est un tour qu'a joué notre magicien.

LE ROI, *dans sa folie.*

Où suis-je ? quels transports ! c'est l'enfer qui m'appelle :

Non ; c'est la jalousie. Eh bien ! que me veut-elle ?

Me voilà. Quels démons , par leur brûlante ardeur,

Me dévorent?... Je sens tout l'enfer dans mon cœur.

PHILANDRE.

Allons trouver Alquif, il saura nous instruire

Comment dans tout ceci nous devons nous conduire.

Toi, reste, Zacorin, pour observer le roi.

Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

SCÈNE VI.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI, *dans sa folie.*

Oui, le sceptre me pèse, il faut que je le quitte ;

Il traîne trop de soins, trop d'ennuis à sa suite.

Oui, je le quitterai ; tous vos efforts sont vains.

Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,

Choisir pour successeur un prince débonnaire,

Sage, bien fait, prudent. Ah ! voici mon affaire.

SCÈNE VII.

LE ROI, ZACORIN, GUILLOT.

LE ROI, à *Guillot*.

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

GUILLOT.

Connoissez-vous Guillot, pour lui parler ainsi?

ZACORIN.

Je ne m'attendois pas à ce trait de folie :

Mais il faut l'appuyer.

LE ROI.

Allons douc, je vous prie,
Régnez; je vous remets mon trône et mes états.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

Quoi! tu peux refuser l'offre d'une couronne?

GUILLOT.

C'est pour se goberger, morgné, qu'il me la donne.

ZACORIN.

Non vraiment, c'est le sort qui décide pour toi.

Chacun dans ce pays à son tour devient roi :

Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être?

Mais dès demain possible on va m'envoyer paître.

ZACORIN.

Et quand cela seroit, que t'importe, innocent?

Il est beau de régner, ne fût-ce qu'un instant.

GUILLOT.

Morgué ce trône est hant, et j'en crains fort la chute :
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre seule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos soins à vous y maintenir.

LE ROI, *ôtant sa couronne.*

Cette couronne est due à votre auguste tête.

GUILLOT.

Ah ! mon auguste tête est, sire, toute prête.
Morgné, boutez dessus.

LE ROI.

Prenez ce sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien, me voilà donc à présent souverain ?

ZACORIN, *ôtant le manteau du roi.*

Quand ce manteau royal sera sur vos épaules.

GUILLOT.

Cette cérémonie est morgué des plus drôles ;
Jamais si plaisamment je ne fus habillé.
A quel jeu jouons-nous ?

ZACORIN.

C'est au roi dépouillé.

LE ROI.

Que parlez-vous de jeu ? vous croyez qu'on se raille ?
Montez, montez au trône.

GUILLOT, *montant sur le trône.*

Allons, vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce monarque est bien fou, mais je trouve aujourd'hui

Que le pauvre Guillot est aussi fou que lui.

LE ROI.

Votre nom?

GUILLOT.

C'est Guillot, sire, à votre service.

LE ROI.

Que de ce nom fameux Cocagne retentisse,
Et qu'au son de la trompe on entende crier :
Vive le roi Guillot ! vive Guillot premier !

GUILLOT, *sur le trône.*

Vous souhaitez qu'il vive, eh bien ! à la bonne heure.
Et moi je tâcherai d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué, que de plaisir ! te voilà roi, Guillot,
Tu vas boire parguenne à tire-larigot ;
Tu dormiras trois joars si tu veux tout de suite ;
Personne n'aura rien à voir à ta conduite ;
Drès que tu parleras, comme t'as de l'esprit,
Tout chacun s'éciera : Morgue que c'est bian dit !
Droits comme des piquets, campès dans ton passage,
Les courtisans flatteurs viendront te rendre hommage.
Les beautés de la cour s'en vont être à ton choïx.
Tu n'auras qu'à chifler et remuer les doigts,
Tretoutes s'en viendront sans faire les rétives...
Morguenne, que les rois ont de prérogatives !

SCÈNE VIII.

LE ROI, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

Seigneur, que m'apprend-on, et qu'est-ce que je voi?
Vous voulez nous donner un paysan pour roi?
D'un si bizarre choix que pouvez-vous attendre?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le saisisse, et qu'on me l'aille pendre!

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment?

GUILLOT.

Oh dame! on m'obéit ici.

Ce ne sont pas des jeux d'enfants que tout ceci;
Apprenez qu'à présent je suis votre monarque.

LE ROI.

Sire, à votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyez pas que jamais cela soit.
Je garde cette bague, et ma main ne la donne
Qu'au prince à qui l'état remettra la couronne.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Dites-moi, dans ces lieux qui vous assemble tous?
Quel dessein est le vôtre? et que demandez-vous?
On ne me répond point; il semble que l'on craigne. —

Que fais-tu là, maraud, sur mon trône?

GUILLOT.

Je règne.

LE ROI.

Tu régnes, et sur qui?

GUILLOT.

Sur les Cocagniens,
Autrefois vos sujets, et maintenant les miens.

LE ROI.

Que tout ce que je vois m'étourdit et m'étonne!
Quoi! mon manteau royal, mon sceptre, ma couronne?
Ripaille, vous plaît-il de m'éclaircir ceci?

RIPAILLE.

Apparemment, seigneur, cela vous plaît ainsi.

LE ROI.

Ils ont perdu l'esprit. Approchez-vous, Bombance.

SCÈNE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, ZACORIN,
GUILLOT.

BOMBANCE.

Mon roi, dans cet état que faut-il que je pense?
Un autre revêtu du souverain pouvoir!

LE ROI.

Ma foi, je le demande, et ne le puis savoir.

GUILLOT.

Paix-là, messieurs, paix-là, s'il vous plaît; qu'on se taise,
Et qu'on me laisse ici régner tout à mon aise.

BOMBANCE.

Je vois qu'ici chacun extravague à son tour,
C'est un sort que l'on a jeté sur votre cour.

LE ROI.

Comment, un sort?

RIPAILLE.

Seigneur, permettez-moi de dire
Que vous m'avez paru deux fois dans le délire,
Et que tantôt Lucelle, à tous vos courtisans,
A tenu des discours dépourvus de bon sens.

BOMBANCE.

Il faut approfondir... Au diable la musique!

(On entend des violons.)

C'est bien prendre son temps, quand un pouvoir magique...

GUILLOT, *se réveillant en sursaut, tombe du trône en bas, et les renverse tous.*

Place, place, voilà le roi qui va passer.

LE ROI.

Peste soit du lourdaud qui me vient fracasser!

Je crois que j'en serai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un roi de poids, mais ce n'est pas ma faute;

Ces maudits violons m'ont réveillé d'abord:

Je suis pourtant fâché d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce désordre extrême,

Et donner un remède à tout ceci?

SCÈNE X.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF,
PHILANDRE, ZACORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même.

Mais il faut que le roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensés dans ce jour.

BOMBANCE.

Sire, il faut étouffer votre amour pour Lucelle.

LE ROI.

Bon, il n'en reste pas dans mon cœur étincelle;
Mais que fait mon amour, s'il vous plaît, à ceci?

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un génie amoureux de la belle Lucelle
Est devenu jaloux de votre amour pour elle,
Et par un trait malin s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROI.

Mais, parbleu, ce génie a bien peu de cervelle!
Que ne s'en prenoit-il à l'amant de Lucelle?
Mais à vous, qui vous a révélé tout cela?

ALQUIF.

Les enfers.

LE ROI.

Les enfers! C'est comme à l'Opera

BOMBANCE.

Vous connoissez quelqu'un dans ce pays, sans doute?

ALQUIF.

Oh ! ce sont des secrets où vous ne voyez goutte.
 Il suffit que je veux être de vos amis :
 Qu'en son premier état ici tout soit remis ,
 Que l'on n'y parle plus que de réjouissance :
 Reprenez votre bague avec votre puissance ,
 Mais pour en mieux user ; et que ces deux amants
 Trouvent dans votre cour la fin de leurs tourments.

RIPAILLE.

Et cette bague-ci ?

ALQUIF.

C'est un autre mystère ;

Nous prendrons notre temps pour vous conter l'affaire.
*(Ici on ôte à Guillot ses ornements royaux pour les re-
 mettre au roi.)*

GUILLOT.

Mais je veux régner, moi.

ALQUIF.

Tu seras plus heureux

En vivant avec nous en bourgeois de ces lieux.

LE ROI.

Vous y pouvez tous vivre à votre fantaisie :
 Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie ,
 Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux amants ;
 Que tout s'accorde ici pour leurs contentements.

ZACORIN.

C'est bien parler cela , ce doux retour me gagne.
 Eh ! vive le pays et le roi de Cocagne !

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs habitants de Cocagne et plusieurs étrangers
de diverses nations arrivent en dansant.

UN COCAGNIEN ET UNE COCAGNIENNE.

Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Dans la joie et l'abondance,
Tout comble ici nos desirs;
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Le jour fini recommence
Dans d'agréables loisirs;
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Que l'on chante, que l'on danse,
Loin de nous pleurs et soupirs;
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

ENTRÉE DE COCAGNIENS ET
DE COCAGNIENNES.

UN COCAGNIEN.

Ici tout s'empresse à nous plaire;
Les ris, les amours,
Le vin, la bonne chère,

Y régneront toujours.
La santé fait notre richesse ,
Le plaisir prévient nos souhaits ,
L'aimable jeunesse
Y renaît sans cesse ,
Soncis et regrets
N'y naissent jamais.

ENTRÉE DES ÉTRANGERS.

VAUDEVILLE.

UNE ÉTRANGÈRE.

Dès long-temps nous sommes en voyage ,
Sans en voir finir le cours.
Nous cherchons par-tout un peuple sage ,
Pour y passer d'heureux jours.
Faut-il aller en Asie , en Afrique ?
Eh lon lan la ,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ,
Non pas même à l'Amérique.

UN ÉTRANGER.

Où trouver de la délicatesse ?
Où sert-on sans intérêts ?
Où boit-on sans tomber dans l'ivresse ?
Où ne fait-on point d'excès ?
Scroût-ce en Suisse , ou bien en Allemagne ?
Eh lon lau là ,

Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela;
C'est au pays de Cocagne.

UNE ÉTRANGÈRE.

Où l'époux est-il sans défiance,
Et le sexe en liberté?
Où n'a-t-on nul desir de vengeance?
Où dit-on la vérité?
Faut-il courir l'Italie ou l'Espagne?
Eh lon lan là,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela;
C'est au pays de Cocagne.

UN ÉTRANGER.

Où voit-on des beautés naturelles,
Dont le teint soit sans apprêts?
Où trouver des maîtresses fidèles,
Et des amoureux discrets?
Vers les Français battons-nous la campagne?
Eh lon lan là,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela;
C'est au pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver des filles innocentes,
Sans finesse et sans détour?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au mystère de l'amour?
Est-ce à quinze ans pour ne s'y pas méprendre?
Eh lon lan là,

Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
A notre âge il les faut prendre.

FÉLICINE.

Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans ;
Où trouver les plaisirs de la vie ,
Si ce n'est dans le printemps ?
Après l'automne en vain on les souhaite.

Eh lon lan là ,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
Déjà la vendange est faite.

ZACORIN.

Où trouver des connoisseurs habiles ,
Qui puissent juger de tout ?
Où trouver des critiques tranquilles ,
Indulgents et de bon goût ?
Est-ce sur mer, ou bien en terre ferme ?
Eh lon lan là ,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
Le parterre les renferme.

FIN DU ROI DE COCAGNE.



LE
GALANT COUREUR,
OU
L'OUVRAGE D'UN MOMENT,
COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée , pour la première fois, le 11 août
1722.

PERSONNAGES.

LUCINDE, présidente, }
DORIMÈNE, comtesse, } jeunes veuves.

LE MARQUIS DE FLORIBEL, ami du chevalier.

LE CHEVALIER, amant de Lucinde.

MARTHON, suivante de Lucinde.

RUSTAUT, cocher du chevalier, amoureux de
Marthon.

CHAMPAGNE, laquais du chevalier.

CRQUET, laquais de la présidente.

DANSEURS et MUSICIENS, ACTEURS du divertisse-
ment.

La scène est dans le château de la présidente.

LE
GALANT COUREUR,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE; LA
COMTESSE, *déguisée en suivante sous le
nom de Finette.*

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, comtesse, tu es folle de t'être déguisée de la sorte ; je ne souffrirai point absolument que tu passes ici pour ma femme de chambre.

LA COMTESSE.

Ma chère présidente, tu sais que j'ai mes raisons. Le marquis de Floribel, que mes parents me veulent donner pour époux, doit arriver ici dans ce jour : nous ne nous sommes jamais vus ni l'un ni l'autre ; et si sa figure et ses manières ne me conviennent pas, sans lui déclarer mes sentiments, sans lui rien dire, j'irai d'abord me jeter dans un couvent. Je lui veux épargner la honte

d'être refusé, et à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami; je le connois depuis long-temps : il est un peu folâtre à la vérité, mais d'ailleurs très brave cavalier et très riche.

LA COMTESSE.

Je le veux croire, mais la réputation qu'il a de courir de belles en belles, sans s'attacher à aucune, me le fait déjà haïr sans le connoître. Il ne peut aller à ma terre qu'il ne passe par ici, et vous m'avez assuré, chevalier, que vous aviez donné ordre à la poste qu'à son arrivée on lui dît que vous étiez dans ce château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoit, et qui l'amènera en droiture ici.

LA COMTESSE.

C'en est assez. Parlons maintenant de tes affaires, ma chère présidente : quand épouses-tu le chevalier?

LA PRÉSIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marthon à Paris pour nous amener un notaire, et pour s'informer quel étoit l'époux que mon vieux fou d'oncle me vouloit obliger d'accepter, et en même temps lui

déclarer les engagements que j'ai avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, mesdames, vous prenez trop de précautions. Veuves l'une et l'autre, il me semble...

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je dois ménager le bon homme, je suis son unique héritière.

LA COMTESSE.

Elle a raison, chevalier.

SCÈNE II.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante*;
LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

Madame, voilà le notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'il passe dans mon cabinet. Viens, ma chère comtesse, m'aider à lui dicter les articles du contrat. Ne vous embarrassez de rien, chevalier; il sera plus à votre avantage que si vous le dictiez vous-même, et je veux vous surprendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah, madame!

LA PRÉSIDENTE.

Donnez ordre au reste, et surtout à ce petit divertissement dont vous m'avez parlé: si ce coureur que l'on vous a promis se présente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous serez obéie ponctuellement.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas si elle sera bien contente du divertissement qu'elle demande, étant sur-tout exécuté par des violons de village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjouit souvent plus que le médiocre; et d'ailleurs c'est l'ouvrage d'un moment.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, monsieur le marquis de Floribel vient d'arriver, et je vous l'amène, comme vous me l'avez commandé.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Que de joie, mon cher chevalier, de te revoir
après un an d'absence!

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir. Il y a six
mois que tes gens et ton bagage sont à Paris; je
craignois que le péril que tu as couru à l'armée...

LE MARQUIS.

Laissons là le péril que j'ai couru : mon oncle
m'en veut faire courir un bien plus dangereux ;
il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je sais qu'il te veut faire épouser la comtesse
Dorimène.

LE MARQUIS.

Il n'est plus question de cette comtesse ; il y en
a maintenant une autre sur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je ?

LE MARQUIS.

Je ne sais, mais pour moi je ne l'ai jamais vue.
On la dit belle et riche.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! que veux-tu davantage ?

LE MARQUIS.

Quoi ! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable ? Non , non. Tu connois mon humeur, et tu ne me conseillerois pas de devenir raisonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point brouiller avec ton oncle ; le bien est préférable à toute chose. Nous ne sommes pas toujours jeunes ; tu restes seul de ta maison, et ton oncle considère...

LE MARQUIS.

Oh ! trêve à ta morale, et me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis près de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà ce que c'est ; tu ne veux pas courir le risque tout seul : cela est plaisant ; parce que monsieur se marie, il faut que les autres en fassent de même. Et qui épouses-tu ?

LE CHEVALIER.

Une riche veuve, jeune et aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu! nous sommes faits l'un et l'autre pour consoler les affligées; c'est aussi une veuve que mon oncle me veut faire épouser.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes?

LE MARQUIS.

Lucinde, la veuve d'un président.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? Ah! marquis, je ne te dis plus rien; tu fais fort bien de désobéir à ton oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Lucinde est justement la veuve que j'adore, et que je dois épouser ce soir ou demain: nous sommes ici dans son château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conseils à la mode, pourvu que leurs intérêts n'en soient point dérangés. Oh bien! pour te punir, je l'épouserai.

LE CHEVALIER.

Ah, marquis! au nom de notre amitié, ne songe plus à ce mariage: ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne soient terminées; je craindrois...

LE MARQUIS.

Eh ! fi donc ! Me crois-tu capable de te donner ce chagrin ?

LE CHEVALIER.

Ah ! tu me rends la vie. Mais , pour m'obliger jusqu'au bout , pars dès ce moment , et songe...

LE MARQUIS.

Oh ! pour le coup tu te moques de moi. Je t'ai retrouvé , je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais si ton oncle vient à savoir....

LE MARQUIS.

C'est à toi à me déguiser si bien que personne ne puisse me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser , à moins que tu ne veuilles passer pour le coureur que la présidente m'a demandé ? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé ; tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille , et je serai charmé d'apprendre sous ce déguisement ce qu'on pense ici de moi ; je veux même aller demain à la terre de la comtesse en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne seras pas mal. Champagne , va prompte-

ment l'habiller dans ta chambre, et prends garde que personne ne le voie en passant.

CHAMPAGNE.

Monsieur n'a qu'à me suivre.

LE MARQUIS.

Je te suis. Mais, chevalier, dis-moi, par parenthèse, les femmes-de-chambre de la présidente sont-elles jolies?

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un gibier de coureur.

LE CHEVALIER.

Elle en a deux qui sont passables. Une Marthon assez jolie, et une Finette assez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies sont les plus piquantes, et celles qui se passent le plus tôt.

LE CHEVALIER.

C'est Marthon; elle n'est pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle; car je ne veux point rester oisif.

LE CHEVALIER.

Je te le conseille: aussi bien Marthon a pour

amant mon cocher, qui est une espèce de manant qui n'entend pas trop raison.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre ; il me semble que les coureurs doivent avoir le pas sur les cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promptement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le divertissement que je fais préparer pour la présidente.

LE MARQUIS.

Laisse-moi faire , je serai bientôt fagoté ; et je veux même t'aider à ton divertissement ; je versifie et chante assez cavalièrement.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas sans inquiétude ; le marquis a deux yeux, la présidente est aimable. Peut-être que quand il la verra.... Mais non : je suis trop sûr du cœur de Lucinde ; et même je ne dois pas , aux termes où nous en sommes , lui cacher long-temps le déguisement du marquis. Cependant attendons l'occasion favorable pour lui en faire confidence.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE; LA
COMTESSE, *en suivante.*

LA PRÉSIDENTE.

J'ai déclaré au notaire mes intentions, chevalier, sur lesquelles il va achever seul le contrat. Mais je viens d'apprendre que Marthon étoit arrivée de Paris : je suis impatiente de savoir quelles nouvelles elle nous apporte ; qu'on la fasse monter. Mais la voici.

SCÈNE VIII.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante*; LE CHEVALIER, MARTHON.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, Marthon, qu'as-tu à nous apprendre ?

MARTHON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à monsieur votre oncle les engagements que vous aviez avec monsieur le chevalier...

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ?

MARTHON.

Eh bien, il m'a dit qu'il estimoit fort mon-

sieur, mais qu'il n'en vouloit point ; que cependant, s'il n'avoit pas jeté les yeux sur un autre...

LA PRÉSIDENTE.

Et quel est-il, cet autre ?

MARTHON.

Oh ! pour le coup, devinez.

LA PRÉSIDENTE.

Quelque homme de robe apparemment ?

MARTHON.

C'est bien pis, madame ; un petit-maitre, le marquis de Floribel que devoit épouser cette folle comtesse dont vous m'avez si souvent parlé.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que mon oncle ait perdu l'esprit. Le marquis de Floribel !

MARTHON.

Comment donc ! On dit que c'est le plus joli homme de France, et de la meilleure humeur ; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je ? quelle est cette jeune personne ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est une femme de chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui : tu te plains toujours qu'il y a ici trop de besogne pour toi ; je l'ai prise pour te soulager.

MARTHON.

Et vous arrêtez ainsi des domestiques sans me

consulter ; cela n'est pas bien. Cette fille-là me paroît bien neuve. Voyons un peu , ma mie , que je te considère. Comment te nommes-tu ?

LA COMTESSE.

Finette.

MARTHON.

Où as-tu servi ?

LA COMTESSE.

Je sors de chez la comtesse Dorimène dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTHON.

Quoi ! cette folle de comtesse , qui demeure depuis peu dans ces quartiers ? Tu étois dans une mauvaise boutique , ma pauvre enfant.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous la connoissez ?

MARTHON.

Non : mais j'en ai entendu parler ; et sa réputation...

LA PRÉSIDENTE.

Doucement , Marthon.

MARTHON.

Eh ! madame , ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante créature ?...

LA PRÉSIDENTE.

Moi , je vous ai dit cela , insolente ?

MARTHON.

Ma foi, madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois sur le compte de mes amies, c'est bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE.

Eh! ne vous fâchez pas, madame. Cette comtesse en pense peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous assure, Finette, que jamais...

LA COMTESSE.

Ah, madame! ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me paieras celle-là, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes? Mais voici le coureur dont je vous ai parlé.

SCÈNE IX.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante*;
LE CHEVALIER; LE MARQUIS, *en habit de
coureur*; MARTHON.

LA COMTESSE, *à part, regardant le marquis.*

Bon dieu, le joli homme!

LE MARQUIS, *à part, regardant la comtesse.*

Tête-bleu, l'aimable soubrette! C'est apparemment la Finette en question.

LA PRÉSIDENTE.

Approchez, mon ami.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Madame, je ne saurois assez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avantage de me voir au service d'une si charmante maîtresse. A quoi qu'il vous plaise m'employer jour et nuit, si ma légèreté et ma vitesse peuvent seconder mon zèle, les commissions dont vous voudrez m'honorer seront exécutées avec toute la diligence possible.

LA COMTESSE.

Ce garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTHON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRÉSIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTHON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami ?

LE MARQUIS.

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poste qui me passe; on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRÉSIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS.

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier. Comment te nommes-tu, mon ami ?

LE MARQUIS.

Jolicœur, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au-devant du marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage, et qu'il sera ici fort mal reçu.

LE CHEVALIER.

Eh ! madame, vous n'y songez pas. On ne sait pas par où ce marquis doit arriver.

MARTHON.

Votre oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, et toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, il ne le connoît pas.

MARTHON.

Je vais lui en faire le portrait sur le récit qu'on m'en a fait. C'est un jeune étourdi qui a l'air fou, des manières extravagantes.

LE MARQUIS.

Le voilà bien désigné ! Il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRÉSIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir, et dis-lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vu ; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser sans savoir quels sont mes sentiments sur sa personne ; et que, s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, pars, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce garçon-là doit être fatigué ; il sort de faire une longue course.

LA PRÉSIDENTE.

Bon, bon ! ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent postes d'ici à Bayonne.

MARTHON.

Voilà une belle affaire ! Combien cours-tu par heure, mon ami ?

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, c'est se moquer que...

LA PRÉSIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment : mais pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce marquis. En attendant, Marthon, menez ce garçon à l'office, et qu'il boive deux coups ; cela lui donnera courage.

MARTHON.

Allons, suivez-moi, monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS, *à part, regardant tendrement la comtesse.*

Ah ! pourquoi envoie-t-elle plutôt Marthon que Finette ? Morbleu, chevalier, tire-moi de ce mauvais pas.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante* ;
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que cela signifie, mais il me semble que ce coureur me fait les yeux doux. Avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant ?

LA PRÉSIDENTE.

Il faut lui pardonner ; il te croit suivante, et ces sortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE.

C'est dommage qu'un si joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, madame, si le marquis de Floribel qu'on vous destinoit avoit été de cette figure, malgré sa réputation vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE.

Je vous avoue qu'un homme de qualité qui seroit fait ainsi nous feroit fermer les yeux sur bien des choses ; et que du moment que je l'ai vu...

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que tu prends la chose sérieusement.

LA COMTESSE.

Mais quel est cet original ? il me semble qu'il me fait aussi les yeux doux. Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'est mon cocher, madame, l'amoureux de Marthon.

SCÈNE XI.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante*;
LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, Rustaut ?

RUSTAUT.

Monsieur, c'est un notaire qui est là-dedans, qui m'a dit que votre contrat étoit tout dressé, et que vous n'aviez qu'à l'aller signer.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter aussi un pour Marthon et pour moi ; mais il est juste que vous passiez les premiers.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! monsieur le cocher, nous vous sommes

obligés de la préférence. Mais il me semble que vous regardez bien Finctte.

RUSTAUT.

C'est que je la trouve jolie ; et , si je n'allois pas épouser Marthon , je crois que je l'épouserois. Tétiguenne , que je ferions ensemble un bel attelage !

LA COMTESSE.

Cela est fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va , va , console-toi , friponne ; je te retiens pour ma seconde.

LA PRÉSIDENTE.

Allons , chevalier , passons dans mon cabinet.

SCÈNE XII.

RUSTAUT.

Quand j'y songe , cela est pourtant bien incommode , ces contrats ; quand on a mis là sa pataraphe , il n'y a plus moyen de s'en dédire ; on a beau être ennuyé de sa femme , il faut toujours la garder pour soi , et quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier , c'est que , quand une femme fait la diablesse , on la peut étriller tout son soûl sans que le contrat

vous contredise. Mais qu'est-ce que c'est que ce drôle-là? Ah! c'est apparemment ce coureur qu'on vient de recevoir.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, *en coureur*; RUSTAUT.

LE MARQUIS, *à part*.

Par ma foi, je crois que la présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, et surtout dans le moment que je suis enchanté de Finette! Son premier coup d'œil m'a percé jusqu'au cœur, et je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le cocher dont Marthon me vient de parler, et qui est, dit-elle, si jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chère Finette.

RUSTAUT.

Voici un coureur qui me paroît bien alerte, et je voudrois aussi peu lui donner ma maîtresse à garder que mon déjeuner à porter.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur le cocher? il semble que vous soyez fâché que je sois entré dans cette maison.

RUSTAUT.

Tout franc, monsieur le coureur, je ne sais pas si j'aurai bien sujet d'en être content dans la suite.

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à savoir. Es-tu de complexion amoureuse?

LE MARQUIS.

Pourquoi?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse, et les gens comme toi font bien du chemin en peu de temps; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi, il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marthon dans cette maison-ci, et que j'ai bien peur...

LE MARQUIS.

Allez, mon cher, ne craignez rien; vous ne me verrez point courir sur vos brisées.

RUSTAUT.

Oh! sur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié; car d'ailleurs ta physionomie me revient assez.

LE MARQUIS.

Cela est heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS.

Jolicœur.

RUSTAUT.

Eh bien ! Jolicœur, mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme frères ; mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premièrement, je commencerai par te dire tout ce que je sais de mal de mon maître. C'est un sot, un benêt que je mène par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS.

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le sers depuis un an à deux cents livres de gages, dont je n'ai pas encore reçu un sou ; mais je me dédommage sur le tour du bâton.

LE MARQUIS.

Et comment cela ?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque chose à ses chevaux et à son carrosse, quoiqu'il n'y manque rien ; et je m'entends avec le sellier, le charron et le

maréchal, pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses valent.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage... Comment diable! des chemises de toile de Hollande! des dentelles!

RUSTAUT.

Elles ne sont pas à moi.

LE MARQUIS.

J'entends. Ce sont celles du chevalier.

RUSTAUT.

Peste! que je ne suis pas si sot! Il les reconnoîtroit. Ce sont les chemises d'un certain marquis de Floribel, dont Champagne et moi usons le linge, tandis que les gens du marquis usent celui de notre maître.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà d'effrontés marouffles!

RUSTAUT.

Cela n'est pas mal imaginé, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Non, vraiment. (*à part.*) Ah! les mauvaises canailles!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Il semble que tu n'approuves pas notre commerce. Va, va, nous te ferons aussi

user de ce linge-là, à condition que tu ne seras pas flatteur; et sur-tout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS, *à part.*

Il faut que je punisse un peu ce coquin-là. (*haut.*) Vos amours sont donc quelque chose de bien délicat, que l'on n'ose y toucher?

RUSTAUT.

Oh! c'est la perle des soubrettes, des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure, qui vous ravissent en extase.

LE MARQUIS.

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu te trouves mal?

LE MARQUIS.

Non; c'est que je me sens ravir en extase. Ah!

RUSTAUT.

Comment donc! je crois que tu soupirez!

LE MARQUIS.

Oui, mon cher ami. Sur votre seul récit, je me trouve charmé, je ne me connois plus, et je sens qu'il me sera impossible de voir cette Marthon sans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh! si cela est, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi ?

RUSTAUT.

Parceque je te le défends.

LE MARQUIS.

Hélas ! c'est le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, monsieur l'impertinent ! je crois que vous voulez regimber contre moi ?

LE MARQUIS.

Eh ! doucement, point d'injures.

RUSTAUT, *levant la main.*

Oh ! je ne m'en tiendrai pas aux injures, et si j'avois mon fouet...

LE MARQUIS, *lui donnant un soufflet.*

Alte-là.

RUSTAUT.

Est-ce que tu me prends pour un fiacre, de me frapper d'abord ? Oh ! nous allons voir...

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER; LEMARQUIS, *en coureur*;
RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Quel bruit est-ce là?

LE MARQUIS.

Monsieur, c'est votre cocher qui fait l'insolent ,
et qui ose lever la main sur moi.

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut*.

Comment, coquin , vous osez maltraiter les
gens que je prends à mon service ! Oh ! je vous
montrerai...

RUSTAUT.

C'est lui-même qui m'a baillé un soufflet.

LE CHEVALIER, *frappant toujours Rustaut*.

Je n'entends point de raison , et je frapperai
également sur l'un et sur l'autre ; je vous appren-
drai, marauds que vous êtes , à vous battre dans
cette maison, et sur-tout dans la situation où sont
mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point ; c'est moi qui suis
battu.

LE MARQUIS.

Je vous assure monsieur...

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut.*

Taisez-vous, insolent.

RUSTAUT.

Fort bien. Il est un insolent, et c'est moi que l'on châtie de son insolence. C'est être bien injuste.

LE CHEVALIER.

Moi! je suis injuste?

RUSTAUT.

Parbleu! si vous n'êtes pas injuste, vous êtes donc bien maladroit, car aucun des coups n'a porté sur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, *en coureur*; RUSTAUT.

LE MARQUIS.

Tu es bien heureux que je ne lui aie pas appris toutes tes friponneries.

RUSTAUT.

Ah! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS.

Ce sera pour un autre temps, en cas que tu fasses encore l'insolent; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçus.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS.

J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, et mes épaules vous assurent du contraire.

LE MARQUIS.

Je veux bien les en croire sur ta parole, mais prends bien garde à l'avenir comme monsieur frappera, car je remettrai sur ton dos tous les coups qui seront tombés sur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS.

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marthon que tu m'as peinte si aimable, et que je te défends désormais de regarder en face. (*à part.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, et lui déclarons ce que je sens pour elle.

SCÈNE XVI.

RUSTAUT.

Me voilà bien chanceux. Qui diable nous a amené ici ce maudit coureur? J'enrage. Et si Marthon... Mais la voici.

SCÈNE XVII.

RUSTAUT, MARTHON.

MARTHON.

Comment, monsieur Rustaut, vous savez mon arrivée, et vous ne venez pas au-devant de moi?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici...

MARTHON.

De l'argent?

RUSTAUT.

Non, un soufflet et quelques coups de bâton que l'on m'a baillés pour l'amour de toi.

MARTHON.

Comment donc?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui a la hardiesse de vouloir t'aimer.

MARTHON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est-ce un garçon bien fait encore? un homme de bonne mine?

RUSTAUT.

Oh que nenni ! il n'est pas seulement des trois quarts aussi gros que moi. C'est ce coureur qu'on a reçu ce matin.

MARTHON.

Et tu dis qu'il m'aime?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, et le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTHON.

Oh que non ! Il m'a déjà vue.

RUSTAUT.

Ah j'enrage ! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face ; et moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTHON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas-tu?

MARTHON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Eh ! il n'est pas ici.

MARTHON.

Il pourroit venir, et je ne veux pas t'exposer à sa fureur.

RUSTAUT.

Ah, traîtresse! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTHON, *voyant venir le marquis.*

Je resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien, parceque le voilà.

SCÈNE XVIII.

LE MARQUIS, *en coureur*; MARTHON,
RUSTAUT.

LE MARQUIS, *à part.*

Finette est apparemment auprès de la présidente, et je ne puis lui parler; j'en suis au désespoir. Oh! oh! quel est donc ce petit tête-à-tête? N'est-ce point là cette charmante Marthon dont tu m'as parlé?

RUSTAUT.

Non, je vous assure. (*à part.*) Je le savois bien qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS.

Quoi! tout de bon, ce n'est point elle?

RUSTAUT.

Non, ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tu es bien heureux. Tu peux te guérir désormais de ta jalousie, car, quelques appas que puisse avoir ta Marthon, je te proteste que voilà la seule personne à qui je veux adresser mes vœux.

RUSTAUT.

Oh ! pour le coup, je ne sais plus où j'en suis.

LE MARQUIS.

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre cocher ?

RUSTAUT.

Morgué, ça me feroit jurer comme un charretier.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, puisque je te laisse ta Marthon ?

RUSTAUT.

Et c'est là Marthon elle-même, puisqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS.

En ce cas, je te plains.

RUSTAUT.

Palsembleu ! je ne le suis pas tant que vous pensez ; et, puisqu'elle est assez perfide pour vous écouter, voilà qui est fait, je prends mon parti. Madame a reçu ce matin une Finette qui vaut toutes les Marthons du monde ; je vais lui débri-der de ce pas ma passion amoureuse.

LE MARQUIS.

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non, morbleu ! j'ai pris le mors aux dents, et il n'y a plus moyen de me retenir.

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS, *en coureur* ; MARTHON.

MARTHON.

Bon, bon, laissez-le aller ; dût-il enrager, vous me plaisez mieux que lui.

LE MARQUIS.

Oui, mais il va trouver Finette, et je crains...

MARTHON.

Pour moi, je ne crains rien, et je serai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS.

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette...
(*à part.*) Ah ! la voici, je respire.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, *en suivante*; LE MARQUIS,
en coureur; MARTHON.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Marthon, madame vous demande.

MARTHON.

Oh! qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE.

Elle veut absolument vous parler, et tout-à-l'heure.

MARTHON.

Elle prend bien mal son temps. Monsieur Jolicoeur, attendez-moi, je vous prie; je reviens dans un moment. Et vous, Finette, allez trouver Rustant qui vous cherche.

LA COMTESSE.

Rustaut?

MARTHON.

Allez, allez, ne craignez point ma colère; je n'en serai pas jalouse, et je vous l'abandonne de tout mon cœur.

SCÈNE XXI.

LE MARQUIS, *en coureur*; LA COMTESSE,
en suivante.

LA COMTESSE, *à part.*

Que veut-elle par là me faire entendre?... Mais je n'ai pas de curiosité de m'en éclaircir, j'ai bien une autre inquiétude depuis que le chevalier nous a appris que ce coureur étoit le marquis de Floribel. Il m'aime, me croyant soubrette ; peut-être ne m'aimera-t-il plus quand il saura qui je suis. Jolicœur, madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS.

Ah ! belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

LA COMTESSE.

Comment donc ? vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir.

LE MARQUIS.

Il est vrai ; mais, charmante Finette, je suis maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs.

LA COMTESSE.

Marthon a donc bien des charmes pour vous ?

LE MARQUIS.

Marthon? O ciel! qu'allez-vous penser? Partout où vous êtes, en peut-on aimer d'autres que vous?

LA COMTESSE.

Quoi? c'est de moi que vous êtes amoureux? En vérité vous vous adressez mal, car je ne sais pas encore ce que c'est que l'amour.

LE MARQUIS.

Quoi! seroit-il possible? Et c'est ce qui m'a fait tant courir jusqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eût jamais aimé. Mais il n'est pas naturel que, belle comme vous êtes, on ait été si long-temps à vous le dire, encore moins vraisemblable que vous n'ayez pas pris plaisir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE.

Quel plaisir voulez-vous que j'aie pris à entendre dire que j'étois aimable, si ceux qui me l'ont dit ne l'étoient pas?

LE MARQUIS.

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE.

Cela peut contenter son ambition, mais cela ne l'engage pas à être sensible.

LE MARQUIS.

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même temps sincère.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis.

LA COMTESSE.

Il faudroit de plus qu'un amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS.

Quoi! si vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez? Par exemple, d'un malheureux coureur...

LA COMTESSE.

J'en voudrois faire un marquis.

LE MARQUIS.

Ah! pourquoi faut-il avec ces sentiments qu'une si charmante personne soit réduite à servir? La fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous que la fortune m'ait plus maltraitée que vous? et la condition de coureur vous

semble-t-elle beaucoup au-dessus de celle de soubrette?

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, je voudrois être au-dessous de ce que je suis, ou que vous fussiez au-dessus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me voulez dire.

LE MARQUIS.

Ah! que ne puis-je m'expliquer!

LA COMTESSE.

Qui vous en empêche?

LE MARQUIS.

L'amour que vous m'inspirez. Tant que j'ai été indifférent, jamais personne n'a débité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des belles que je n'aimois point; maintenant que j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence pour le persuader.

LA COMTESSE.

Je ne hais pas cet aveu, et je m'expliquerai à mon tour quand je vous connoîtrai tout-à-fait sincère.

LE MARQUIS.

Que me voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Rien davantage pour le présent. Je veux vous laisser faire vos réflexions, et reprendre vos sens ; vous en avez besoin, s'il est vrai que vous aimiez pour la première fois. Adieu.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de réflexions à faire ; je sens que je vous aime, et que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE.

Et qui me le prouvera ?

LE MARQUIS.

Quelle preuve faut-il vous en donner ?

LA COMTESSE.

Une fort naturelle. Il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS.

Dans ce moment ? Il faut du moins proposer la chose à vos parents.

LA COMTESSE.

Je suis ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Il faut, pour votre sûreté, le consentement des miens ; je ne suis pas en âge.

LA COMTESSE.

Je vous donne une dispense, et je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS.

Vous avez raison : il faut du moins envoyer chercher un notaire à Paris.

LA COMTESSE.

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS, *à part*.

Parbleu ! cette petite personne-là a réponse à tout.

LA COMTESSE.

Ah ! vous commencez à rétléchir : je veux bien vous en donner le temps ; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCÈNE XXII.

LE MARQUIS, *en coureur*.

Eh bien ! marquis, te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considérables ; tu fuyois le mariage ; tu croyois toujours badiner avec l'amour, et dans un moment il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une soubrette, ou de mourir de chagrin ; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis ? Que dira mon oncle ? S'il vouloit me déshériter pour n'avoir pas voulu épouser la

comtesse Dorimène, que ne fera-t-il point quand il saura que je lui désobéis une seconde fois, pour épouser une personne d'un rang si bas?

SCÈNE XXIII.

LE MARQUIS, *en coureur*; LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! mon cher ami, je méprisois tantôt tes conseils, mais j'ai besoin maintenant que tu m'en donnes dans le triste état où je suis; mais, surtout, ne me conseille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS.

Quoi! tu pourrois me conseiller d'épouser Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aimes?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Épouse-la.

LE MARQUIS.

Mais mon oncle y souscrira-t-il?

LE CHEVALIER.

Je te réponds de son consentement.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup ton amitié t'aveugle, et j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire : mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taisons-nous ; voici la présidente.

LE MARQUIS.

Ah! je vois aussi mon adorable Finette.

SCÈNE XXIV.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante* ;
LE MARQUIS, *en coureur* ; LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE, *à part, à la comtesse.*

Laisse-moi faire, je vais mettre ton marquis à l'épreuve. (*au marquis.*) Jolicœur, j'ai encore une fois changé de sentiment, et je trouve à propos que vous partiez tout-à-l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS.

Moi, madame ?

LA PRÉSIDENTE.

Et qui donc ?

LE MARQUIS.

Ah ! chevalier , je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame , je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRÉSIDENTE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire sérieuse l'arrête ici ; il est amon-reux.

LA PRÉSIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouser.

LA PRÉSIDENTE.

Comment donc , chevalier ! vous n'y pensez-pas. Ignorez-vous que Finette est demoiselle , et que , si des raisons l'ont fait entrer à mon service , sa naissance l'empêche d'accepter un parti sem-blable ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! Ah ! serois-je assez heureux ?

LA PRÉSIDENTE.

Comment ! de quoi vous réjouissez-vous donc , monsieur Jolicœur ?

LE MARQUIS.

De ce que Finette , madame , est au-dessus de ce que je la croyois.

LA PRÉSIDENTE.

Il me semble que vous devriez plutôt vous en affliger.

SCÈNE XXV.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante*;
LE MARQUIS, *en coureur*; LE CHEVALIER,
RUSTAUT, MARTHON.

RUSTAUT.

Monsieur et madame, nous venons, Marthon et moi, vous demander une petite récompense de nos services.

LA PRÉSIDENTE.

Et quoi encore?

MARTHON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous en ai déjà donné la permission, mes enfants, et je vous promets une centaine de pistoles pour les frais de votre noce.

RUSTAUT.

Nous vous sommes bien obligés; ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier ensemble, et de permettre que je troque Marthon contre Fînette, et que Marthon me troque contre Jolicœur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, ah! celui-là est nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous, c'est une petite inconstance mutuelle que nous avons concertée ensemble.

LA PRÉSIDENTE.

Et sur quoi, monsieur Rustaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous?

RUSTAUT.

Parceque je la crois de bon goût, et que je me suis mis en sa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choisir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRÉSIDENTE.

L'agréable figure!

RUSTAUT.

Je sais bien qu'elle n'est pas à la mode, mais elle n'en est pas moins rare.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous, Marthon, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser?

MARTHON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, et la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres?

LE MARQUIS.

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous?

LA COMTESSE.

Que si j'avois à aimer, ce ne seroit pas monsieur Rustaut.

RUSTAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous : puisque vous êtes si rétive, il n'y a rien de fait, ça n'ira pas plus loin, et je reprends Marthon.

MARTHON.

Et moi je te reprends de même.

LA PRÉSIDENTE.

Pour vous, monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au marquis de Floribel, qui m'étoit destiné ; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, et que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t-il.

LA COMTESSE.

Madame, permettez-moi de vous dire que, de quelque éclat dont puisse briller votre marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choses.

LE MARQUIS.

Ah! belle Finette, c'en est trop; il est temps de me découvrir : vous voyez dans Jolicœur le marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE.

Seroit-il possible?

RUSTAUT.

Peste! j'ai bien senti que le soufflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS.

Cette aventure a lieu de vous surprendre.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas plus surprise que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'est autre que la comtesse Dorimène.

LE MARQUIS.

Ah! quelle joie pour moi!

MARTHON.

En voici bien d'une autre. Pardonnez-moi, madame, si j'ai dit tantôt que la comtesse Dorimène étoit une folle; je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Oui, je suis Dorimène, qui sous ce déguisement voulois connoître votre cœur et votre personne; heureuse, si le cœur est aussi sincère que la personne m'est agréable!

LE MARQUIS.

Votre personne m'a charmé ; et quand vous ne seriez pas ce que vous êtes , mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu ! Marthon , tu serois bien surprise de trouver aussi un marquis sous ma casaque.

MARTHON.

Cela seroit plus extraordinaire que de trouver un cocher sous un habit de marquis.

RUSTAUT.

Allons , puisque nous voilà tous d'accord , ne songeons qu'à nous réjouir. Monsieur le marquis , au moins , point de rancune ; et , parceque nous avons usé votre linge , n'allez pas par vengeance vous amuser à chiffonner celui de notre ménagère.

LE MARQUIS.

Tu es un effronté maroufle.

LE CHEVALIER , *à la présidente.*

Votre oncle , madame , n'aura rien à vous dire quand il saura que le marquis qu'il vous destinoit a pris un autre parti.

LE MARQUIS.

Pour moi , je suis sûr du consentement du mien.

LA COMTESSE.

Et moi , de celui de ma tante.

MARTHON.

Et toi, Rustaut, n'as-tu point de parents ?

RUSTAUT.

J'ai aussi un oncle, mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher marquis, ma chère comtesse, en attendant que le notaire travaille à votre contrat, prenez part au divertissement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre aventure, puisqu'il roule sur l'ouvrage d'un moment.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs habitants du village, déguisés de différentes manières, entrent en dansant.

UN MUSICIEN *chante*.

Tout est dans la vie
Sujet au changement,
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

Le plaisir succède au tourment,
Au plaisir la mélancolie,
Le désordre à l'arrangement,
Et la sagesse à la folie.

Tout est dans la vie
Sujet au changement ,
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

PREMIÈRE ENTRÉE.

RONDEAU.

UN MUSICIEN.

Ce moment où je vis Lisette
Folâtrant sur l'herbette,
Hélas ! il s'offrit vainement ,
Ce moment.

Trop timide amant,
Je ne lui pris que sa houlette.
Ah ! que je regrette
Ce moment !

Si je la retrouve seulette,
Ah ! j'emploierai bien autrement
Avec la follette
Ce moment.

SECONDE ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

A ne plus aimer de la vie
Un cœur se résout vainement;
Sans savoir pourquoi ni comment,
Il en reprend bientôt l'envie :
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aisément;
Mais souvent un embrasement
Est causé par une étincelle :
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau parvenu qu'on loue
Nous éclabousse fièrement;
Mais au premier événement
Le voir retomber dans la boue ,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ah ! que dans l'amoureux mystère
On trouve un doux amusement !
Que le plaisir en est charmant !
Mais hélas ! il ne dure guère ,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Aux plumets une prude échappe ,
Aux gens de robe également ;
Ils la poursuivent vainement :
Mais un petit-collet l'attrape ,
C'est l'ouvrage d'un moment.

C'est l'ouvrage de Pénélope
Qu'attaquer Iris sans argent ;
Elle est rétive au tendre amant :
Mais qu'un financier la galope ,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Que l'amour fait de diligence !
Ah ! que c'est nu coureur charmant !
Avec lui je cours hardiment :
Quand j'ai fini , je recommence ;
C'est l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance sévère
On tient une Agnès vainement ;
D'une leçon de son amant
Elle en sait autant que sa mère :
C'est l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gascon fasse des emplettes ,
Il achète tout doublement ;
Mais quand ce vient au dénouement ,
Un beau matin payer ses dettes ,
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'amant rebuté d'une belle
Rarement court au changement;
Mais quand il est heureux amant,
Le voir devenir infidèle,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autre mon mari penche,
J'imiterai son changement :
Pourquoi s'affliger vainement,
Quand on peut prendre sa revanche?
C'est l'ouvrage d'un moment.

Traversez et la terre et l'onde,
Les cornes vont comme le vent;
Vous les recevrez promptement,
Quand vous seriez au bout du monde :
C'est l'ouvrage d'un moment.

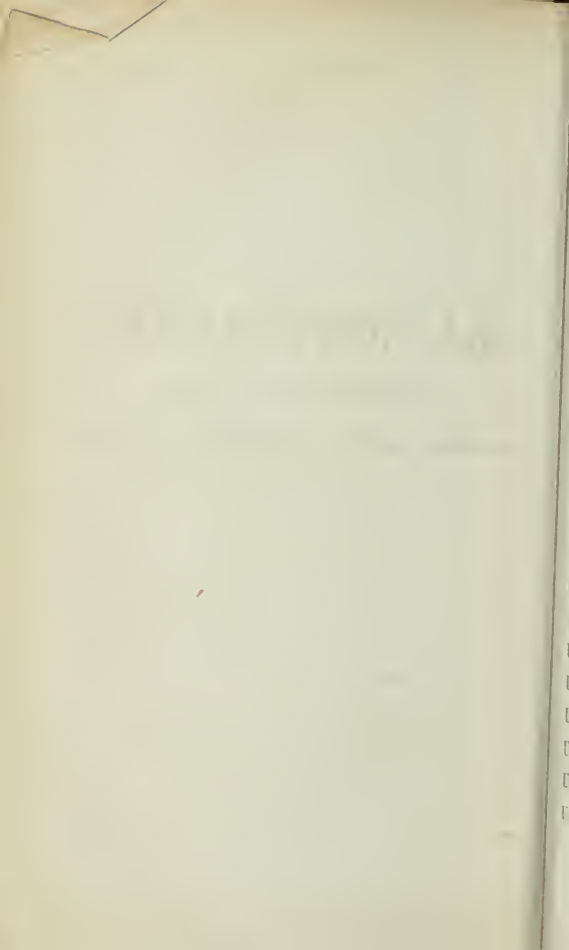
Si la pièce vous a fait rire,
Il faut qu'elle ait quelque agrément.
Si vous en jugez autrement,
Messieurs, nous aurons à vous dire :
C'est l'ouvrage d'un moment.



LA NOUVEAUTÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 13 janvier
1727.



PERSONNAGES.

LA NOUVEAUTÉ.

LE TEMPS.

MOMUS.

MERCURE.

LISANDRE, petit-maitre de robe.

ÉLIANTE, jeune coquette.

UN NOUVELLISTE.

CLAUDINE, paysanne.

UN VIEUX BARON,

UNE VIEILLE BARONNE,

UN PAGE de la baronne,

} vêtus à l'ancienne
mode.

LA CASCADE, maître de musique.

LA RIMAILLE, poète.

UN CONSEILLER.

UNE MARQUISE.

UNE COMTESSE.

UN BOURGEOIS.

UNE BOURGEOISE.

UN ABBÉ.

UN CLERC.

UN GARÇON MARCHAND.

UN PROVINCIAL.

Plusieurs autres PERSONNAGES amoureux de la
Nouveauté.

La scène est sur les bords du fleuve de l'Ennui.

LA NOUVEAUTÉ,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un bois de cyprès dépourvus de verdure , au travers duquel passe le fleuve de l'Ennui , dont les eaux sont noires et bourbeuses. On voit sur ses bords plusieurs personnes de divers caractères qui attendent que le Temps vienne les passer, et les tirer de ce triste lieu; et plusieurs images de gens qui s'ennuient.

SCÈNE I.

LE TEMPS, *une rame à la main, chante.*

C'est ici de l'Ennui le fleuve affreux et sombre,
Les plus heureux mortels le passent tour-à-tour.

Des plaisirs on n'y voit que l'ombre;
Les soucis, les chagrins, y règnent tour-à-tour.

SCÈNE II.

LE TEMPS, MOMUS

MOMUS.

Holà! bon homme, ne sauriez-vous m'enseigner le fleuve de l'Ennui?

LE TEMPS.

C'est ici, mon enfant, vous voilà sur ses bords : ne vous en apercevez-vous pas eu entendant mes chants lugubres, et en voyant tant de gens assoupis ? Mais, me tromperois-je, ou seroit-ce Momus ?

MOMUS.

C'est le Temps, je pense ? oui, c'est lui-même. Bons dieux ! que je le trouve changé ! Eh ! que faites-vous ici, père Saturne ?

LE TEMPS.

Hélas ! mon cher ami, depuis que Jupiter nous a tous chassés du ciel, il m'est arrivé bien des traverses sur la terre. Mais enfin j'ai borné tous mes travaux à m'établir sur ces bords ; c'est moi qui passe et repasse tous les mortels de la joie à la tristesse et de la tristesse à la joie.

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Temps.

LE TEMPS.

Oui, mais il est bien fatigant : le fleuve de l'Ennui coule bien lentement, et j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui se sont une fois embarqués sur ses eaux bourbeuses.

MOMUS.

Et qui sont ces espèces d'ombres que je vois le long de ces arbres ?

LE TEMPS.

Ce sont les images de ceux qui s'ennuient actuellement dans le monde : par exemple, une jeune femme mariée à un vieillard ; un écolier de droit qui, en attendant de l'argent de sa province, s'amuse à lire des épitaphes ; un poète qui attend une pension de la cour ; et un tailleur, de l'argent d'un intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même temps.

LE TEMPS.

Ceux que tu vois là endormis sont deux petits-mâîtres à qui un auteur lit une comédie en cinq actes, écrite en vers sérieux. Plus loin, ce sont des coquettes qui ont vieilli, et que la perte de leurs amants a réduites à se plonger dans le fleuve de l'Ennui. Plus haut, c'est un galant homme qui depuis une heure attend qu'un commis de la douane daigne lui répondre ; et plus bas un Gascon prié à dîner, à qui un plaideur manceau conte le fond de son procès. Mais je n'aurois jamais fini, si j'entreprendois de t'expliquer tous les sujets que chacun a de s'ennuyer.

Je te dirai seulement que ceux que tu vois ici assoupis autour de moi sont des curieux de spectacles qui attendent que les comédiens ou l'opéra donnent quelque chose de bon.

MOMUS.

Oh! parbleu, cela vient à merveille, et c'est justement ce que je cherche.

LE TEMPS.

Comment ?

MOMUS.

Vous ne savez donc pas que depuis notre disgrâce je me suis fait courtier des théâtres ?

LE TEMPS.

Courtier des théâtres !

MOMUS.

Oui... c'est moi qui annonce tous les jours au public les pièces qu'on y doit jouer.

LE TEMPS.

Il faut que tes marchands de paroles n'aient pas vendu de trop bonnes choses depuis un temps, car au sortir de chez eux nous avons vu arriver bien des gens sur nos bords.

MOMUS.

Ils ont pourtant des magasins remplis des meilleures marchandises ; elles n'ont qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop anciennes, et j'ai toutes les peines du monde à en procurer le débit. Cha-

cun tombe d'accord qu'elles sont parfaites; on les a admirées autrefois, et l'on ne se donne pas seulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore pour voir si le goût ne seroit point changé.

LE TEMPS.

Annonce tant qu'il te plaira, mais je suis sûr que tu n'étrenneras pas.

SCÈNE III.

MOMUS, UN CONSEILLER, UNE
COMTESSE, UNE MARQUISE, UN
BOURGEOIS, et PLUSIEURS GENS *endormis*.

MOMUS.

L'Académie royale de musique représentera aujourd'hui Pyrame et Thisbé.

LE CONSEILLER.

Allons, mesdames, voici l'heure de l'opéra : souhaitez-vous que je vous y mène?

LA COMTESSE.

Pyrame et Thisbé? Ah! je le sais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe? c'est toujours de la musique : pour moi, que l'Opéra joue tout ce qu'il voudra,

je n'en manquerois pas une représentation pendant toute l'année pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh ! pour aujourd'hui, monsieur le conseiller, vous ne nous quitterez point, s'il vous plaît.

MOMUS.

Les comédiens italiens représenteront aujourd'hui Arlequin jouet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une pièce tout italienne, il n'y va jamais personne ; et la plupart de leurs pièces françaises se ressemblent toutes ; elles roulent toujours sur le même pivot ; les amants y parlent sans cesse un langage guindé, aussi obscur pour moi que l'italien même.

MOMUS.

Les comédiens français représenteront aujourd'hui le Misanthrope ; à demain Tartufe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et que diable ! toujours le Misanthrope, Tartufe, et l'Avare. Est-ce que vous ne nous donnerez jamais l'École des femmes ?

MOMUS.

On la jouoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela est fâcheux, car nous l'aurions eue aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la rejouera bientôt.... Mais où va Mercure si vite?

SCÈNE IV.

MOMUS, MERCURE, et LES AUTRES
PERSONNAGES.

MERCURE.

Ah! mon cher Momus, je suis ravi de te trouver; j'ai à t'apprendre que je suis entré ce matin au service d'une dame capable d'enrichir tes marchands, s'ils veulent ne la point négliger

MOMUS.

Et quelle est-elle?

MERCURE.

C'est une jeune coquette qui change tous les jours; elle est tantôt belle, tantôt ridicule, et cependant on court toujours après elle. Elle a pour père le Caprice, et pour fille la Curiosité; en un mot, c'est la Nouveauté dont je suis devenu le coureur.

MOMUS.

Tu es au service de la Nouveauté? ah! mon cher ami, que tu es heureux! tu sers pourtant là une grande friponne.

MERCURE.

Pourquoi?

MOMUS.

C'est qu'elle vole tous les jours les anciennes marchandises de nos magasins, qu'elle déguise le mieux qu'elle peut pour les faire passer; mais elle a beau faire, on reconnoît toujours ses larcins. Quoi qu'il en soit, que nous viens-tu annoncer de sa part?

MERCURE.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ses audiences sur le théâtre de la comédie; le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle pourra former une espèce de petite comédie d'un goût nouveau, dont la Nouveauté sera le sujet et le titre.

MOMUS.

Cette idée ne me déplaît pas; mais il faudroit après cela un petit divertissement à la louange de la Nouveauté, quelques vaudevilles.

MERCURE.

C'est à quoi nous avons pourvu. Annonçons

toujours son arrivée comme une pièce nouvelle. La Nouveauté, messieurs, la Nouveauté, pièce nouvelle. Eh bien ! vois-tu comme déjà chacun se réveille ?

MOMUS.

Oui, vraiment, et je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

SCÈNE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND,
UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE
BOURGEOISE, UN ABBÉ.

LE GARÇON MARCHAND.

Une pièce nouvelle ! Monsieur, est-elle bonne ?

MERCURE.

C'est ce qu'on ne sait pas encore, monsieur.

LE CLERC.

Monsieur, est-elle bien risible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, est-elle de Molière ?

MERCURE.

Une comédie nouvelle de Molière ? Et d'où diable venez-vous ?

LE PROVINCIAL.

Ah! je vous demande pardon, c'est que je croyois que c'étoit une tragédie.

MERCURE.

En voilà bien d'une autre, une tragédie de Molière en un acte, et intitulée la Nouveauté en core! Oh! pour le coup, c'est ce qu'on n'a jamais vu, et qu'on ne verra peut-être jamais. Eu un mot, c'est une petite comédie en prose.

LE PROVINCIAL.

Eh! monsieur, les vers en sont-ils beaux?

MERCURE.

Ah! je perds patience: eh! l'on vous dit qu'elle est en prose.

LE PROVINCIAL.

Le sujet est tiré de la fable ou de la métamorphose?

MERCURE, *en riant*.

Non; c'est de l'histoire.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, l'a-t-on déjà jouée?

MERCURE.

Et non, monsieur: on vous dit qu'elle est toute nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah! j'entends bien, toute nouvelle. Et quand en donnera-on une autre?

MERCURE.

Eh! monsieur, attendez du moins que nous ayons vu le succès de celle-ci.

LA BOURGEOISE.

Et sur quel théâtre, monsieur, la jouera-t-on?

MERCURE.

Sur le théâtre Français, madame.

LA BOURGEOISE.

Ah! tant mieux, car aussi bien on n'y en joue pas souvent.

L'ABBÉ.

Et dites-moi, monsieur; quelle en est l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, monsieur; ce sont toutes scènes détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, que par les liaisons qu'elles ont avec la Nouveauté. Comme elle ne peut pas contenter tout le monde à-la-fois, les uns viendront lui rendre grace, et les autres se plaindre d'elle.

L'ABBÉ.

Une pièce sans intrigue sur le théâtre Français! Il falloit bien plutôt la donner aux Italiens; il me semble qu'ils ont seuls le privilège d'en jouer de semblables.

MERCURE.

Et qu'importe? Ce sera une nouveauté que d'en voir jouer une dans ce goût-là sur le théâtre

Français, et cela répondra mieux au titre. Croyez-moi, messieurs, ne manquez jamais la première représentation d'une pièce, on n'est pas toujours sûr d'en avoir une seconde; et venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la comédie, puisque la voilà qui vient en personne an-devant de vous.

(Le fleuve de l'Ennui disparaît.)

SCÈNE VI.

LA NOUVEAUTÉ, *suivie d'une foule de gens de toutes espèces, chante.*

La Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.
 Sans être belle,
 Une bagatelle,
 Quand elle est nouvelle,
A toujours quelque appas.
La Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX, *ensemble.*
Charmante Nouveauté...

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! doucement. Je ne puis pas vous écouter tous à-la-fois; tout ce que je puis faire, c'est de donner audience à chacun à son tour.

SCÈNE VII.

LA NOUVEAUTÉ, LISANDRE.

LISANDRE.

Aimable mère de l'Inconstance, charmante Nouveauté, vous voyez un amant qui a soupiré un an auprès de la plus aimable personne du monde, qui n'a pu passer un seul jour sans la voir, qui en a été aimé tendrement, et qui cependant se sent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTÉ.

Comment! votre belle vous auroit-elle donné quelque chagrin, quelque jalousie?

LISANDRE.

Au contraire, et c'est ce dont je me plains. Ne nous étant jamais brouillés ensemble, nous n'avons jamais pu goûter le plaisir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous avez vécu un an ensemble sans vous brouiller? Ah! que vous avez dû vous ennuyer!

Quelques obstacles étrangers n'ont-ils jamais traversé votre amour ?

LISANDRE.

Hélas ! non ; nous ne dépendions que de nous-mêmes , nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

LA NOUVEAUTÉ.

Ah ! que cela étoit triste !

LISANDRE.

Enfin , sur le point de nous marier , nous avons fait réflexion que , notre tendresse étant épuisée , le mariage à coup sûr ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTÉ.

Et vous avez pensé fort juste.

LISANDRE.

Que vous dirai-je ? nous résolûmes hier de ne nous plus revoir , et j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déjà formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh ! je n'en doute point : dans une inconstance mutuelle , une belle n'est jamais la dernière à se pourvoir. Enfin , que me demandez-vous ?

LISANDRE.

Une maîtresse nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

LA NOUVEAUTÉ.

Qu'importe, pourvu qu'elle vous plaise davantage? Comment étoit faite la vôtre?

LISANDRE.

La taille superbe, les cheveux blonds, et un œil bleu et mourant le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTÉ.

Eh bien! pour changer, prenez-moi une brune aux cheveux d'ébène, qui ait un œil vif et pétillant, et des manières gaies et enjouées.

LISANDRE.

Ah! je suis déjà charmé du portrait que vous m'en faites.

LA NOUVEAUTÉ.

Tenez, voilà une personne qui vient à nous, qui en approche assez.

LISANDRE.

Ah! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vu dans ma vie.

LA NOUVEAUTÉ.

Laissez-moi apprendre ce qu'elle me veut, et vous viendrez dans l'instant nous rejoindre.

SCÈNE VIII.

LA NOUVEAUTÉ, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

Bonjour, ma chère Nouveauté. Me reconnoissez-vous?

LA NOUVEAUTÉ.

Si je vous reconnois? Je vous vois tous les jours.

ÉLIANTE.

Oh! ne dites pas cela; il y a près d'un mois que vous ne m'avez vue. Je vous dirai que ce beau blondin que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaires est absent depuis trois semaines. Nous nous sommes quittés avec les plus belles protestations du monde; il devoit revenir au bout de huit jours; je l'attendois avec impatience, je n'ai vu personne. Peut-être a-t-il cru, en prolongeant son absence, me donner plus d'ardeur; il s'est trompé: je me suis habituée insensiblement à ne le plus voir, et à la fin je l'ai oublié entièrement.

LA NOUVEAUTÉ.

Il est vrai que l'absence réveille quelquefois les desirs; mais, quand elle est trop longue, elle les éteint tout-à-fait.

ÉLIANTE.

N'y pensons plus, madame la Nouveauté, n'y pensons plus ; je veux désormais des amants qui ne fassent point de voyages.

LA NOUVEAUTÉ.

Si vous vous déclarez pour les sédentaires, j'en ai un à vous offrir, qui pendant un an n'a pas quitté sa maîtresse d'un pas ; il est à présent à louer.

ÉLIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites-nous voir un peu ce phénix-là.

LA NOUVEAUTÉ.

Le voici qui vient à nous. Sitôt qu'il vous a vue, il a été charmé de votre personne.

ÉLIANTE.

Ah ! c'est un petit-maître de robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, et je ne serai pas fâchée que mon cœur contente là-dessus sa curiosité.

SCÈNE IX.

LA NOUVEAUTÉ, LISANDRE, ÉLIANTE.

LISANDRE.

Je ne croyois pas, madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au-dessus ; mais en voyant vos appas je reconnois mon erreur.

ÉLIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautés par comparaison, vous en trouveriez encore beaucoup au-dessus de la mienne ; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTÉ.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part, et je vous avouerai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ÉLIANTE.

Ah ! madame, qu'allez-vous lui découvrir ?

LA NOUVEAUTÉ.

Ce que vos yeux ont déjà commencé de lui faire connoître.

LISANDRE.

Seroit-il possible, charmante personne?...

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! doucement: je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux amants qui se voient pour la première fois ont à se dire; cela ne finiroit d'aujourd'hui, et j'ai d'autres audiences à donner. Adieu, jusqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment! jusqu'au revoir? Ah! madame la Nouveauté, il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTÉ.

Mille autres avoient promis la même chose, qui ont manqué de parole.

ÉLIANTE.

Pour moi, déesse, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTÉ.

Et vous faites bien. Mais quel est cet homme? il a tout l'air d'un nouvelliste.

SCÈNE X.

LA NOUVEAUTÉ, UN NOUVELLISTE.

LE NOUVELLISTE.

Eh bien! qu'est-ce, madame la Nouveauté? quelle nouvelle? que nous apprendrez-vous d'Es-

pagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de...

LA NOUVEAUTÉ.

Le roi d'Éthiopie est fort mal, et l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah! que m'apprenez-vous? Nous allons avoir à coup sûr une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTÉ.

Cela se pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarrasse le plus, c'est de savoir qui nous mettrons sur le trône. Son fils aîné est un imbécile, et les cadets ont une ambition démesurée.

LA NOUVEAUTÉ.

Eh! qu'ils s'accommodent comme ils voudront; de quoi vous embarrassez-vous?

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embarrasse! Et ne savez-vous pas, madame, que dans les choses les plus indifférentes, il est bien malaisé de ne pas prendre un parti, ne fût-ce que pour le plaisir de le défendre, et d'entrer en dispute avec ceux du parti contraire?

LA NOUVEAUTÉ.

Et que vous en revient-il?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juste dans mes conjectures.

LA NOUVEAUTÉ.

Et quand vous vous êtes trompé?

LE NOUVELLISTE.

Ah! j'en ressens un chagrin mortel. Par exemple, les troubles de Perse m'empêchent toutes les nuits de dormir, et je me couchai l'autre jour sans souper, lorsque j'eus appris que le siège d'Ispahan étoit résolu; j'avois gagé qu'il ne se feroit pas.

LA NOUVEAUTÉ.

Et qui êtes-vous pour vous intéresser ainsi à tous les événements du monde?

LE NOUVELLISTE.

Je ne suis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je passe les journées entières au café à apprendre et à débiter des nouvelles. Je tire tribut de la réussite ou de la chute des pièces de théâtre. Voilà tout mon emploi.

LA NOUVEAUTÉ.

Quoi! vous hantez les cafés? Et ce sont les lieux où je suis le plus souhaitée; on m'y attend à toute heure. J'ai beau souvent être accompagnée de tristesse, on a toujours l'impatience de me voir arriver; et tel me vient débiter les larmes

aux yeux, qui ne laisse pas d'avoir un secret plaisir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je suis; chacun me défigure selon ses intérêts ou ses conjectures. Cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela, et l'on m'a fait souvent publier la victoire avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il est vrai; et c'est pourquoi je m'adresse à vous-même pour avoir des nouvelles de la première main. Par exemple, on vous a annoncée pour aujourd'hui sur le théâtre Français: y serez-vous bonne ou mauvaise?

LA NOUVEAUTÉ.

Selon. Qu'en pensent vos messieurs?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'chose. Voilà cependant un billet de parterre que j'ai reçu de la part de vos partisans pour vous applaudir; mais en voici en même temps un autre de la part de la cabale pour vous siffler: j'entrerais à la comédie avec l'un, et je souperais de l'autre.

LA NOUVEAUTÉ.

Et pour qui vous déclarerez-vous?

LE NOUVELLISTE.

Je resterai neutre, comme j'ai fait à l'Opéra

dans la dispute des Pelissiens et des Mauriens ¹.

LA NOUVEAUTÉ.

C'est tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, madame la Nouveauté, jusqu'au revoir ; je vous souhaite toute sorte de prospérités. Je vais débiter votre nouvelle d'Éthiopie à nos nouvellistes, et nous tiendrons tantôt conseil là-dessus.

LA NOUVEAUTÉ.

Fort bien ; cela sera d'une grande importance à l'état.

SCÈNE XI.

LA NOUVEAUTÉ, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Bonjour, madame. N'est-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté ?

LA NOUVEAUTÉ.

Oui, ma fille, c'est moi-même.

CLAUDINE.

Ah ! madame, que j'en suis bien aise ! Je viens vous prier de me donner un visage nouveau.

¹ C'est ainsi qu'on appeloit les partisans de mesdemoiselles Pelissier, et Le Maur, excellentes actrices de l'Opéra, lorsqu'elles jouoient le rôle de Thibé tour-à-tour.

LA NOUVEAUTÉ.

Un visage nouveau ! Et le vôtre vous sied si bien , et il est si joli.

CLAUDINE.

Il est vrai que Colin le trouvoit autrefois comme ça ; mais depuis trois ans que nous sommes mariés , il dit qu'il l'a tant vu , tant vu , qu'il s'ennuie à présent de le trouver toujours tout de même , et qu'il voudroit qu'il fût comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'est pas si belle que moi à beaucoup près. Oh ! cela me fâche tant , quand j'y pense !

LA NOUVEAUTÉ.

Vous aimez donc votre mari apparemment ?

CLAUDINE.

Je crois qu'oui ; mais je ne serois pourtant pas fâchée de mon côté qu'il changeât aussi de figure , et qu'il eût celle du fils du seigneur de notre village , monsieur le chevalier , qui est arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTÉ.

Comment ! aimeriez-vous ce jeune seigneur ?

CLAUDINE.

Oh ! non pas autrement ; je n'aime seulement que son visage , sa taille , son esprit et ses manières ; car pour du reste...

LA NOUVEAUTÉ.

J'entends votre affaire.

CLAUDINE.

Ah ! madame , que je suis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui , et de voir qu'il s'ennuie de me regarder !

LA NOUVEAUTÉ.

Il est un moyen de le désennuyer ; c'est de lui donner de la jalousie , et de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh ! je n'ai garde , madame ; cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTÉ.

Et tant mieux , cela renouvelleroit son amour pour vous.

CLAUDINE.

Comment , madame ! il faut quelquefois fâcher les gens pour s'en faire aimer davantage ? Cela me paroît assez extraordinaire.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh ! ce sont des secrets qui sont inconnus au village.

CLAUDINE.

Eh ! dites-moi , madame , en fâchant mon mari , cela me donnera-t-il un autre visage ?

LA NOUVEAUTÉ.

Non ; mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de monsieur le chevalier. Ah ! madame , qu'ils sont beaux !

LA NOUVEAUTÉ.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari devenant jaloux vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh ! j'entends bien à présent , madame : mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de monsieur le chevalier ; car il me défendrait peut-être de le regarder , et je crois que cela me fâcheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

LA NOUVEAUTÉ.

En ce cas , laissons les choses comme elles sont ; il en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'est-il pas vrai ? Mais , madame , je vous prie , que je ne sois pas venue vous consulter en vain , et ne pouvant changer mon visage , donnez-moi du moins quelques nouvelles manières de plaire que les autres femmes n'aient pas encore inventées : j'en ai déjà essayé plusieurs qui m'ont rendu moins belle que je n'étois. Ce que je vous demande , au moins , c'est toujours dans le dessein

de plaire à mon mari; si j'ai le malheur de plaire à quelque autre, ce ne sera pas ma faute.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous me demandez une manière de plaire qui ne soit pas commune? Restez dans votre naturel, mon enfant: c'est un secret dont peu de femmes se soient encore avisées, et que les hommes attendent depuis long-temps. Adieu. Mais d'où sortent ces deux figures extraordinaires?

SCÈNE XII.

LA NOUVEAUTÉ, UN VIEUX BARON,
UNE VIEILLE BARONNE, *avec un*
PAGE, *vêtus à l'ancienne mode.*

LE BARON.

Qu'est-ce donc, madame la Nouveauté? que veut dire tout ceci? Vraiment nous vous avons bien de l'obligation, madame la baronne mon épouse, et moi!

LA NOUVEAUTÉ.

Comment donc, monsieur? En quoi aurois-je pu vous déplaire?

LA BARONNE.

Avec vos changements de mode perpétuels, vous êtes cause que nous venons d'être hués de toute la cour.

LA NOUVEAUTÉ.

Cela est surprenant. Hé, contez-moi un peu cela pour rire.

LE BARON.

Vous saurez, madame, pour vous dire les choses par ordre...

LA BARONNE.

Oh ! s'il vous plaît, mon cher époux, laissez-moi parler.

LE BARON.

Je suis plus au fait que vous, m'amour, et avec votre permission, j'expliquerai à madame...

LA BARONNE.

Oh ! expliquez donc, et dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon cœur ; je m'y prépare.

LA BARONNE.

Vous vous y préparez, et moi je commence. Il faut savoir, madame, qu'ennuyés du grand fracas de la cour, nous nous étions retirés il y a environ quarante ans dans le fond de nos terres : ce fut aussi un peu votre jalousie qui en fut cause, monsieur le baron.

LE BARON.

Et corbleu, madame, point de digression.

LA BARONNE.

Ennuyés dans la suite de cette vie champêtre,

nous avons eu , au bout de quarante ans , la curiosité de revenir à la cour, et à notre arrivée nous y venons d'être raillés de tous les courtisans sur notre ajustement.

LA NOUVEAUTÉ.

Est-il possible?

LE BARON.

On y a pris madame la baronne pour une baronne de Sotenville.

LA BARONNE.

Et monsieur le baron , pour un baron de la Crasse , et je crois que si nous n'avions pas eu un page , on nous auroit manqué tout-à-fait de respect.

LE PAGE.

Bon ! madame ; n'ont-ils pas dit aussi que j'avois l'air du valet de Carreau ? Si vous saviez toutes les niches que les autres pages m'ont faites !

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je vous dise ? vous avez l'air un peu antique , au moins ; et si vous m'aviez consultée avant que d'aller à la cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment ! on ne reconnoît pas les gens dans ce pays-là au bout de quarante ans !

LA NOUVEAUTÉ.

Bon ! pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Savez-vous bien, madame, que, lorsque j'en partis, il n'y avoit pas de seigneur qui se mît plus galamment que moi ? et voilà encore l'habit que je me fis faire à l'arrivée du doge de Gênes en France.

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez n'est-il pas le même que j'avois le lendemain de nos noces, et qui fut admiré de tous les courtisans ? Je ne l'ai porté qu'une seule fois depuis ce temps-là, et on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTÉ.

Bon ! j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez-vous pas donner quelque air de nouveauté à vos habits ?

LE BARON.

Eh ! le moyen ? A commencer par les boutons, ceux de la veste sont trois fois trop gros pour le justaucorps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher époux, c'est bien pis ; on me trouve toute d'une venue ; et, pour m'accommoder à la mode, il faut que je me raccourcisse d'un

pied par le haut, et que je me grossisse de quatre par le bas. Mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTÉ.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me répète quelquefois, et vous verrez peut-être dans peu ce qu'on admire à présent trouvé aussi ridicule que votre ajustement le paroît aujourd'hui.

LE BARON.

Oh ! parbleu, c'est une curiosité que je veux avoir, et je ne reviendrai à la cour que quand mes habits y seront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon fils, allons, retournons à notre château. Adieu, madame la Nouveauté ; nous suivrons vos avis quand vous serez devenue plus raisonnable.

LA NOUVEAUTÉ.

Ils ont, après tout, quelque raison, et il faut avouer que je suis souvent bien extravagante.

SCÈNE XIII.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE.

LA CASCADE.

La la si ut la la re... Ah ! madame la Nouveauté, il y a long-temps que je vous cherche sans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous n'êtes pas le seul. Et qui êtes-vous?

LA CASCADE.

Grand maître de musique, grand compositeur d'opéra, et je me nomme monsieur de la Cascade.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous travaillez pour l'Opéra? Ah! je ne m'étonne plus, si vous avez tant de peine à me rencontrer; il y a long-temps que j'ai quitté ce pays-là.

LA CASCADE.

On disoit pourtant que vous vous trouviez quelquefois parmi nos demoiselles des chœurs.

LA NOUVEAUTÉ.

Bon! quels contes! La Nouveauté parmi les chœurs de l'Opéra! Après tout, vous ne seriez pas le premier qui s'y seroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi? en quoi puis-je vous être utile?

LA CASCADE.

Je voudrois, madame, que vous m'aidassiez à faire passer une idée nouvelle qui m'est venue; je sais qu'on passe bien des choses en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTÉ.

Quelquefois : voyons votre idée.

LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-temps on attri-

bue la chute de tous les opéras nouveaux aux poèmes, je voudrois les retrancher, et faire représenter un opéra sans paroles?

LA NOUVEAUTÉ.

Comment! vous croyez qu'on pourroit rester deux heures et demie entières à n'entendre que de la musique?

LA CASCADE.

Pourquoi non? il y a des gens qui l'aiment assez pour cela.

LA NOUVEAUTÉ.

Mais enfin, que feroient vos acteurs sur le théâtre?

LA CASCADE

Ils chanteroient seulement les notes, et gesticuleroient comme s'ils disoient les plus belles choses du monde; et cela vaudroit mieux que de mauvaises paroles qu'on n'entend point. Voici un morceau de l'opéra que j'ai composé dans ce goût-là. Voulez-vous voir ensemble l'effet que cela pourroit faire? j'ai fort à propos amené avec moi des violons.

LA NOUVEAUTÉ.

Oui-dà, et je n'ai qu'à jeter les yeux dessus pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon sujet est tiré de l'histoire romaine; mon

opéra se nomme *Antonin Caracalla* ; et voici la scène où cet empereur, ayant enlevé une vestale de son temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ses dieux pour être impératrice... Alons, madame, figurez-vous que vous êtes vestale, c'est un rôle qui convient assez à la Nouveauté ; et moi je suis Antonin Caracalla. Un prélude de basse vous annonce mon arrivée, et je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, et me répondez avec fierté ; je ne me rebute point, et je reviens à la charge ; vous me dites des injures, je vous menace, et vous vous retranchez toujours sur votre vertu. Je vous fais entendre que c'est cette même vertu qui a fait naître mon amour, et je vous débite une sentence accompagnée de deux dessus de violon, pour vous prouver que la vertu doit céder à l'amour. Vous combattez mon sentiment, je l'appuie ; ce qui forme un duo contradictoire qui fera un effet merveilleux.

(*Ils chantent une scène en solfiant et gesticulant, comme s'ils chantoient une scène d'opéra.*)

SCÈNE XIV.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE,
LA RIMAILE.

LA RIMAILE.

Comment donc? que veut dire ceci? des gens qui se querellent en musique? est-ce que nous sommes ici à l'Opéra?

LA NOUVEAUTÉ.

Ah! c'est vous, monsieur de la Rimaille? Eh bien! qu'est-ce? comment va le théâtre? comment vous portez-vous depuis votre dernière chute?

LA RIMAILE.

Si mal, que je ne veux plus rien composer de nouveau : j'ai un magasin rempli de plus de soixante mille vers de toutes espèces; ceux qui en auront besoin viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au public en détail à leurs risques et fortunes. Mais que faisiez-vous donc là avec monsieur de la Cascade?

LA NOUVEAUTÉ.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé : mais l'idée m'en paroît trop extravagante ; il veut donner un opéra sans paroles.

LA RIMAILE.

Sans paroles! Et plutôt au ciel qu'on en pût don

ner sans musique ! Voilà trois poèmes tout de suite que les musiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

Si vous m'aviez choisi, monsieur de la Rimaille, cela ne vous seroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

Bon ! vous dites tous cela, vous autres, et j'ai résolu de ne plus rien prendre sur mon compte ; les musiciens n'auront qu'à inventer ou choisir leur sujet eux-mêmes, en amener les divertissements à leur fantaisie, et en composer la musique, et ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le remplissage. J'en ai d'amour, de haine, de dépit, de vengeance, d'infidélité, de constance, pour les dieux, pour les démons, pour les rois, pour les bergers ; enfin on trouvera de tout dans ma boutique et à juste prix.

LA CASCADE.

Parbleu ! puisque la Nouveauté n'approuve point mon projet, j'ai envie de m'accommoder avec vous ; j'ai des sujets tout trouvés, de la musique toute faite ; il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complète d'un opéra ?

LA RIMAILLE.

Il faut savoir si vous voulez trier les vers, ou les prendre comme ils viendront : car vous pour-

riez m'enlever de mon magasin tels vers qui vaudroient un écu pièce.

LA NOUVEAUTÉ.

Et quelle sorte de vers avez-vous donc qui soient si rares?

LA RIMAILLE.

De ces vers saillants et brillants qui renferment une pointe, une maxime, une sentence, et dont il ne faut souvent qu'une demi-douzaine pour faire passer un opéra. Par exemple :

Qui n'ose se venger mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Et mais cette pensée n'est pas trop nouvelle, et je l'ai vue dans la tragédie d'Atrée :

Qui cède à la pitié mérite qu'on l'offense.

LA RIMAILLE.

Vous avez raison, et vous pouvez dire encore qu'elle est dans Phocas d'Héraclius :

Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTÉ.

Et si vous le prenez par-là, c'est un vieux proverbe,

Et qui se fait brebis, souvent le loup le mange.

Le tout ne consiste qu'à y donner un tour de nouveauté.

LA CASCADE.

Il est vrai; mais sachons combien vous me vendrez vos vers le millier, à les prendre au hasard.

LA RIMAILLE.

Voulez-vous que je vous parle en conscience? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix sous le cent.

LA CASCADE.

Ah, monsieur de la Rimaille!

LA RIMAILLE.

Non: c'est un prix fait, et vous ne les auriez pas s'il s'en falloit une obole.

LA CASCADE.

Mais enfin.

LA RIMAILLE.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché; mais il y a vers et vers, et pour ceux que je fais...

LA CASCADE.

Allons, monsieur de la Rimaille, il se faut mettre à la raison, songez qu'on ne vous demande que de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois parbleu bien: s'il vous falloit donner des vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois pas mon compte.

LA NOUVEAUTÉ.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode ensemble; cela est du ressort de la Nouveauté, de se mêler d'un marché aussi bizarre et aussi nouveau. Oh ça! combien faut-il de vers pour remplir le fond d'un opéra?

LA RIMAILLE.

Il en faut six cents, qui, à les prendre à six pieds l'un portant l'autre, feront cent toises.

LA NOUVEAUTÉ.

Vendre des vers à la toise!

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des bibliothèques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma musique ceux qui sont trop courts ou trop longs?

LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prêtent, ils s'allongent et se raccourcissent comme on veut, et on en peut ôter, ou y ajouter une épithète, ou un adverbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple,

Coulez, ruisseaux, sans murmure,

si ce vers est trop court, vous pouvez l'allonger ainsi :

Coulez, coulants ruissants, murmurez sans murmure.

Et ainsi du reste.

LA NOUVEAUTÉ.

A merveille ; et sur ce pied-là, je condamne monsieur de la Cascade à vous donner ce que vous demandez.

LA CASCADE.

J'y consens.

LA NOUVEAUTÉ.

Allons , messieurs , puisque vous voilà d'accord , secondez-moi dans l'exécution du petit divertissement que j'ai préparé ; et que tout célèbre ici le triomphe de la Nouveauté.

DIVERTISSEMENT.

Entrée de toutes sortes de personnes amoureuses
de la Nouveauté.

DEUX SUIVANTS DE LA NOUVEAUTÉ.

Dans la jeunesse,
Dans la vieillesse,
Nous aimons la diversité.
Dans l'allégresse,
Dans la tristesse,

Nous cherchons sans cesse

La Nouveauté.

UN SUIVANT DE LA NOUVEAUTÉ.

Les plaisirs les plus charmants ,

Quand ils sont toujours les mêmes ,

N'ont plus pour nous d'agréments ,

Et les changements

De tourments

Sont souvent dans les maux extrêmes

Des soulagemens.

ENSEMBLE.

Dans la jeunesse ,

Dans la vieillesse ,

Nous aimons la diversité.

Dans l'allégresse ,

Dans la tristesse ,

Nous cherchons sans cesse

La Nouveauté.

Entrée des quatre âges , et des soucis qui les troublent et
leur font souhaiter la Nouveauté.

MEN UET.

Quand une beauté

Cesse d'être inhumaine ,

Vers l'infidélité

Mon cœur est bientôt porté.

En formant une nouvelle chaîne ,

Nouveaux desirs ,

LA NOUVEAUTÉ.

Nouveaux soupirs,
Nouveaux plaisirs.

Entrée des nations amoureuses de la Nouveauté.

VAUDEVILLE.

Vous qui cherchez à faire emplette
De quelque innocente beauté,
Au printemps prenez la fillette,
N'attendez pas jusqu'à l'été;
Si vous aimez riron rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Lisette,
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette,
Qui n'a pour lui que cruauté,
Et le tout pour riron rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnès encor jeunette
Un vieux philosophe entêté;
Elle est sotte, elle est indiscrete;
Elle n'a grace ni beauté.
Qu'a-t-elle donc? riron rirette.
Qu'a-t-elle donc? la Nouveauté.

Lais, jadis jeune coquette,
Nous vendit bien cher sa beauté.

Il faut désormais qu'elle achète
Et paye autant qu'elle a coûté.
Elle n'a plus riron rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un époux l'on est satisfaite.
Il meurt. Ah ! quelle cruauté !
Pendant un temps on le regrette,
Il seroit toujours regretté,
Sans l'amour de riron rirette,
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes sœurs je suis la cadette,
De la maison l'enfant gâté;
Des joujoux d'enfants qu'on m'achète
Maman croit mon cœur enchanté,
Mais j'espère à riron rirette,
Mais j'espère à la Nouveauté.

Puisqu'aujourd'hui chacun rejette
Notre vieux jeu trop répété,
Messieurs, du moins grace au poète
Qui de vous plaire s'est flatté;
Applaudissez riron rirette,
Applaudissez la Nouveauté.

(*Contre-danse.*)

FIN.





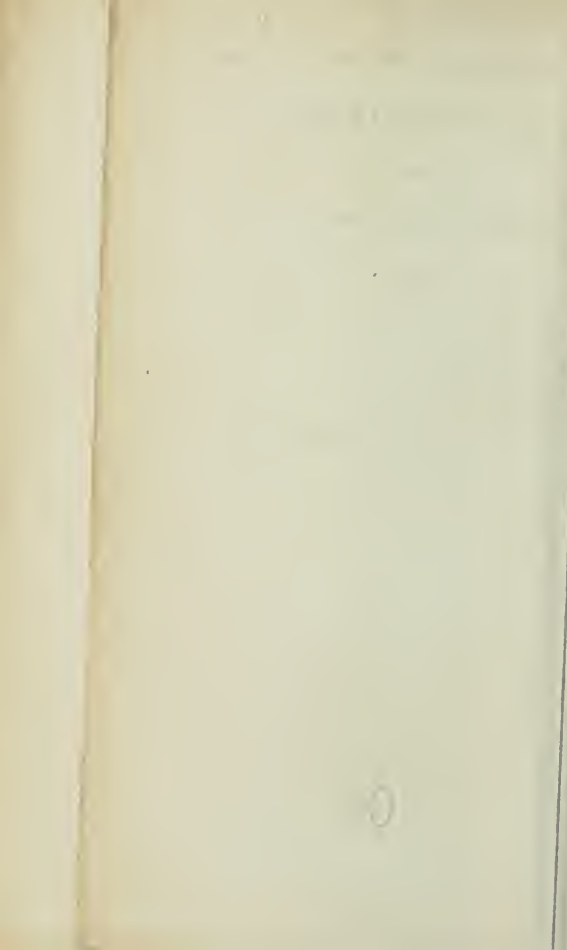
TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR LEGRAND.	Page	1
LA FAMILLE EXTRAVAGANTE.		5
L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.		57
LE ROI DE COCAGNE.		107
LE GALANT COUREUR, OU L'OUVRAGE D'UN MO- MENT.		193
LA NOUVEAUTÉ.		251

FIN DE LA TABLE.





PQ Legrand, Marc Antoine
1995 Chefs-d'oeuvre
L6 dramatiques
1823

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 06 05 002 6